This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III A. 9

# ŒUVRES

## COMPLETTES

# DE GRÉCOURT.

## TOME QUATRIÈME.

# ŒUVRES

## COMPLETTES

# DE GRÉCOURT;

## NOUVELLE ÉDITION,

Soigneusement corrigée, et augmentée d'un grand nombre de Pièces qui n'avaient jamais été imprimées.

A PARIS,

CHEZ BERTRANDET, IMPRIMEUR,

RUE DE SORBONNE, N°. 384.

AN X. — 1802.

Vet. Fr. III A. 9

# ŒUVRES

## COMPLETTES

# DE GRÉCOURT.

## TOME QUATRIÈME.

Des fleuves et des mers et des vertes campagnes,
Brûlant à ton aspect d'amour et de desir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir ;
Tant on aime à te suivre, et ce charmant empire
Qu'exerce la beauté sur tout ce qui respire.
Donc, puisque la nature est toute sous ta loi,
Que rien dans l'univers ne voit le jour sans toi,
Que sans toi, rien n'est beau, rien n'aime et n'est aimable ;
Vénus, deviens ma muse, et sois-moi favorable.
Je vais de l'univers étaler les secrets ;
J'écris pour un héros comblé de tes bienfaits.
*Memmius* eut de toi les graces en partage ;
Fais-les en sa faveur briller dans cet ouvrage.
Cependant des mortels arrête les terreurs,
Écarte loin de nous la guerre et ses horreurs.
Tu peux tout mettre en paix et sur mer et sur terre ;
Car que ne peux-tu point sur le dieu de la guerre !
Souvent ce dieu si fier, vaincu par tes appas,
Dépose sa fierté pour languir dans tes bras.
Sa tête est sur ton sein nonchalamment penchée,
Et l'Amour tient son ame à ta bouche attachée.
Ses yeux étincelans errent sur ton beau corps,
Et nourrissent ses feux en pillant tes trésors ;
Tant tu sais avec art bien placer tes caresses,
Allumer les desirs, provoquer les tendresses.
Parle pour les Romains dans ces momens si doux.
Nous demandons la paix, demande-la pour nous.
Le dessein que je prends veut un esprit tranquile ;
Puis-je le posséder dans ce tems difficile !

Et de tant de héros *Memmius* digne fils,
Peut-il donner des soins qu'au bien de son pays!
Non, brave *Memmius*, n'apporte à cette étude
Qu'un esprit affranchi de toute inquiétude;
Autrement tous mes soins seraient hors de saison.
En vain j'entreprendrais d'éclairer ta raison;
Bien loin de pénétrer ce que je vais t'apprendre,
Tu te ralentirais, avant que de l'entendre.
Je vais d'un vol hardi m'élever dans les cieux,
Et là te faire voir quel est l'emploi des dieux;
Te ramener après dans la source des choses,
Et des plus grands effets te dévoiler les causes.
Tu sauras de quel fonds la nature fait tout,
De quoi tout s'entretient, en quoi tout se résout;
Quels sont ces simples corps, cette simple matière
Qu'on nomme premiers corps et matière première,
Parce que tout vient d'eux et qu'ils sont éternels;
Car loin de notre esprit ces pensers criminels
Qui dégradent des dieux l'immortelle nature,
Et les font ouvriers de chaque créature.
Si ces dieux ne vivaient dans la tranquilité,
A quoi leur servirait leur immortalité!
A rien qu'à les livrer à d'éternelles peines.
C'est trop les intriguer dans les choses humaines:
Ils sont toujours puissans, toujours heureux
sans nous,
Et ne sentent jamais ni pitié ni courroux.
On a vu les mortels traîner long-tems leur vie
Sous la religion (1) durement asservie.

(1) Le Polythéisme.

Long-tems du haut du ciel ce fantôme effrayant
A lancé sur la terre un regard foudroyant;
Mais un Grec le premier, pleind'unésageaudace,
L'ôsa voir d'un œil fixe et l'insulter en face.
Tout ce qu'on dit des dieux ne put l'en détourner;
La terre eut beau frémir, le ciel eut beau tonner,
Il n'en fut que plus vif à percer l'imposture,
Et plus prompt à s'ouvrir le sein de la nature.
Dans l'enceinte du monde il se crut trop serré;
Le ciel ne fut pas même assez vasté à son gré:
Rien ne lui fit obstacle, et ce puissant génie
Courut de l'univers la carrière infinie.
Après avoir su tout, il nous a tout appris:
Nul être, nul pouvoir ne surprend nos esprits,
On sait jusqu'où s'étend ton pouvoir et ton être,
Et ce qui le termine et ce qu'il en peut naître.
Ainsi par la raison il surmonta la peur;
Ainsi l'erreur mourante aux pieds de son vainqueur,
Et la religion (1), terrassée avec elle,
Assure à ce mortel une gloire immortelle.
Peut-être, *Memmius*, peut-être croiras-tu
Que ma philosophie attaque ta vertu;
Que de l'impiété je fonde les maximes,
Et qu'enfin je ne veux qu'ouvrir la porte aux crimes:
Mais regarde plutôt quels crimes odieux
A produit autrefois ce vain culte des dieux.
On égorge en Aulide une jeune princesse,

(1) L'Idolâtrie.

Et qui sont ses bourreaux ? tous les chefs de la Grèce,
Son père. Mais Diane a soif de ce beau sang :
Agamemnon le livre, et Calchas le répand.
Le belle Iphigénie au temple est amenée,
Et d'un voile aussitôt la victime est ornée,
Tout un grand peuple en pleurs s'empresse pour la voir ;
Son père est auprès d'elle, outré de désespoir :
Un prêtre sans pitié couvre un fer d'une étole.
A ce spectacle affreux elle perd la parole,
S'agenouille en tremblant, se soumet à son sort,
Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort.
Il ne lui sert de rien, à cette heure fatale,
D'être le premier fruit de la couche royale.
On l'enlève de terre, on la porte à l'autel ;
Et, bien loin d'accomplir un hymen solemnel,
Au lieu de cet hymen, sous les yeux de son père,
On l'égorge, on l'immole à Diane en colère,
Pour la rendre propice au départ des vaisseaux.
Tant la religion (1) peut enfanter de maux !

## L'ANTI-MONDAIN (2),

### PAR M. PIRON.

O jours heureux ! qui, purs et sans nuages,
Avez du monde éclairé le berceau,

(1) C'est-à-dire, la superstition.

(2) Cette pièce est la contre-partie du Mondain de M. de Voltaire, imprimé dans toutes les éditions de ses Œuvres.

Dont vainement un odieux pinceau
Veut à nos yeux défigurer l'image !
Jours fortunés ! quoi qu'en publie encor
Un maître fou dans sa verve indiscrette ;
Age à bon droit appellé siècle d'or !
O bon vieux tems ! c'est moi qui vous regrette.
Mais ô regrets en effet superflus !
A notre dam, hélas ! vous n'êtes plus.
Tranquille au sein d'une heureuse abondance,
Exempt de peine, affranchi de tous soins,
L'homme vivait : la sage providence,
Pour son bonheur lui cachait ses besoins.
Il était libre, et la seule nature
Dictait ses loix et réglait ses devoirs.
La trahison, le meurtre, l'imposture,
Les attentats, les forfaits les plus noirs,
Sous des climats où régnait la droiture,
De son cœur simple ignorés et bannis,
N'avaient alors besoin d'être punis.
Nul préjugé n'asservissait son ame :
Heureux de vivre ainsi qu'il était né,
Ni bien, ni mal, gloire, honte ni blâme
N'étaient connus de son esprit borné.
O douce erreur, favorable ignorance,
Fille du ciel, mère de l'assurance !
Point de remords qui gênât ses desirs.
Né pour jouir, fait pour le bien suprême,
Il se trouvait dans un autre lui-même :
Rien ne troublait leurs innocens plaisirs.
Et quels plaisirs ! à leur douceur extrême,

Le monde entier doit ses accroissemens:
Tendres ébats, divins embrassemens:
Fréquens, sur-tout, plus qu'au siècle où nous sommes:
Et c'est raison; car le destin des hommes
En dépendait dans ces commencemens.
Plaisirs exempts de tous ces vains fantômes,
Dont un bizarre et chimérique honneur
Séduit les cœurs susceptibles d'alarmes:
Ce fier tyran d'un siècle plein de charmes
Ne mettait point d'obstacle à leur bonheur.
Mais à sa place, une aimable innocence,
Un cœur naïf, de candeur revêtu,
Neuf encor, même après la jouissance,
Tenait alors lieu de toute vertu.
De nos ayeux, sous le règne d'Astrée,
Telle était donc la race fortunée.
De siècle en siècle et vigoureux et sains,
Mets raffinés, Laïs, ni médecins,
Coupable engeance, en ces tems ignorée,
De leurs beaux ans n'abrégeaient la durée.
Or maintenant, notre ami du bel air,
Qui vous moquez impunément du monde,
Vantez-nous bien votre siècle de fer;
Vantez surtout votre cœur très-immonde.
Osez fronder l'illustre Fénélon;
Déprisez-nous les accords de sa lyre,
Ce beau roman le seul utile à lire;
Vous toutefois dont le rare Apollon
Et les écrits ne vont pas au talon

De ce prélat ; vous dont le chaud délire
Où vous puisez vos cyniques accens,
Vous fait choquer trop souvent le bon sens ;
Vous, disje encor, qui placez dans un temple,
D'un bout à l'autre ouvrage original,
Fille de joie auprès d'un cardinal ;
Vous, dis-je, enfin, qui, pour dernier exemple,
Venez de faire assemblage nouveau
Et, comme on dit, une galimafrée
D'Ève, d'Adam, de Saturne et de Rhée,
Assortiment digne d'un tel cerveau :
Plaçant le bien de la nature humaine
Dans un bouchon qui frappe au soliveau,
Ou bien avoir une tête de veau
Qui dans un char mollement se promène.
Or maintenant ce séjour enchanté,
Ce paradis terrestre si vanté,
Cher calotin de la première classe,
De bonne foi, convenez entre nous,
Que, pour savoir où peut être sa place,
On aurait tort de s'adresser à vous ?

## EPITRE SUR L'AUTOMNE;

### PAR M. BERNARD,

### AUTEUR DU POÈME DE L'ART D'AIMER.

Suivons les Ménades ;
Dans leurs promenades,
Ami, rendons-nous.
Bientôt les Pleïades,

L'aquilon jaloux,
Fondant des montagnes,
Viendront tour-à-tour
Faire à nos campagnes
Sentir leur retour.
Au sein de nos plaines,
Les vives chaleurs
Ont séché nos fleurs,
Tari nos fontaines.
L'Aurore est sans pleurs,
Zéphir sans haleines,
Flore sans couleurs.
La seule Pomone,
Sous ce frais berceau,
Rit et se couronne
D'un pampre nouveau.
Du vin qui s'écoule,
Versé par ses mains,
S'abreuve une foule
De jeunes Sylvains,
Qui, dans ces jardins,
Du pesant Silène
Soutiennent à peine
Les pas incertains.
Suspends ton étude:
Viens, loin des neuf Sœurs,
Goûter les douceurs
De ma solitude.
Esclave avec moi
Du vainqueur de l'Inde

Que le dieu du Pinde
Subisse sa loi.
Si tu ne peux vivre
Sans un Apollon,
C'est Anacréon,
Ami, qu'il faut suivre.
Apprends à monter
Ta galante lyre;
Si tu veux chanter,
Que Bacchus t'inspire
Le tendre délire
Qui, cher à Thémire,
S'en fait écouter.
Parmi nos convives
Invitons l'Amour;
Qu'il vienne à son tour
Revoir sur ces rives
Cythère et sa cour.
Couché sous la treille,
Si quelqu'un sommeille,
Par un tendre effort
L'Amour le réveille,
Quand Bacchus l'endort.
Ami d'Épicure,
J'en suis les leçons;
Comme lui, j'épure
Les utiles dons
Que fait la Nature
A ses nourriçons.
D'une ardeur extrême,

Le tems nous poursuit :
Détruit par lui-même,
Par lui reproduit,
Plus léger qu'Éole,
Il naît et s'enfuit.
Qu'un prompt sacrifice
Fixe le caprice
Du vieillard jaloux;
Qu'au milieu de nous
Ce dieu taciturne
Perde son courroux.
Du vin de cette urne
Énivrons Saturne :
Désormais plus lent,
Ce dieu turbulent,
Pour reprendre haleine,
Prendra de Silène
Le pas chancelant.
Sous l'ombre propice
D'un bois enfoncé,
Pour le sacrifice
L'autel est dressé.
Ce lieu solitaire
Est le sanctuaire,
Où, libre d'ennui,
Je dois aujourd'hui
Immoler les craintes,
Les soins, les contraintes
Et les vains désirs,
Tyrans des plaisirs.

Déjà sous la tonne,
La coupe à la main,
Hébé me couronne
D'un lierre divin;
Et Comus ordonne
L'apprêt du festin.
Les Nymphes accourent,
Les Faunes m'entourent:
Le vin va couler,
L'encens va brûler,
La victime est prête.
Ami, qui t'arrête!
Pour ouvrir la fête,
Thémire, avec moi,
N'attend plus que toi.

## ÉPITRE SUR L'HIVER

*Par le même.*

De l'urne céleste
Le signe funeste
Domine sur nous;
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'ourse en courroux.
L'onde suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse.

La froide Arethuse
Fuit dans ses roseaux.
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.
Telle est des saisons
La marche éternelle :
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons ;
Ce tribut fidèle,
Qui se renouvelle
Avec nos désirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaisirs.
Cédant nos campagnes
Aux tyrans des airs,
Flore et ses compagnes
Ont fui ces déserts ;
D'un voile funeste
Son sein ombragé
Gémit outragé ;
La Nymphe modeste
Versera des pleurs.
Jusqu'au tems des fleurs.
Quand, d'un vol agile,
L'Amour et les Jeux
Passent dans la ville,
J'y passe avec eux.
Sur la double scène,

Suivant Melpomène
Et ses jeux nouveaux,
J'irai voir la guerre,
Des auteurs nouveaux
Qu'on juge au parterre.
Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques;
Du beau seul épris,
Envie ou mépris,
Jamais ne m'enflamme;
Seulement dans l'ame,
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles,
J'irai de mes airs
Frapper vos oreilles.
Après nos concerts,
L'ivresse au délire
Pourra succéder;
Sous un double empire,
Je sais accorder
Le thyrse et la lyre.
J'y crois voir Thémire
Le verre à la main,
Chanter son refrain,
Folâtrer et rire.
Quel sort plus heureux!
Buveur amoureux,

Suivant Melpomène
Et ses jeux nouveaux,
J'irai voir la guerre
Des auteurs nouveaux
Qu'on juge au parterre.
Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques;
Du beau seul épris,
Envie ou mépris,
Jamais ne m'enflamme;
Seulement dans l'ame,
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles,
J'irai de mes airs
Frapper vos oreilles.
Après nos concerts,
L'ivresse au délire
Pourra succéder;
Sous un double empire,
Je sais accorder
Le thyrse et la lyre.
J'y crois voir Thémire
Le verre à la main,
Chanter son refrain,
Folâtrer et rire,
Quel sort plus heureux!
Buveur amoureux,

Sans soin, sans attente,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir;
Pour l'heure présente,
Toujours un plaisir;
Toujours un desir;
Pour l'heure suivante.
Coulez, tous mes jours,
Remplissez le cours
De mes destinées,
Toujours enchaînées
Par un nœud si beau,
Toujours couronnées
D'un plaisir nouveau.
Qu'à son gré la Parque
Hâte mes instans,
Les compte et les marque
Aux fastes du tems,
Je l'attends sans crainte:
Par sa rude atteinte
Je serai vaincu,
Mais j'aurai vécu.
Sans date ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton ami
Finit son épître.
En rimant pour toi
Le dernier chapitre,
La table où je boi
Me sert de pupitre.

De tes vins divers
Je serai l'arbitre,
Sois-le de mes vers.
S'ils sont sans justesse,
Sans délicatesse,
Sans ordre et sans choix;
En de folles rimes
On lit quelquefois
De sages maximes.

## RETRAITE EN HOLLANDE (1).

### ÉPÎTRE.

Je vois régner sur ce rivage
L'innocence et la liberté.
Que d'objets dans ce paysage,
Malgré leur contrariété,
M'étonnent par leur assemblage!
Abondance et frugalité;
Autorité sans esclavage;
Richesse, sans libertinage;
Noblesse, charges, sans fierté.
Mon choix est fait; ce voisinage
Détermine ma volonté;
Bienfaisante Divinité,
Ajoutez-y votre suffrage.
Disciple de l'adversité,
Je vieus faire dans ce village
Le volontaire apprentissage

(1) Nous croyons cette pièce de Bruzen de la Martinière.

D'une tardive obscurité :
Aussi-bien de mon plus bel âge
J'aperçois l'instabilité.
J'ai déja, de compte arrêté ;
Quarante fois vu le feuillage
Par les Zéphirs ressuscité ;
Du printems j'ai mal profité,
J'en ai regret, et de l'été
Je veux faire un meilleur usage.
J'apporte dans mon hermitage
Un cœur dès long-tems rebuté
Du prompt et funeste esclavage
Où met la folle vanité.
Paysan sans rusticité,
Hermite sans patelinage,
Mon but est la tranquilité.
Je veux pour unique partage
La paix d'un cœur qui se dégage
Des filets de la volupté.
L'incorruptible probité,
De mes ayeux noble apanage ;
L'infatigable activité,
Reste d'un utile naufrage ;
Mes études, mon jardinage ;
Un repas sans art apprêté ;
D'une épouse économe et sage
La belle humeur, le bon ménage,
Vont faire ma félicité.
C'est dans ce port qu'en sûreté
Ma barque ne craint point l'orage.

Qu'un autre à son tour emporté
Au gré de sa cupidité,
Sur le sein de l'humide plage,
Des vents aille affronter la rage,
Je ris de sa témérité,
Et lui souhaite un bon voyage.
Je réserve ma fermeté
Pour un plus important passage,
Et je m'approche avec courage
Des portes de l'éternité.
Je sais que la mortalité
Du genre humain est le partage;
Pourquoi seul serais-je excepté?
La vie est un pélerinage:
De son cours la rapidité,
Loin de m'alarmer, me soulage.
Sa fin, lorsque j'en envisage
L'infaillible nécessité,
Ne peut ébranler mon courage.
Brûlez de l'or empaqueté,
Il n'en périt que l'emballage,
L'or reste; un si léger dommage
Devrait-il être regretté!

# ÉPITRE (1)

## A UN RELIGIEUX.

Pourquoi d'une sagesse austère
Écoutez-vous les tristes lois !
Quoiqu'habitant du monastère
Ne pouvez-vous, loin du vulgaire,
Badiner encor quelquefois !
Dans mon épître vagabonde,
Que conduisait un sort errant,
Qui près d'un mois, toujours courant,
A parcouru le quart du monde,
Avant d'arriver au couvent,
Ma muse badine et légère
Prit quelques instans le pinceau :
L'enjoûment de son caractère
Osa vous offrir le tableau
Des plaisirs qu'on goûte à Cythère.
Votre sagesse un peu sévère
A pensé que je m'écartais,
Et que, sans respect du bréviaire,
En libertin je badinais.
Moi, prieur, aux droits de l'église
J'irais follement attenter !
De cette bizarre entreprise

(1) Cette épître a tant de rapport avec celles de Gresset, que nous serions tentés de la croire de lui : c'est le même ton, la même facilité : on ne la trouve pourtant pas dans le Recueil des Œuvres de cet aimable poète.

Qu'espérerais-je rapporter ?
A la créance de nos pères
Je suis soumis aveuglément :
Des impénétrables mystères
Par respect je ne parle guères,
Et, pour dire mon sentiment,
Par goût je me tais aisément.
Mais avec vous, cousin aimable,
Fléau du pédant et du sot,
Ennemi du peuple cagot,
Qui rendez le cloître agréable,
Dans une lettre, ainsi qu'à table,
J'ai cru me permettre un bon-mot.
Ajoutez encor qu'au Permesse
Il faut passer de l'enjoûment;
Qu'en ce lieu trompeur, mais charmant
La fiction règne sans cesse,
Et qu'un rimeur communément,
Qui même pense avec justesse,
Par la rime, souvent maîtresse,
Est contraint d'écrire autrement.
Dites-moi donc par quel principe,
Cousin, vous avez rejeté
Ces vers, enfans de ma gaîté !
De la sagesse de Chrysippe
Suivez-vous la sévérité,
Et blâmez-vous dans Aristippe
Ses leçons sur la volupté ?
Au sein de la mélancolie,
De ce faux principe infecté,

Plongé dans la misanthropie
D'une noire philosophie,
Loin de l'oisive liberté,
Répandez-vous sur votre vie
Les ennuis de l'austérité !
Ce n'est point sur ce ton sauvage
Que le goût et le ton du sage
Sont si bizarrement montés :
Sans préjugés, sans esclavage,
Votre ami fait un autre usage
Des instans qui lui sont comptés.
A la morale d'Épicure
Je joins les dogmes de Lucien :
Leur exemple et leur entretien
Me font, au sein de la nature,
Goûter une volupté pure,
Et jouir du souverain bien.
Loin de ces lieux où la misère
Vient pousser des cris superflus ;
Loin du terrible sanctuaire
Où réside le dur Plutus,
Pour égayer mon ministère,
Je m'envole jusqu'à Cythère
Avec quatre amis, cinq au plus.
Comus vient ordonner les fêtes,
Et Momus vient y présider ;
Bacchus vient échauffer nos têtes,
Priape vient tout seconder.
C'est avec cette troupe aimable ;
C'est avec l'élite des dieux,

Que le plaisir se trouve à table ;
Et que le bonheur véritable
Vient habiter avec les jeux.
On proscrit la troupe assoupie
Des complimenteurs ennuyeux :
Sans respect, sans cérémonie,
Exempt de toute hypocrisie,
Chacun dans ces aimables lieux
Pense, agit à sa fantaisie ;
Et sachant bannir de la vie
Les préjugés contagieux,
Sait dans les bras de la Folie
Trouver le moyen d'être heureux.

## ÉPITRE

*D'un Prieur, à Mademoiselle de. . . .*
*par M. PIRON.*

O quel objet desiré
Du plus amoureux des hommes !
O mon aimable Chère !
Que n'êtes-vous où nous sommes !
Jamais plus juste désir
N'anima mon cœur sincère :
Les belles faites pour plaire
Sont faites pour le plaisir.
C'est ici le pur asyle
De ces plaisirs tant aimés ;
La paix les a renfermés
Dans ce prieuré tranquille.

Hier il en était plein,
J'en vois naître aujourd'hui mille;
Mille y renaîtront demain.
Je n'y ressens qu'un chagrin;
C'est que le tems soit mobile,
Et que son sable inhumain
Marque déjà le chemin
Qui nous conduit à la ville.
Décrirai-je ces plaisirs
Que ramène chaque aurore,
Plus rians que les zéphirs
Quand ils vont caresser Flore!
Pourquoi les décrire? hélas!
Un seul mot les rend croyables,
Et vante assez leurs appas;
Ils m'ont paru supportables
Des lieux où vous n'étiez pas.
Je veux cependant les peindre,
Pour occuper mon loisir.
Y puissé-je réussir
De manière à vous contraindre
De venir vous éclaircir
Par le propre témoignage
Des yeux qu'on y desira!
Des plaisirs en ce cas-là
Parfait serait l'assemblage;
Les peigne alors qui pourra.
De quatre heureux personnages
Que nous nous trouvons ici,
Deux sont fous et deux sont sages:

Providence en tout ceci;
Mélange qui, Dieu merci,
Sans relâche nous balotte,
Et nous promène à grand pas
Du compas à la marotte,
De la marotte au compas.
Figurez-vous le tracas
D'un quatrain de notre espèce,
En voyant courir sans cesse
La sagesse après les rats,
Les rats après la sagesse:
Tantôt les règles en-jeu,
Et tantôt de purs caprices.
Voilà quant aux gens du lieu,
Voici quant à ses délices.
Sachez que, premièrement,
Le prieural hermitage
Consiste en un bâtiment
Bien entendu pour l'usage;
Tout s'y resserre ou s'étend
Selon son juste mérite:
C'est pour cela, dit l'hermite,
Que le réfectoire est grand,
Et la chapelle petite.
Aussi l'heureux parasite,
De la cour au galetas,
Voit cette sentence écrite;
*Courte messe et long repas.*
Rien ne manque aux délicats:
Cuisine en ragoûts féconde,

Cave où tout nectar abonde,
Et la glacière à deux pas ;
Les lits les meilleurs du monde,
Plume entre bons matelas ;
Doux sommeil entre deux draps ;
Un calme dont rien n'approche ;
Jamais le moindre fracas
De carrosse ni de cloche ;
Paix, bombance, liberté ;
Liberté, sans anicroche.
L'horloge à la vérité,
(Qui voudra nous le reproche)!
Rarement est remonté,
Mais non pas le tournebroche.
Une autre félicité,
Après *Benedicite*,
C'est dé voir, par la fenêtre
De notre salle à manger,
Cueillir dans le potager
La fraise qui vient de naître ;
C'est quand la petite faulx
Fait tomber à notre vue,
Là, des têtes d'artichaux,
Ici, la tendre laitue,
Le pourpier et l'estragon,
Qui, tout-à-l'heure, en salade,
Vont piquer près d'un dindon,
L'appétit le plus malade.
Du même lieu nous voyons
Venir l'innocence même,

Et de l'ennuyeux niveau.
Ici l'auguste Nature,
Dans toute sa majesté,
Offre une vive peinture
De la noble liberté;
Sublime et toujours nouvelle,
Sous l'œil elle s'embellit,
Sa variété recèle
Une ressource éternelle
Que jamais rien ne tarit :
Qu'en ce point l'art est loin d'elle!
Son chef-d'œuvre se décrit ;
Mais sa beauté naturelle
Est au-dessus du récit.
Sous l'épais et haut feuillage
De ce bois qu'ont épargné
Le tems, la hache et l'orage,
Je me retrace l'image
De l'engageante Cheré.
Ah! qu'au fond de ce bocage
Son aspect serait charmant!
Les beaux lieux! l'heureux moment!
Que de fleurs sur son passage!
Que de soupirs éloquens!
Que les gages de ma flamme
Seraient tendres et fréquens!
Mais où s'égare mon ame!
O bel objet desiré
Du plus amoureux des hommes!
O mon aimable Cheré!
Que n'êtes-vous où nous sommes!

# ÉPITRE EN VERS

*De Mademoiselle* MAUPIN, *actrice de l'Opéra, au Comte* D'ALBERT *(depuis Prince de Grimberghen) étant à l'Armée.*

PAR DANCHET.

VOUDRAIS-TU, cher amant, parmi le bruit des armes,
Entendre le récit de mes vives alarmes!
Et quand Mars dans ton sein allume ses fureurs,
Tes yeux daigneraient-ils voir une amante en pleurs!
Quel trouble, quel effroi de tout mon cœur s'empare!
Il court un bruit confus qu'un combat se prépare;
Que Bade vainement songe à se retrancher,
Qu'au milieu de ses forts, Villars va le chercher.
Bruit cruel! chaque mot m'épouvante et me glace:
Le ciel me ferait-il pressentir ma disgrace!
Ah! je sais que la gloire a pour toi trop d'appas,
Que l'honneur au péril précipite tes pas:
Pour un guerrier, tes yeux ont pour moi trop de charmes,
Pour un amant, ton cœur aime trop les alarmes.
Le ciel devait du moins te rendre, en te formant,
Ou moins vaillant guerrier, ou moins aimable amant.
De mon sexe timide ignorant la faiblesse,
Je suis faite au péril ainsi qu'à la tendresse;

Que ne m'est-il permis de voler après toi !
Si je suivais tes pas, je n'aurais nul effroi.
J'irais braver la mort, et serais toujours prête
A m'exposer aux coups qui menacent ta tête.
Ta jeunesse, ces traits, ce teint vif, ces appas,
Ces cheveux qu'Apollon ne désavoûrait pas,
Dans l'empire amoureux inévitables charmes,
Pour toi dans les combats sont d'inutiles armes.
Un homicide plomb avec impunité
Frappe, sans respecter l'âge ni la beauté.
Adonis autrefois, comme toi, fut aimable;
Pour toi je crains, hélas! son destin déplorable:
Vénus entre ses bras lui fit perdre le jour;
Je n'ai pas ses attraits, mais j'en ai tout l'amour.
Mère des doux plaisirs, favorable déesse,
Je t'implore aujourd'hui. Si d'une tendre voix
J'ai quelquefois chanté la douceur de tes loix,
Si j'ai vanté ton fils, ses traits et son empire,
Et porté dans les cœurs les flammes qu'il inspire,
Vole, descends des cieux; sers-toi de ces regards
Qui savent, quand tu veux, désarmer le Dieu Mars;
Obtiens qu'à mon amant il ne soit point funeste.
Mais, que dis-je, insensée! et quel espoir me reste!
En voyant cet objet de mes vœux les plus doux,
Tu serais ma rivale, et Mars serait jaloux.
Parmi tant de frayeurs, c'est toi seul que j'implore:
Souviens-toi, cher amant, que mon ame t'adore;
Que tu dois de mes pleurs faire cesser le cours;
Qu'en exposant ta vie, il y va de mes jours.

# ÉPITRE A CLAUDINE,

## PAR M. BERNARD.

Doit-on rougir de chanter ce qu'on aime ?
Faut-il des noms et des titres divers ?
Que fait un nom, quand l'amour est extrême ?
Claudine est belle et suffit à mes vers.
Né pour les bois, les prés, et la verdure,
C'est-là, Claudine, au plus beau de mes jours,
Que je te vis ; j'y vis tous les amours.
Simple et sans art, belle sans imposture,
Le teint brillant des plus vives couleurs,
Tes seuls appas composaient ta parure ;
Et tes cheveux jetés à l'aventure
Flottaient au vent sous un chapeau de fleurs.
J'aimais en toi ce feu dont la nature
Fait pétiller dans tes yeux séduisans,
Tous les desirs d'un instinct de seize ans ;
Ce feu mêlé d'un rayon de luxure,
Et ce regard innocent et malin,
Qui voit déjà l'albâtre la plus pure
Croître, baisser, ou s'enfler à mesure,
Et s'arrondir sous un corset de lin.
On sent, Claudine, en te contant fleurette,
Qu'il est plus doux, plus piquant pour l'Amour,
De chiffonner ta simple collerette,
Que les clinquans d'une riche toilette,
Dont sont chargés tous nos tettons de cour.

Pour tout l'éclat de la pompe étrangère,
Changerais-tu ton amant et ton sort ?
Nous folâtrons sur la simple fougère :
Sur les coussins la mollesse s'endort.
Rappelle-toi cette nuit de mystère,
Où j'habitai ce toît humble et sacré
Du vieux pasteur, ton maître et ton curé,
Lorsque ta main enivra le saint homme,
Et que sans lui, sans témoins et sans Rome,
Tu fus à moi : c'était près de ce lieu,
Sur ce gazon, que tu vis que ce dieu,
Que cet Amour, ce monstre, ce fantôme,
N'est qu'un enfant, que l'amour n'est qu'un jeu.
Que de larcins furent cachés dans l'ombre
De cette nuit ! que de plaisirs sans nombre !
Pour les compter, ils nous coûtaient trop peu ;
Et si l'instant de les cacher encore
Ne fut venu, ma Claudine, j'ignore,
(Tant à nos cœurs les momens semblaient courts),
Si le soleil vers le quart de son cours,
N'en eût compté plus encor que l'aurore.
Ce jour coula dans l'attente du soir :
La nuit survint, et passa notre espoir.
A nos desirs quelle nuit plus propice !
Bonheur trop court ! un austère devoir
Vint m'arracher de ce lieu de délice,
Et m'entraîner dans ces brillans séjours
Où cent beautés se disputent d'atours.
Sans être ému, je verrai tout Cythère,
L'art de la ville, et la pompe des cours :

Claudine aura mes dernières amours.
Toi que je laisse oisive et solitaire,
Dans ce hameau tu verras tous les jours
Ces bois, ces prés, ces fleurs, cette fougère,
Lubin, Lucas, et ce jeune vicaire....
Claudine, hélas! m'aimeras-tu toujours?

## ÉPITRE A MANON.

### PAR M. D'ARN....

C'est donc ce soir que, dans tes bras,
Je goûterai l'honneur suprême
De moisonner tous ces appas,
Que voudraient cueillir les rois même,
Si comme moi sachant saisir
Du bonheur le moindre avantage,
Pour aller chercher le plaisir,
Ils montaient au cinquième étage.
Je sais bien, ma chère Manon,
Que tu n'es point une duchesse;
Que dans sa compilation
Moreri nous taît ta noblesse.
Mais le charme de cent beautés,
Sur ton teint mille fleurs écloses;
Quatorze ans à peine comptés,
Quatorze ans! ce sont bien des choses;
Deux petits tettons que Dieu fit,
Pour qu'aussi-tôt la main desire
De toucher ce que l'œil admire;
Un front où la pudeur rougit,

Pudeur qui charme et nous attire ;
Une bouche où l'Amour sourit,
Où le baiser même respire ;
Un regard qui sait trop séduire,
Quoique l'art ne l'ait point instruit :
Un œil frippon et plein d'esprit,
De celui-là qu'Amour inspire :
Pour ajouter les derniers traits,
Un cul ; ah ! quel cul ! ma princesse :
Le blanc satin noircit auprès,
Il est fait pour moi tout exprès ;
Non, jamais Vénus belle-fesse
N'eût un cul si rempli d'attraits ;
Celui de la charmante Hélène
Méritait beaucoup moins d'honneur ;
Ce cul divin, ce cul vainqueur,
N'a point tabouret chez la reine ;
Mais de ces marques de faveur
Qu'il dédaigne la pompe vaine,
Il a des autels dans mon cœur.
Tant d'appas si dignes d'estime,
De respect, d'adoration,
Valent bien la condition
D'une altesse sérénissime.
Oh ! que l'Amour sait réparer
L'injustice, dont la nature
S'est pu seule déshonorer,
En rendant ta naissance obscure !
Sur mes yeux il met son bandeau,
Ou plutôt, ô beauté suprême !

Pardon de mon erreur extrême,
Il m'éclaire de son flambeau,
Et m'offre la vérité même.
Oui, pour l'œil d'un peuple hébété,
Tu n'es qu'une fille vulgaire,
En un mot qu'une couturière,
Manon, avec quelque beauté:
Moi, je vois, j'admire, j'adore
Minerve l'aiguille à la main,
Qui, sous tes traits, revient encore
D'Arachné venger le dédain.
A leurs regards, pour tout partage,
Tu n'as qu'un simple casaquin.
Un casaquin! dieux! quelle image!
Quels odieux habillemens
Ils osent prêter à ma reine!
Tandis que l'or, les diamans
Me semblent laisser voir à peine
Tes attraits privés d'ornemens,
Je te nomme une souveraine.
Ah! mes yeux enchantés, ravis,
Reconnaissent en toi Cypris,
Oui, c'est elle, c'est Cythérée,
Qui des mains des Grâces parée,
Telle que la vit Adonis,
D'un essain d'Amours entourée;
Dans le brillant chemin qu'Iris
Seme d'azur et de rubis,
Descend du haut de l'Empirée,
Et laissant sa trace éclairée,

Les cieux sous ses pas embellis,
Par le charme d'un doux souris,
Vient rendre à la terre éplorée
Ses parfums, ses fleurs et ses fruits.
Ah! mon adorable maîtresse,
Qu'il reste dans l'aveuglement,
Ce public stupide, ignorant,
Qui voit l'objet de ma tendresse
Sous un portrait si différent.
Que moi seul je puisse connaître,
Posséder tous ces agrémens,
Que l'Amour semble avoir fait naître
Pour le plus heureux des amans.
Si les dieux connaissaient tes charmes,
Pour rivaux j'aurais tous les dieux.
Sois invisible à tous les yeux:
Mon cœur, pour avoir moins d'alarmes,
En sera-t-il moins amoureux?
Ne puis-je, hélas! toute ma vie,
Loin des grandeurs, loin de l'envie,
Habiter ce simple réduit,
Où ma divinité chérie,
Où Manon est ensevelie,
Que d'un coup d'œil elle embellit,
Que d'un coup d'œil elle ennoblit;
Où peut s'égayer la folie,
Sans crainte des donneurs d'avis,
De ces ennuyeux réfléchis,
Qui vous parlent philosophie
Quand il faut se livrer aux ris;

Où le plus méchant vin de Brie,
Me serait un nectar exquis;
Où la plus antique perdrix
A pour moi le goût d'ambroisie;
Séjour préférable aux Marlis,
Aux Fontainebleaux, aux Choisis,
Et que, sans trop d'idolâtrie,
Je puis nommer mon paradis.
Des cieux valent-ils un taudis,
Qu'on partage avec son amie?
Ah! quand serai-je dans ce lit,
Le trône du bonheur suprême,
Où par la main, l'Amour lui-même,
Doit me conduire cette nuit,
Sans flambeau, sans suite et sans bruit?
Il est bien vrai que l'opulence
N'y saurait avec dignité
Reposer sa grosse santé,
Et l'orgueil de sa nonchalance;
Qu'on n'y voit point sur l'édredon
Se pâmer la faible mollesse,
S'étendre avec dévotion
La béate et sainte paresse,
Le goût, au vernis de Martin
Associant son art divin,
Nouer de cent façons galantes
Un rideau que suspend sa main,
Et de la moire et du satin
Déployer les ondes brillantes,
Et les agrémens du Pékin.

Eh ! que m'importe qu'il abonde
De ce luxe dont on fait cas !
Il est le premier lit du monde,
On y tient Manon dans ses bras.
Pour deux époux que d'ordinaire
L'habitude n'y réunit
Que pour dormir et ne rien faire,
Peut-être il serait trop petit :
L'Amour, qui, pour une autre affaire,
Veut avec toi passer la nuit,
Est plus facile à satisfaire ;
La moindre place lui suffit.

## L'APOTHÉOSE DU PUCELAGE.

### ÉPITHALAME.

Près d'un bois solitaire et sombre,
Réduit inhabité, que voit peu l'œil du jour,
Beau lieu que la nature a formé pour l'amour,
Mais qu'un devoir austère a su cacher dans l'ombre,
On découvre un palais, où le ciel envieux,
Déposant le trésor dont il forma le monde,
De l'astre qui nous luit mit la source féconde,
Pour la dérober à nos yeux.
C'est-là que Prométhée alla puiser les flammes
Dont le souffle anima nos ames.
C'est-là que l'homme ambitieux,
Se reproduit lui-même en une vive image,
Et communique d'âge en âge
Un pouvoir qui l'égale aux dieux.

Dans ce palais charmant loge un monstre implacable,
Phœnix ennemi des mortels,
Phœnix dont la défaite offre un laurier aimable,
Au héros fortuné qui brise ses autels.
La raison, le devoir, le préjugé timide,
Tiennent sur lui les yeux ouverts ;
Dans tous ses mouvemens la pudeur est son guide,
Et le fait gémir dans les fers.
Vers une conquête si douce,
Un penchant inconnu nous pousse ;
Nous soupirons, nous avons des desirs,
Avant que de pouvoir connaître
Quel objet en nous les fait naître.
Et quel est ce Phœnix ? l'écueil de nos plaisirs.
L'Amour ardent à sa poursuite,
Déjà plus d'une fois l'avait su mettre en fuite,
Et de cet ennemi vanté
Le seul nom aux mortels semblait être resté.
Mais Iris vint au monde et si sage et si belle,
Que notre Phœnix égaré,
Avec toute sa cour vint se sauver chez elle,
Comme en un asyle assuré.
Bien-tôt l'Amour en conçoit des alarmes ;
C'est en vain qu'il employe et ses traits et ses charmes,
A force ouverte il ne peut l'ébranler.
Contraint donc à dissimuler,
Sous les traits de l'Hymen il cache son visage ;
Il joint au sang des dieux les trésors de Plutus :

De richesses et de vertus,
Il forme un brillant assemblage.
Il se présente alors aux portes du palais.
La Pudeur effrayée en dispute l'accès.
Inutiles efforts : la Raison la fait taire :
Séduite par l'éclat qui vient frapper ses yeux,
La Raison elle-même ouvre son sanctuaire.
L'Hymen entre victorieux,
Et redevient l'Amour. Son ardeur se ranime ;
De cent coups redoublés il perce la victime.
Le sang coule, elle expire. Iris avec douleur
Voit périr le vaincu, mais pardonne au vainqueur.
Comme un présent parfait et rare,
Mercure le transporte aux cieux.
C'est le mien, dit Vénus. Prenez, dirent les dieux :
Mais d'un bien retrouvé, devenez plus avare,
Jouissez des plaisirs qui suivent son trépas,
O vous, à qui l'on vient de cueillir cette rose !
Votre sexe n'en goûte pas
Qu'il n'ait donné matière à cette apothéose.
Ne croyez pourtant pas, Iris, perdre un trésor :
Si Vénus a voulu qu'on lui remît ce gage,
C'est moins pour le plaisir de l'avoir en partage,
Que pour celui de le reperdre encor.

## LE LIT DE GLYCÈRE.

Lit trop heureux, asyle du mystère,
Sombres rideaux, où le dieu du sommeil,
Seul chaque nuit s'enferme avec Glycère,
Et lui prodigue un air frais et vermeil ;

Si le repos sous vos ombres habite,
D'où vient ce trouble et ces saisissemens
Que votre vue en mes veines excite !
Morphée aussi fait-il donc des amans ?
Mais n'est-ce point qu'à Glycère infidèle,
Ce dieu se prête à l'enfant de Paphos,
Et dans ses mains remettant ses pavots,
Furtivement l'introduit auprès d'elle ?
Delphes ! qu'un autre implore le secours
De ton trépied si fécond en oracles ;
Ce lit charmant, le trépied des amours,
Comme il enferme, inspire des miracles.
Il fut un jour favorable à mes feux,
Quand Cyparis, qui connaît ma tendresse,
Dans le sommeil me fit voir sa maîtrese.
Ce jour Morphée était plus paresseux :
Fier de presser la plus belle paupière,
Sous les rideaux il bravait la lumière.
Je les ouvris : le chevet radieux
M'offrit Glycère et simple et sans parure,
Mais éclatante, ainsi qu'on peint les dieux ;
Riche des dons que lui fit la nature,
Le teint plus beau que les plus belles fleurs,
Les traits, la bouche et l'haleine de Flore.
Le jour devient plus brillant, et j'ignore
S'il recevait ou donnait ces couleurs.
Le lit tenait d'autres beautés captives ;
Pour mon malheur, les Grâces attentives
Veillaient près d'elle, et les Songes discrets
N'avaient osé découvrir plus d'attraits.

L'esprit voulut réparer ce dommage :
De son beau corps je me fis une image,
Et cette image irrita mon desir.
J'en parcourus, j'en dévorai la trace ;
Son attitude invitait au plaisir ;
J'osai.... Mais ciel (qui n'eût eu de l'audace) !
Quand tout-à-coup Glycère, ouvrant les yeux
Jeta sur moi des regards furieux.
Figurez-vous Phébus sorti de l'onde,
Qui, pâlissant des crimes de la nuit,
Menacerait d'ôter le jour au monde.
Je me troublai, Glycère fit du bruit ;
Et Cyparis, qui sut se faire attendre,
Nous retrouva dans un air d'embarras
Qui commençait à devenir plus tendre.
Glycère alors s'échappa de mes bras ;
Mais, généreuse et douce dans sa gloire,
Comme un guerrier qu'appaise la victoire,
Par un baiser autant donné que pris,
Elle avoua mes feux à Cyparis.
De quelle ardeur, en imprimant ma bouche
Contre le linge empreint de sa chaleur,
Disais-je aux dieux d'adoucir mon malheur,
En m'accordant d'être ce qui la touche !
Voiles secrets, lit mille fois heureux,
Qu'avec plaisir mon ame vous contemple !
Chevet pressé par l'objet de mes vœux,
De la beauté vous êtes le vrai temple :
Et vous, rideaux, dont le contour obscur
Cache Glycère à mes regards avides

Je vous compare à ces voûtes d'azur
Bornes de l'air et des régions vuides,
Dont la rencontre enveloppe à nos yeux
Et la lumière et la pompe des cieux.
Ah ! si ma lyre, aux amours consacrée,
Pour éviter le naufrage des tems,
De vos honneurs j'étendrai la durée.
Mais si, sensible aux feux les plus constans,
Glycère enfin daignait combler ma flamme
De ces faveurs que l'on dérobe au jour,
Cher confident des transports de mon ame,
Lit, vous serez le temple de l'Amour.
Jusqu'à ce tems, que vos voiles paisibles
A mes rivaux ne soient point accessibles :
N'admettez-y que les songes flatteurs,
Qui, des amours tendres avant-coureurs,
Sèment en nous de légères amorces,
Et du penchant sollicitent les forces.
Que chaque jour, quand le frais du matin
D'esprits subtils ramène un jeune essain,
La volupté sous mes traits présentée,
Pénètre au sein de Glycère enchantée ;
Et que, cédant aux attraits du plaisir,
A son réveil, mon aimable maîtresse
Passe avec moi du desir à l'ivresse,
Pour retourner de l'ivresse au desir.

# ÉPITHALAME (1),

## PAR M. DE GENNES.

Au bon Hymen un jour il prit envie
De nous donner un plat de son métier.
Je veux, dit-il, une fois dans ma vie,
Ourdir un nœud qui plaise au monde entier;
Un nœud charmant tissu d'or et de soie,
Et qui, d'un couple assorti de tous points,
Fasse à jamais le bonheur et la joie.
Ainsi soit-il : mais malgré tous vos soins,
Messer Hymen (soit dit sans vous déplaire),
Je doute un peu du succès de l'affaire.
Or à l'Hymen quand advint tel penser,
Ce dieu lorgnait gentille jouvencelle,
Qu'en ses filets il voulait enlacer,
Pour jeune gars digne de la pucelle.
Attrais, ducats, et ce qui vaut bien mieux,
Trésors du cœur ne manquaient à la belle.
D'autre côté brillait devant ses yeux
Un bachelier, lumineuse étincelle,
Éclair perçant, feu que l'esprit décèle;
Et par-dessus les talens de l'esprit,
Des dons de l'ame avait grosse chevance.
Ce dernier point, ainsi qu'en ont écrit
Maints doctes clercs est le nœud d'alliance;
Ainsi du moins le pauvre Hymen le pense.

(1) Pour les noces de feu M. Guyot de Roverseaux, et de mademoiselle le Noir.

Tant pis pour lui ; mais ce n'est-là mon fait.
Jà de l'Hymen l'œuvre allait à souhait ;
A petit bruit s'avançaient ses affaires ;
Par-tout trottaient graves ambassadeurs,
Gens se croyant plénipotentiaires,
Pour régler tout dans l'empire des cœurs.
Bref, sans délai, par ces fins émissaires,
En tapinois si bien besongné fut,
Qu'Hymen déjà pensait toucher au but.
Mais encor bien qu'il eût à la sourdine
Trop bien conduit sa marche clandestine,
Si pourtant est que Cupidon le sut.
Ouais ! qu'est ceci, dit le dieu d'Amathonte ?
Est-il bien vrai qu'Hymen ait cru pouvoir
Unir sans moi *Reverseaux* et *le Noir* ?
S'il est ainsi, le pauvret se mécompte ;
Si ne fera. Tant mieux, charmant Amour,
Descendez tôt du céleste séjour ;
De grace, entrez un peu dans le mystère.
Pas n'y faillit. Une flèche légère
Part, et soudain d'un coup fait deux amans.
Troubles, soupirs, heureux saisissemens,
Tendres regards aussitôt dans leur ame
Versent sans fin l'allégresse et la flamme.
Qui fut penaut ! Ce fut le dieu nocier,
Alors qu'il vit le couple familier
Jà consumé par une ardeur secrette,
Tant qu'on eût dit que c'était amourette.
Hymen ! Hymen ! (cent fois on vous l'a dit,
Et l'oubliez toujours, dont j'ai dépit) ;

Onc ne ferez union assortie,
Si ne mettez Amour de la partie.
Puis qu'est ainsi, dit le dieu des époux,
Sans chicaner sur nos droits, entre nous,
A frais communs, achevons notre ouvrage.
Soit, dit l'Amour : par les nœuds les plus doux,
Soudain l'Hymen dévotement engage
Le couple heureux ; puis au sein d'un nuage
Où le reçoit le plaisir innocent,
Dame pudeur se cache en rougissant.
Ainsi, suivant l'usance de Cythère,
Loin de nos yeux s'accomplit le mystère.
Gentils époux, vous voilà bien contens :
Sus, travaillez et travaillez long-tems
A façonner, par mainte récidive,
Belle lignée aux yeux vifs et brillans,
Essain d'amours, lestes et sémillans,
Auxquels, un jour, même aventure arrive.

## LE PROCÈS DU FARD.

### ALLÉGORIE

*A Madame la Duchesse de* GONTAUT.

PAR M. BERNARD.

La Mode et la Nature un jour
Vinrent au tribunal d'Amour.
La Mode vint enluminée,
En long étalage, en grand train,

D'amples fatras environnée,
Le masque et la marotte en main;
Nature simplement ornée,
En robe ondoyante, en patin,
Un bouquet de fleurs sur son sein,
Et de ses cheveux couronnée.
Amour, dit-elle, entends ma voix,
Et qu'elle éveille ta justice.
Tu vois la fille du caprice;
Je suis le jouet de ses loix.
Mon fils, prends part à mes outrages:
A ton empire, à mes attraits
Ils portent de communs dommages.
Corrompre, altérer mes ouvrages,
N'est-ce pas émousser tes traits!
Sans tant discourir, dit la Mode
Montrons aux yeux notre pouvoir.
Amour est un dieu qui veut voir,
Et qui goûta cette méthode.
Nature appuya ce dessein,
Et choisit Gontaut pour modèle.
L'Amour essuya de sa main
Cette couche artificielle,
Enfant de l'art et du matin,
Et Gontaut n'en fut que plus belle.
C'était l'Aurore, au front serein,
Lorsqu'elle ne fait que d'éclore;
Et que Phébus n'a pas encore,
Par les couleurs dont il la peint,
Séché la fraîcheur de son teint...

La Mode, sur d'autres modèles,
Fait son chef-d'œuvre concerté;
Dresse ses tables solemnelles,
Construit l'autel de la beauté.
Son art, ses ruses furent telles,
Si bien sa magie opéra,
Qu'enfin elle défigura
Une héroïne d'opéra.
On rit de cet œuvre postiche:
Au petit monstre enjolivé,
L'Amour fait construire une niche;
A l'autre un temple est élevé.
Toi! dit l'Amour à la Nature,
Viens rendre une couleur plus pure
Aux beautés qui suivent mes pas;
Mes mains ont formé leurs appas
Pour les yeux, non pour la parure.
Tout s'embellira sous ta loi;
Ta rivale n'a, pour te nuire,
Que l'art passager de séduire:
L'art constant de plaire est à toi.
Belle Gontaut, c'est ton partage:
Si tu vois couvrir d'un nuage
Tes beaux jours de sérénité;
C'est l'Art jaloux de la Nature,
Et contre elle encor révolté,
Qui, sous le nom de Faculté,
Fait à tes attraits cette injure,
Et te punit de ta beauté.
Éloigne un secours redouté;

D'un souris rappelle et rassure,
Les ris, enfans de la santé,
Et dans le sein de la gaîté
Cherche une guérîson plus sûre.

## DANCHET
## AUX CHAMPS ÉLYSÉES,
### PAR M. PIRON. 1748.

La Parque à son noir trébuchet,
Dans sa triste et lugubre nasse,
Ayant pris notre ami Danchet,
Franche colombe du Parnasse;
Cet ami d'Homère et du Tasse,
A peine eut passé le guichet,
Et tranquile en sa conscience,
Sans autre écrit ni plaidoyé
Sur son visage eut déployé,
Ses certificats d'innocence;
Qu'il eut de ses juges courtois,
Justice brièvé et complétte,
Et qu'il obtint de tous les trois
Gain de cause sur l'étiquette.
Conduisez au joyeux canton
Le bon auteur des Tyndarides,
Dit le chancelier de Pluton,
De son front déployant les rides,
Et parlant à son hoqueton.
Par les ondes Aganippides,
Cria Danchet, se moque-t-on,

De me donner ainsi des guides !...
Dans mon Virgile, dieu merci,
J'ai vu cent fois en raçourci,
Les régions que je découvre ;
Et je sais tous ces chemins-ci,
Comme j'ai su ceux du vieux Louvre.
Pour le prouver, la bouche il ouvre,
Et de l'Énéïde aussi-tôt,
Devant Proserpine, tout haut,
En défunt d'heureuse mémoire,
Il leur récite sans quartier
Le sixième livre en entier ;
Puis plantant là son auditoire,
Se précipite en vieux routier,
A travers le pays des Mânes,
Aussi confiant que serait
L'infaillible et docte *Freret*,
Par-delà celui des Brachmanes.
Du corps antique dépêtré,
Récompensé d'un limon vierge,
Le bel-esprit plus droit qu'un cierge,
Et plus agile que *Dupré*,
Perce le bois mal éclairé,
Où le dieu des enfers héberge
Les fous à qui Mars et l'Amour
Ont ici bas ravi le jour.
Là nul objet ne se dérobe
Aux yeux d'un homme de sa robe :
Il voit Dolope et Myrmidon,
Procris, Eryphile et Didon ;

Il y reconnaît Deiphobe,
Qu'envoya sa femme *ad patres*,
Et qui ne fait pas là *flores*,
Ayant son nez dans sa pochette,
*Et truncas*, ajoute le poète,
*Inhonesto vulnere nares*.
Le pieux héros de Virgile,
Contemporain, frais émoulu,
Par les talens de la Sibylle
Ne se sentait pas plus ému,
Que, suivant le poème à la piste,
Sous ces myrthes malencontreux,
Le fut notre bon humaniste,
A l'aspect de ces malheureux.
Au sortir de ce lieu si triste,
Il entend le concert affreux
Du Tartare, qu'il laisse à gauche;
De cent mille chants de débauche
Le charivari ténébreux,
N'en est que la riante ébauche.
Déjà l'élève de Clio
D'avance avait eu le prologue
De la façon du fameux dogue,
Qui heurle à la porte un trio.
Mais dans le gouffre où de l'impie
La scélératesse s'expie,
Où l'avare en pleine eau, dit-on,
Non pas en vilaine eau croupie,
Mais en belle eau jusqu'au menton,
Souffre une éternelle pépie;

Dans l'antre où la rage accroupie,
A l'orchestre donne le ton,
Où de Némésis l'esponton
Perce, frappe, assomme, estropie;
C'est bien un autre faux bourdon.
A travers des voix de harpie,
Il entendait siffler Python,
Claquer le fouet d'une furie,
Croasser l'oiseau de Titie,
Craquer tous les os d'Ixion,
S'écrouler le roc de Sysiphe,
Et retentir le Phlégéton
Des clameurs de maint escogriffe,
Récemment tombé sous la griffe
De l'impitoyable Alecton:
Le tonnerre était l'intermède.
Quel épouvantable opéra,
Pour le tendre ami de Campra
Et le doux auteur de Tancrède!
Il ne sera jamais de rien
Dans une musique pareille;
Cette pensée adoucit bien
Le supplice de son oreille.
Tel un bon bourgeois de Paris,
Sans dettes, procès, ni querelle,
Côtoyant les murs de Thémis,
De la grand'-chambre entend les cris,
Et les chaînes de la tournelle;
Déteste et geoles et barreau,
Béuit son innocente vie,

Et fuit ; juge, avocat, partie,
Huissiers, criminels et bourreau.
Un sentiment pareil emporte,
Loin du lieu funeste et vengeur,
L'irréprochable voyageur.
Déjà paraît l'auguste porte,
Où cet érudit consommé
Se souvient que le fils d'Anchise
Planta le rameau d'or en guise
De cette espèce de balise,
Que la bazoche appelle *Mai*.
En quatre sauts et deux gambades,
Le pélerin croit de l'enclos
Franchir gaîment les palissades,
Quand un mâtin, tout des plus gros,
Un subdélégué de Cerbère,
Digne du chenil de Mégère,
Le poil hérissé, l'œil ardent,
S'opposant à l'ombre légère,
L'arrête tout court en grondant.
Il a pour queue une vipère ;
Il garde une éternelle dent ;
Sa panse énorme n'est farcie
Que de ciguë et d'aconit ;
La plaine à l'entour est noircie
Des torrens d'encre qu'il vomit ;
Son regard venimeux flétrit ;
Son souffle seul ôte la vie,
Et sur son collier est écrit :
*J'appartiens à la basse Envie.*

L'ami des dieux en tournoyant,
Faute d'un peu de galette
Dont Énée avait la recette,
Jette au sentinelle aboyant
Un beau jetton d'académie,
Au vol à peine est-il happé,
Que voilà ma bête endormie,
Et mon bel-esprit échappé.
Enfin d'un pied libre il arpente
Les côteaux, les prés et les bois,
Séjour de la race innocente
Des bons humains de qui font choix
Minos, Eaque et Rhadamante.
Que son ame alors est contente!
Elle le fut moins mille fois
Le jour qu'une juste patente,
A la pluralité des voix,
L'installa parmi les quarante;
Bien que la folle vanité
De l'astrolabe du Parnasse
Ne marque plus de cette place,
Qu'un pas à l'immortalité.
Aussi gagnait-il bien au change:
Car la différence est étrange,
Entre habiter l'asyle heureux
Que Virgile a si bien su peindre,
Où de la camarade aux yeux creux
Le trébuchet n'est plus à craindre,
Entre s'égayer à jamais
A l'ombre des vastes forêts,

Dans les jeux, les ris et la danse,
Et s'appesantir les esprits
Sous les fastidieux lambris
D'un vieux palais en décadence;
Et là, non pas pour un moment,
Mais deux heures tout d'une haleine,
Végéter trois fois la semaine,
Environné, Dieu sait comment;
Pour finir, pour dernière aubaine,
Par emporter au monument
Deux mots d'éloge à la douzaine,
Noyés dans un froid compliment.
Ah! comme il saute au cou d'Horace
Et que de bon cœur il embrasse
Ce cher et bien-aimé patron
Qui fut sa lance et son égide!
Tel au cou de l'aimable Ovide
Sauterait le joyeux Piron;
Tel on verrait plein d'allégresse,
Mais plus grave dans sa tendresse,
D'Olivet baiser Cicéron.
Vous voici donc en-deçà l'onde,
Lui dit l'Anacréon romain,
Et nous vous possédons enfin
En lieux où tout plaisir abonde.
Venez, venez, sorti du sein
Des lettres et de la faconde,
Soyez le bien venu chez nous;
Mais cependant je perds en vous
Un bel écho dans l'autre monde.

Du digne héritier des Jérômes,
Si le devancier de Gresset,
Ravi de se revoir en femmes,
N'eût pris le parti du *Tacet*,
Pour courir saluer huit dames.
Sur un tertre émaillé de fleurs,
En belles nymphes printanières,
Et représentant les neuf Sœurs,
Brillent *la Suze* et *Deshoulières*,
*Villedieu*, *Sévigné*, *Lambert*,
*D'Aunois*, *Caylus* et *la Fayette*:
La ronde ainsi n'est pas complette,
Et sent très-bien ce qu'elle y perd.
A ce beau cercle de lumière,
Honoré de neuf trépieds d'or,
Une place est vacante encor,
Et cette place est la première:
Puisse-t-elle vaquer, hélas!
Long-tems par de-là mon trépas!
Car vous seule y devez prétendre;
Vous seul y monterez un jour;
Vous dont le pinceau noble et tendre
A peint les *malheurs de l'Amour*.
A ce rang-là je vous appelle;
Et si ce nouvel Hélicon
Se veut élire un Apollon,
Vous proposerez Fontenelle.
Après que d'un air d'enjoûment,
A ces neuf Muses de la France,
Le nouveau venu galamment

Eut fait très-bas la révérence,
Et très-haut un long compliment,
De-là dans le valon charmant,
Je vis une tête éminente,
Entre mille autres rayonnante;
C'est la tête du grand Armand,
Notre fondateur. Quelle joie,
S'écria-t-il tout transporté!
Oh! parbleu, je veux qu'il me voie.
Il vole au héros tant vanté,
Et ne se possédant pas d'aise,
S'incline en toute humilité,
Lui baise les mains, les rebaise.
Monseigneur, une éternité,
Pour pouvoir vous payer ma dette:
Vous voyez un pauvre poète
Qui vous doit l'immortalité.
A moi, réplique le grand-homme?
Oui, monseigneur, je vous la dois,
Et depuis trente-six ans, comme
Académicien Français.
Eh quoi! de mon académie,
Reprit le noble instituteur,
On parle encore en l'autre vie!
Si l'on en parle, monseigneur!
Le doute est d'une étrange espèce.
Oui certe, et malgré les jaloux
On parlera d'elle sans cesse,
Comme elle sans cesse de vous;
Plus que du riant domicile

Dont aux rois vous avez fait don;
Plus que de l'auguste maison
Qui de la doctrine est l'asyle;
Que de la rue et de la ville
Qui porte votre fameux nom.
Je m'en étonne avec raison,
Dit l'ombre en toque enluminée;
C'est mon étoile fortunée
Qui, sans que j'y pense, vous sert.
Je me souviens de la journée
Où je fus pris un peu sans verd;
Ce fut à la fin d'un dessert
Que me présentant sa requête,
Ce folâtre de Boisrobert
Me foura ce plan dans la tête;
Mais depuis long-tems là dessus,
Mon cœur indifférent sommeille.
Vous l'avoûrai-je, un peu confus!
Ce fut du moment que je sus
La réception de Corneille.
Eh! monseigneur, pardonnez-la,
Dit l'autre que l'aveu démonte;
Nous n'avons pas sur notre compte
Deux fautes comme celle-là.
Au nom du défenseur des Doges,
Votre illustre et digne neveu,
En faveur d'un siècle d'éloges,
Où pas un de nous dans le feu
De son génie enthousiaste,
Peignant celui de Richelieu,

N'oublia de le nommer *vaste*,
Laissez-vous attendrir un peu.
Bon! dit l'ambitieux à d'autres,
Plaisans éloges que les vôtres!
Le bel hommage que l'encens,
Qu'à titre égal en même-tems
*Seguier* revendique et partage!
Vous ignorez donc aujourd'hui,
Répond Danchet prenant courage,
Qu'à peine on parle encor de lui!
Son nom n'est presque plus d'usage,
Ou célébré bien rarement:
De vous, le récipiendaire
Passe net à Louis-le-Grand,
Et de notre aveu laisse en blanc
Le héros intermédiaire.
Dans le fond des eaux du Léthé
Le second protecteur jeté,
Rendit le premier plus traitable;
Ensuite ayant appris combien
Du moindre académicien
Le mérite est recommandable,
Combien de ce corps assidu
Le travail et les exercices
Au public ont déjà rendu
De considérables services,
Et le plaisir divin qu'ont eu
Princes, princesses, rois et reines,
Quand ce dernier des parlemens,
Dans tous les grands événemens,

Au rang de nos cours souveraines,
A déclamé ses complimens :
A tant d'éclat dont elle brille,
Il est trop heureux d'avouer
Que l'académie est sa fille,
Et l'exhorte à continuer,
Lui promettant gloire et durée,
Si, juste en ses élections,
Elle ne donne point entrée
A la cabale, aux factions.
Or, sur ce point soyez tranquille,
Lui dit le zélé vétéran;
A nos clartés fiez-vous-en,
Et croyez la brigue inutile.
Nous fesons, quand on nous reçoit,
Un serment qui la décourage;
Nous jurons à l'Aréopage
De ne laisser qui que ce soit
Assuré de notre suffrage;
Anathême sur qui s'engage:
Louis, qui lui seul aurait droit
D'exiger toute obéissance;
Ce roi, dont le pouvoir immense
Se fait sentir à tant de rois,
N'étend pas sa pleine puissance
Sur la liberté de nos voix.
Avec un pareil avantage,
Et ce qu'on doit à son serment,
Aux protections rendre hommage,
Ne pas opiner librement,

Serait n'avoir foi ni courage.
Aussi ces messieurs voyant tous
Fermier, ministre, belle et prince
Les solliciter à genoux
En faveur d'un sujet trop mince,
Aimeraient bien mieux noblement,
Par un abus moins illicite,
S'ils ne pouvaient faire autrement,
Aller au-devant du mérite,
Que contre un si beau réglement:
La justice est leur élément
Et leur qualité favorite.
J'ai, par un trait original,
J'ai moi-même, en pareille affaire,
Durant vingt ans, ferme et loyal,
Donné mon suffrage à *Nadal*,
Préférablement à *Voltaire*.
Mais, interrompt le cardinal,
N'oubliez pas le capital:
Avant l'esprit et le génie,
Examinez sur-tout les mœurs;
Point d'étourdis, point de moqueurs,
Point de libertins, je vous prie.
C'est ce qu'aussi nous évitons,
Répond l'homme sage et sincère;
Croyez que nous nous arrêtons
Moins aux talens qu'au caractère:
Comptez sur quarante Catons,
Vous ne vous tromperez de guère;
Et pour que vous n'en doutiez pas,

Vous même, jugez de la chose.
Poètes n'ayant pas plus de rats
Que de vieux écrivains en prose,
Force gens en petits rabats,
Des grands de la cour, des prélats,
Voilà tout ce qui nous compose.
L'expérience rend matois;
On ne nous y prend pas deux fois,
Et je n'ai pas la tête saine,
Ou de long-tems sur le tableau
Nous ne trouverons un Boileau,
Et moins encore un la Fontaine.
En style simple et sans apprêt,
La chose ainsi contée au maître,
(Peut-être un peu moins comme elle est,
Que telle qu'elle devrait être)
Pour aller vanter ce succès
A son bon ami Ximenès,
Le grand Armand quitte la place,
Et l'heureux Danchet, pour jamais,
Alla rejoindre son Horace.

# L'AMOUR OISELEUR,

## POEME PASTORAL (1).

### PROLOGUE.

Si j'ai jamais le choix d'aimer,
Je veux une beauté champêtre,
Aimable sans penser à l'être,
Et qui, sans art, sache charmer.
Le vrai plaïsir suit la nature :
J'ai vu l'Amour plus d'une fois
Jouer sur un lit de verdure;
Il s'endort sur celui des rois.
Tout parle au cœur dans ces retraites :
Vous, rameaux qui vous embrassez,
Vous, oiseaux qui vous caressez,
Qui n'entend vos leçons secrètes!
Aminte n'avait que vingt ans,
Quand aux champs il vit Amarille,
Bergère en son premier printems,
Innocente autant que gentille :
Il l'aima : qui n'aurait aimé?
Adieu les arts, adieu la ville;
Des maîtres qui l'avaient formé,
Adieu la coborte inutile.
L'Amour qui le mène au hameau,
Lui fait don d'une panetière,

(1) Ce petit Poëme est de M. le Comte de Pléo, Ambassadeur de S. M. le Roi de France, auprès du Roi de Danemarck en 1732.

D'où pend un léger chalumeau;
Des bergers il prend la manière,
Il se façonne à leurs travaux;
Et bientôt sous ses doigts habiles,
Le jonc et l'osier plus dociles
Forment des ouvrages nouveaux.
Il les présente à sa bergère;
Mais, n'osant lui parler d'amour,
Il peint les objets d'alentour,
Qu'anime sa flamme légère,
Et lui rend ainsi chaque jour
Cette langue moins étrangère.
Vénus à mis leurs entretiens
Aux archives de son empire,
C'est d'elle-même que je tiens
Celui que je vais vous redire.

## AMINTE ET AMARILLE.

### AMINTE.

Si les rencontres du matin
Sont pour nous de quelque présage;
Quiconque voit un beau visage,
D'un beau jour doit être certain;
Et j'ai ce bonheur, Amarille,
Puisque le sort t'offre à mes yeux.
Que te voilà fraîche et gentille!
Mais que fesais-tu dans ces lieux!
Est-ce le soin de ta parure

Qui t'amène à cette onde pure?
Le voisinage des ruisseaux
Est délicieux pour les belles,
Pour les fleurs et les arbrisseaux.

AMARILLE.

Il plaît de même aux tourterelles;
Et j'y viens seulement pour elles.
De filets tissus avec art
J'ai garni l'une et l'autre rive,
Et je vais attendre à l'écart
Le moment que ma proie arrive.

AMINTE.

Eh quoi! c'est avec des réseaux
Que tu fais la guerre aux oiseaux?
Innocente! il est pour les prendre
Un moyen que je veux t'apprendre.

AMARILLE.

Tu rendras mes desirs contens:
Les filets coûtent bien du tems,
Quand il faut les tendre et détendre.

AMINTE.

Écoute: tes mains suffiront
Pour réussir dans cette chasse:
Observe l'instant et la place
Où deux oiseaux se baiseront,
Et quand d'une amoureuse étreinte
Leurs petits becs se mêleront,
Cours aussitôt.....

AMARILLE.

Tu ris, Aminte;
Eh ! les oiseaux s'envoleront.

AMINTE.

Amarille, que cette crainte
Montre bien que jusqu'à ce jour
Ton cœur a peu connu l'amour,
Et le charme de ses caresses !
Si tu savais ce qu'un baiser,
Aux êtres qu'il daigne embrâser,
Cause de douceurs et d'ivresses;
Comme dans ce ravissement
La vie est toute suspendue
Entre la maîtresse et l'amant,
Tantôt prise, tantôt rendue,
Mais faible, mais sans mouvement;
Ou du moins semblable à ces songes
Qui sollicitent nos ressorts
Par de doux et rians mensonges,
Sans pourtant agiter le corps !

AMARILLE.

Ce que tu dis-là, je l'ignore;
Mais les oiseaux, comme je croi,
Ne sont pas plus savans que moi,
Et le ressentent moins encore.

AMINTE.

Les oiseaux aiment comme nous,
Et le dieu qui lance ses coups
Sur les bergers et les bergères,

Perce aussi leurs plumes légères.
Ces chants si variés, si doux,
Que l'écho se plaît à redire,
C'est l'Amour qui les leur inspire.
Qu'ils sont charmans dans leurs desirs,
Eux dont le chant est le langage,
Et qui n'ont de voix en partage,
Que la voix même des plaisirs!
Mais n'as-tu point, dans ces campagnes,
Remarqué les tendres apprêts
D'oiseaux caressant leurs compagnes?

AMARILLE.

J'en ai vu plusieurs d'assez près,
Et je n'étais point, ce me semble,
Un objet par eux redouté;
Comme si le bien d'être ensemble
Leur tenaît lieu de sûreté.

AMINTE.

Amarille, as-tu bien pris garde
De quel œil ce couple amoureux
Tourne, s'approche, se regarde,
Et comme il excite ses feux
Par les coups de bec qu'il se darde!
Qui ne dirait, à leurs efforts,
Au trémoussement de leurs aîles,
Qu'ils poussent leur vie au dehors;
Et qu'elle doit changer de corps
Dans ses secousses mutuelles!
L'Amour en est le maître alors:

Comme il aime à la reproduire,
Sans doute il la fait s'exhaler;
Ils n'ont plus d'yeux pour se conduire,
Ils n'ont plus d'aîles pour voler.

AMARILLE.

Tu crois que ces êtres agiles
Sont sans force, sont immobiles?

AMINTE.

Dans l'excès de la volupté,
La force se perd ou s'égare;
C'est l'ivresse qui les sépare,
Plutôt que la satiété.
Mais aux baisers qui l'ont fait naître,
Leur trouble survit quelque tems;
Ils goûtent pendant des instans
La renaissance de leur être;
On les voit frémir, essayer
Si leurs organes sont flexibles,
Et mollement les déployer
Par des mouvemens insensibles:
Comme un papillon ranimé
Par le printems qui le provoque,
S'essaye, au sortir de la coque
Où l'hiver l'avait renfermé.

AMARILLE.

Aminte, ton récit m'enchante;
Mais ces objets m'ont échappé.
Que de leur image touchante,
Mon cœur est vivement frappé!
Ah! puisse bientôt leur rencontre...

AMINTE.

Pour voir tout ce qu'elle a de beau,
Il faut que l'Amour te le montre
A la lueur de son flambeau ;
Nous ne pouvons rien sans sa flamme,
Et le bandeau qu'il porte exprès
Nous dit que c'est des yeux de l'ame
Qu'il faut contempler ses secrets.

AMARILLE.

Mais où s'apprend cette science ?

AMINTE.

Par-tout où de son joug charmant
On fait l'heureuse expérience :
Nous nous instruisons en aimant.
L'esprit s'ouvre et se développe
Dans des transports délicieux ;
Il eût rempé comme l'hyssope,
Comme un cèdre il s'élève aux cieux.

AMARILLE.

Hélas ! que veux-tu que je fasse !
Si le goût et l'occasion
Font en moi quelque impression,
La contrainte aussitôt l'efface.
Une mère observe mes pas.
J'ignore ce qu'elle peut craindre :
Mais toujours je l'entends me peindre
Des dangers que je ne vois pas.
Mon cœur à sa voix menaçante,

Est comme une rose naissante,
Qu'un souffle cruel fait mourir
A l'instant qu'elle allait s'ouvrir.
Loin de cette injuste contrainte,
Vous vous caressez donc sans crainte,
Oiseaux que mes mains auraient pris,
Si, plus au fait de vos délices,
Je savais les instans propices,
Et qu'Amour me les eût appris?

AMINTE.

Le choix de l'instant est facile :
Prête ta bouche seulement,
Et par l'usage d'un moment,
Tu sauras profiter de mille.

AMARILLE.

Que veux-tu ?

AMINTE.

Te faire goûter
Tous les plaisirs qu'ils peuvent prendre,
Et t'enseigner à les surprendre,
En te les fesant imiter.

AMARILLE.

Mais un baiser ternit la bouche :
On dit qu'en naissant la Pudeur
Met sur nos lèvres une fleur
Qui meurt aussitôt qu'on la touche.
D'un berger le souffle amoureux
Pour elle est plus à craindre encore,

Que l'hiver le plus rigoureux
N'est redoutable aux dons de Flore.

AMINTE.

Ainsi l'on te trompe à dessein.
Dis-moi : lorsque la fleur nouvelle
A reçu l'abeille en son sein,
As-tu vu qu'elle en fût moins belle ?
Après avoir, tout le matin,
Sucé ses feuilles entr'ouvertes,
L'abeille est riche de butin;
La fleur n'a fait aucunes pertes.

AMARILLE.

Il est vrai : mais de ton secret
L'essai me paraît redoutable,
Puisque l'effort de son attrait
Rend le péril inévitable.
Si, dans l'ardeur de leurs baisers,
Les oiseaux, d'ailleurs si légers,
Perdent le pouvoir de la fuite,
Sans doute qu'en les imitant,
Ma force au même état réduite,
Il m'en arriverait autant.
Aminte, le plaisir qui coûte
Le repos et la sûreté,
N'est point fait pour que je le goûte.
Les oiseaux ont leur liberté;
La nature en règle l'usage;
Et peut-être que, sous ses loix,
Les sens ont toujours l'avantage,

Et que la prudence est sans voix.
Du moins les hôtes de ces bois,
D'une mère triste et sévère
N'ont point à craindre la colère.
Ah! si des frayeurs que je sens
Ils pouvaient éprouver l'atteinte!
Ces êtres que tu peins, Aminte,
Si tendres et si caressans,
Verraient mourir, dans leurs alarmes,
Ces feux pour eux si pleins de charmes.
Déjà le soleil dans son tour
Va marquer la moitié du jour.
Adieu, prévenons la surprise;
J'aime mieux garder mes filets,
Que de tenter quelques secrets,
Où je sois la première prise.

## LE RENDEZ-VOUS,

### ÉGLOGUE;

*Par M. l'Abbé M.....*

Au déclin d'un beau jour, une jeune bergère
Échappée, à la fin, aux regards de sa mère,
Pressait les pas tardifs de son nombreux troupeau
Vers un bocage épais éloigné du hameau.
L'heure d'un rendez-vous, malgré ses soins passée,
S'offrait incessamment à sa triste pensée.
Elle arrive: mais, ciel! quels furent ses soucis,
De parcourir ces lieux sans y trouver Tircis!
Dans son impatience, en vain elle l'appelle;

Écho seul répond à la voix de la belle.
Mille soupçons confus allume son courroux ;
Elle s'arrête enfin au plus cruel de tous.
« Tircis ne m'aime plus : le perfide, dit-elle,
» Ne peut en même-tems être heureux et fidèle ;
» Une bergère amante est pour lui sans appas ;
» Il m'aimerait encor, si je ne l'aimais pas.
» On me l'avait tant dit avant de le connaître :
» Traitez bien un amant, il cessera de l'être.
» L'amour ne peut durer qu'autant que les desirs ;
» Nourri par l'espérance, il meurt par les plaisirs.
» Aussi, quand il me tint un amoureux langage,
» Quoiqu'en secret mon cœur approuvât son
» hommage,
» Le soleil quatre fois fit jaunir nos moissons,
» Avant que je parusse écouter ses chansons.
» En lui cachant l'ardeur qui dévorait mon ame,
» Que n'ai-je point souffert pour éprouver sa flâme !
» Par combien de tourmens n'ai-je pas acheté
» Le chimérique espoir d'aimer en sûreté !
» Cruelle à mon berger, plus cruelle à moi-même,
» Je ne lui laissais voir qu'une rigueur extrême.
» Mais un jour, jour fatal au secret de mon cœur,
» Tircis trop tendrement me peignit son ardeur.
» Jusqu'à quand, disait-il (il m'en souvient encore)
» Serez-vous insensible au feu qui me dévore ?
» Malgré votre beauté, craindriez-vous un jour
» De me voir à quelqu'autre immoler votre amour ?
» Ah ! grands dieux ! si je vis sans aimer ma bergère,
» Que ma flûte, ma voix, mes vers cessent de plaire ;

» Qu'on me voie étouffer les oiseaux que j'instruis;
» Que mes prés soient sans fleurs, et mes vergers
» sans fruits;
» Que mes tendres brebis, que mes taureaux su-
» perbes
» S'empoisonnent du suc des plus mortelles herbes;
» Que je les abandonne à la fureur des loups,
» Ouque je sois moi-même en butte à tous vos coups.
» J'en jure par les dieux, ou plutôt par vous-même,
» Phi is, l'Amour vous rend ma déité suprême.
» L'ardeur que j'ai pour vous ne finira jamais,
» Croyez-en mon amour, mes sermens, vos attraits.
» Son trouble, sa langueur, ses regards, son silence,
» Tout m'assurait alors de sa persévérance:
» Je ne pus résister à des coups si puissans;
» Un trouble séducteur s'empara de mes sens:
» Presque sans le vouloir, éperdue, inquiète,
» A mon perfide amant j'avouai m'a défaite.
» Je vous aime, lui disje; heureuse si mon cœur
» Peut attendre du vôtre une éternelle ardeur!
» Avous aimer toujours, cher Tircis, jem'engage;
» Que de mon tendre amour ce tagneau soit le gage.
» Il croîtra: que nos feux croissent ainsi que lui.
» Puissions-nous nous aimer encor plus qu'au-
» jourd'hui!
» Qui pourrait exprimer ce qu'alors nous nous
dîmes!
» Reste-t-il des sermens, après ceux que nous
fîmes?
» Tout ce qu'un tendre amour a de fort et de doux,

» Dans ce moment heureux se disait entre nous (1):
» Fugitives douceurs! instans si desirables!
» Ou soyez moins charmans, ou soyez plus durables.
» A peine eus-je livré mon cœur à ses desirs,
» Que la nuit vint troubler nos innocens plaisirs.
» Malgré nous il fallut nous soustraire à leurs charmes.
» Je me levai; nos yeux se remplirent de larmes (2),
» Et pour nous séparer, en nous serrant la main,
» Nous ne pûmes tous deux prononcer qu'*à demain*.
» Depuis cet heureux jour, avec exactitude,
» Il me prévient toujours dans cette sollitude;
» Mais, hélas! aujourd'hui je l'attends vainement;
» L'ingrat n'a plus pour moi le même empressement.
» Sans doute le perfide, aux yeux d'une autre belle,
» Se fait de ma douleur un mérite auprès d'elle,
» Et pour la flatter mieux, méprisant ma beauté,
» Le parjure se rit de ma crédulité.
» Dieux! sur la foi desquels j'ai perdu l'innocence,
» De mon volage amant daignez tirer vengeance.

(1) On lit dans quelques Editions de cette Pièce ces quatre Vers de cette manière :

Aprés un tel aveu notre entretien fut tendre ;
Oiseaux, vous les avez, vous seuls pute s l'entendre
Tout ce que sent un cœur par l'amour animé,
Dans cet heureux moment par nous fut exprimé.

(2) On lit ailleurs :

Tircis fut accablé, je répandis des larmes.

Elle achevait ces mots, quand Tircis accourut;
A l'aspect du berger, son courroux disparut,
Et seulement d'un air ingénu, vif et tendre:
« Serait-ce à moi, Tircis, dit-elle, à vous attendre!
» Bergère, reprit-il, calmez votre courroux.
» J'étais sur ces gazons deux heures avant vous:
» Vous arrivez enfin; mais (disgrace imprévue!)
» Un loup au même instant s'est offert à ma vue.
» Il entraînait ( grands dieux ! quelle alarme
» pour moi ! )
» Cet agneau si chéri, gage de votre foi.
» O ciel! pour mon amour quel funeste présage,
» Ai-je dit! mais, cruel! je méprise ta rage:
» Mon bras armé d'un pieu, puisque je suis sans
» chien,
» Va te faire sentir qu'un amant ne craint rien.
» Enfin jusqu'à son fort la bête poursuivie,
» A perdu sous mes coups sa proie avec la vie:
» J'ai vengé par sa mort nos plaisirs différés.
» Pouvais-je moins punir qui nous a séparés! »
La bergère à ces mots lui raconta ses craintes;
Le fidèle Tircis en fit de douces plaintes.
Philis, pour l'appaiser, docile à ses leçons,
Par cent et cent faveurs expia ses soupçons.

# LES CONFIDENCES.

*Autre Églogue; par le même.*

THÉMIRE.

Quel mélange charmant de fleurs et de verdure!
Que ce bois est épais, que cette source est pure!
Et qu'un cœur, affranchi des troubles de l'amour,
Doit goûter de plaisir dans cet heureux séjour!

SILVARETTE.

De votre sentiment, dieux! que le mien diffère!
Car enfin, sans amour, qu'y peut-on venir faire?
Rien par soi-même ici ne m'offre un doux emploi;
Tircis seul met un prix à tout ce que j'y voi.
Si j'en aime les fleurs, c'est qu'en nos jours de fête
Mon berger galamment en sait orner ma tête.
Au bord de ce ruisseau, si j'aime à me mirer,
C'est pour y voir ces yeux qui le font soupirer:
Si j'erre avec plaisir en ces détours champêtres,
C'est pour y voir nos noms gravés sur tous les hêtres.
Voilà pourquoi mon cœur y trouve des appas:
Si j'étais insensible, on ne m'y verrait pas.

THÉMIRE.

Quoi! l'Amour a séduit la fière Silvarette!
Que je plains le troupeau soumis à sa houlette!
Bientôt nous le verrons amaigri, négligé,
Apprendre à nos hameaux que l'Amour est vengé.

SILVARETTE.

J'ai pour lui, comme vous, craint l'indolence extrême,
Que pour tous ses devoirs on se sent quand on aime;
Mais Tircis, attentif à m'épargner des soins,
De mon heureux troupeau prévient tous les besoins.
Lorsqu'un triste devoir me retient au village,
Entre nos vieux pasteurs tout son tems se partage;
Il apprend toujours d'eux quelque secret nouveau
Pour guérir, conserver, engraisser un troupeau.
Le mien seul est l'objet de cette utile étude.
Quand du sien à mon tour j'ai quelque inquiétude,
J'en ai, m'assure-t-il, plus de soin que jamais;
Je fais sur lui l'essai des plus rares secrets.
A ces empressemens puis-je ne pas me plaire?
L'Amour sait rendre heureux et moutons et bergère.

THÉMIRE.

Qu'on le voit aisément, bergère, à vos discours!
Vous n'avez jusqu'ici passé que d'heureux jours:
Vous ignorez encor, dans l'ivresse où vous êtes,
Les soucis dévorans, les craintes inquiètes,
Qui suivent tôt ou tard les plaisirs dangereux
Que se promet un cœur plein de ses premiers feux.
Vous apprendrez bientôt aux dépens de vos charmes,
A pousser des soupirs, à répandre des larmes.
Ces attraits enchanteurs, par la rose embellis,
Peut-être dès demain n'auront plus que des lys.

SILVARETTE.

Le sort de ma beauté faiblement m'embarrasse :
Mais sur quoi fondez-vous cette vaine menace ?
Si souvent la beauté fait naître un tendre amour,
Un tendre amour souvent l'embellit à son tour.
Tant que nous l'avons vue ingrate, inexorable,
Célimène était belle et n'était point aimable.
Depuis qu'elle ressent d'amoureuses ardeurs,
Ses moindres actions lui gagnent tous les cœurs.
Mille exemples fameux prouvent ce que j'avance.
Au reste, en mes attraits j'ai peu de confiance,
Pour fixer mon amant je compte beaucoup moins
Sur ces fragiles dons que sur mes tendres soins.
C'est par mes sentimens, par ma délicatesse,
Que je veux de Tircis augmenter la tendresse :
J'y réussis. Un jour qu'il lisait dans mon cœur,
Il s'écria, charmé de ma parfaite ardeur :
Que mon sort est heureux, adorable bergère !
Tes grâces, ta beauté sont de trop pour me plaire.

THÉMIRE.

Je ne le vois que trop, aucun raisonnement
Ne peut vous retirer de votre aveuglement :
Mais qu'opposerez-vous à mon expérience ?
J'aime.. Que dis-je ! hélas ! j'aimais avec constance
Philène, ce pasteur pour exemple cité,
Quand il s'agit d'adresse et de fidélité.
En quoi, dites, en quoi le cède-t-il au vôtre ?
Eh bien ! depuis deux ans nous nous aimions l'un
l'autre ;

Je croyais comme vous, durant mes jours heureux,
Qu'on ignorait les pleurs dans l'empire amoureux:
Mais hier nos pasteurs, à l'ombre d'un vieux hêtre,
Formèrent sur le soir une danse champêtre;
Ce fut le terme, hélas! de mon heureux destin!
Philène, à mes côtés, de Cloris prit la main.
Par son air satisfait, par son malin sourire,
La coquette Cloris aigrissait mon martyre.
Je quittai l'assemblée, et depuis ce moment
Je rêve, je languis, je pleure incessamment.
Voilà ce que l'Amour prépare aux tendres ames:
Peut-on trop détester ces tyranniques flammes!

SILVARETTE.

Ah! loin de l'outrager, rendez grace à ce dieu:
Philène vous adore; il vous cherche en tout lieu.
Que de plaisirs naîtront de sa feinte inconstance!

THÉMIRE.

Ne flattez point mon cœur d'une vaine espérance:
Philène, croyez-moi, brûle d'un feu nouveau;
On est tel qu'on paraît dans ce simple hameau.

SILVARETTE.

Détrompez-vous, Thémire, une innocente ruse,
Aux champs comme à la ville, et s'emploie et s'excuse.
Sans ce secours, détruit par son propre bonheur,
L'amour le plus piquant dégénère en langueur.
Par exemple, Tircis (que j'en fus offensée!)
De lui donner mes fleurs m'avait trop peu pressée:

Hier pour l'en punir, prenant un air coquet,
A Daphnis, en passant, je jetai mon bouquet.
Croyez-vous pour cela que Daphnis m'ait suplaire!
Non, non: mais, dieux! Tircis me croirait-il légère!
Votre état tout-à-coup m'alarme sur le sien....
Votre berger paraît: adieu, je cours au mien.

## LE TRIOMPHE DE L'AMOUR

*Sur la Raison et le Devoir.*

Non, vous ne m'aimez pas, reprochais-je à Climène,
Un jour qu'elle lisait sur le bord de son lit.
Tant de soupirs, de soins, de peine,
Méritent..... A ces mots elle m'interrompit:
« Vous êtes un ingrat, dit-elle;
» Vous faites tous les jours quelque plainte nouvelle;
» Vous n'êtes jamais satisfait.
» Je voudrais en avoir moins fait,
» Et qu'il plût à l'Amour, qui m'a tant poursuivie,
» M'en ôter la mémoire, en m'arrachant la vie.
» Cruel! ne vous suffit-il pas
» D'avoir allumé dans mon ame
» Une si dévorante flamme;
» Une flamme pour moi toute pleine d'appas!
» Vous savez que je vous adore;
» Parlez, que voulez-vous encore?
» Quand vous vous êtes plaint de l'ardeur de vos feux,

» Je l'ai, vous le savez, mille fois modérée
» Par de doux baisers amoureux,
» Dans lesquels mon ame égarée
» Se donnait à vous avec eux.
» Je vous ouvre moncœur sans art et sans étude.
» Vous savez tout ce qu'il ressent;
» J'aime, quand vous êtes présent,
» De mon emportement la flatteuse habitude;
» Et lorsque vous êtes absent,
» Rien ne peut s'égaler à mon inquiétude.
» Plaisirs, saisissement de cœur,
» Etdiversmouvemensquejenepuiscomprendre,
» Abattement, chagrin, langueur;
» Enfin tout ce qu'amour a de fort et de tendre,
» Je le sens jusqu'à la fureur.
» Je n'ai rien épargné pour le soindevous plaire:
» N'ai-j' point assez fait? que reste-t-il à faire?
» Malgré la dure loi qui me donne un époux,
» Moncœurs'estengagéden'aimerrienquevous.
» De cet'engagement connaissez l'étendue:
» Considérez qu'en ce lien
» Toute mon ame s'est rendue,
» Sans se réserver presque rien.
» Ai-je quelque secret que je vous confie?
» Mille amans désintéressés
» M'offrent, par leurs soupirs, et leur bien et leur vie;
» Fussent-ils mille encor, je vous les sacrifie.
» Cependant ce n'est point assez.
» Tircis, vos vœux intéressés,

» Après avoir enfin épuisé ma tendresse,
» Attaquent ma vertu par un trait qui la blesse;
» Et bien loin de la soutenir,
» D'en éviter la chûte et de la prévenir,
» Vous souhaitez de voir qu'une lâche faiblesse
» Rompe les doux liens qui doivent nous unir;
» Je vois de vos desseins la dangereuse amorce.
» C'est à briser ces nœuds que votre esprit s'efforce.
» Ah! si vous m'aimez bien, prévenez ce malheur:
» Apprenez qu'en amour bien souvent le divorce
» Naît de la dernière faveur.
» De vos premiers discours la mémoire récente
» Devrait vous rappeler ces momens bienheureux,
» Où, commençant d'être amoureux,
» Vous me vantiez votre flamme naissante,
» Toute pure et toute innocente.
» Climène, disiez-vous, qui m'avez su charmer,
» Voyez l'ambition de mon amour extrême!
» J'aime plus que personne n'aime,
» Et j'aime seulement pour le plaisir d'aimer.
» On me l'avait bien dit qu'ainsi l'on s'insinue:
» A peine de l'amour la douce passion
» Allume dans l'amant une flamme inconnue,
» Que ce n'est que discrétion,
» Qu'honnêteté, que retenue,
» Que sermens redoublés de nulle ambition.
» Il fait voir dans ses yeux son ame toute nue,
» Qui, pleine de soumission,
» Et d'un profond respect sans cesse soutenue,
» Se nourrit seulement de son affection.

» Mais dès que son ardeur connue
» A déjà sur l'esprit fait quelque impression,
» Qu'enfin en sa faveur l'amante est prévenue,
» Cet amant autrefois si discret, si soumis,
» S'échappe et ne tient rien de ce qu'il a promis.
» Mais il faut que je vous réponde,
» Que je vous touche, vous confonde,
» Et sans perdre de tems en discours superflus.
» Aujourd'hui vous m'aimez; si mon cœur vous
» seconde,
» Demain vous ne m'aimerez plus.
» Qui ne sait que la jouissance
» Est du plus tendre amour l'écueil le plus fatal?
» Que c'est ce plaisir sans égal
» Qui l'éteint même en sa naissance.
» Le cœur en cet état est plein d'indifférence;
» Il ne pousse plus de soupirs;
» Il ne fait plus de vœux, il n'a plus de desirs;
» L'on se lasse, l'on se dégoûte;
» C'est de tous les plaisirs celui qui dure moins;
» Il traîne les remords, les craintes et les soins,
» Et ne vaut jamais ce qu'il coûte.
» Je verrais vos feux s'amortir,
» Et tous vos vœux se ralentir:
» Vous n'auriez plus le soin extrême
» De me plaire et de me charmer;
» Et je perdrais tout ce que j'aime,
» Pour avoir voulu trop aimer.
» De nos cœurs amoureux conservons l'innocence;
» Il est d'autres plaisirs que nous pouvons goûter;

» L'ingénieux Amour en a plus qu'on ne pense :
» Donnons-nous des baisers qu'on ne puisse compter,
» Et regardons la jouissance
» Comme un pas dangereux qu'il nous faut éviter. »
Voilà quels furent les discours
De l'adorable objet de mes tendres amours :
Je les ai gravés dans mon ame,
Je veux m'en souvenir toujours.
Mais lorsque l'amour nous enflamme,
Que font tous les discours! L'amour, plus fort que tout,
Sait pousser la sagesse à bout;
Toute défense est vaine, elle irrite sa flamme.
Déjà mon amour redoublait,
Quand je vis qu'à la fin Climène se troublait,
Et qu'un torrent de douces larmes
Se répandait sur tous ses charmes.
Le livre lui tomba des mains :
Amour, qui connut nos desseins,
(Pouvait-il ne les pas connaître,
Lui qui seul les avait fait naître!)
Éteignit d'abord son flambeau,
Nous laissa tête-à-tête, et tira le rideau.
Alors dans une paix profonde,
Nous crûmes être tout le monde,
Ou qu'au moins, sous un ciel plus serein et plus doux,
L'Amour n'avait laissé que nous.
La nature, à nos vœux propice,
Semblait de nos plaisirs devenir la complice;
Tout favorisait nos amours,

Rien n'en troublait l'aimable cours ;
Les vents retenait leur haleine ;
Et l'on n'entendait dans les airs
Que le nom de Tircis et celui de Climène,
Qui se mêlaient au bruit de nos fréquens baisers ;
Après s'être un peu défendue,
(Il faut quelque défense en ces heureux momens ;
Trop de facilité dégoûte les amans)
Toute de son long étendue,
Elle m'étala les trésors
Dont la nature orna son corps.
De toutes les beautés, grands dieux ! quel assemblage !
C'est ici de vos mains le plus parfait ouvrage,
Criai-je, transporté d'amour et de plaisir.
Cependant j'aperçois Climène,
Qui, ménageant notre loisir,
Prend le sa main ma main, s'en flatte et la promène
Par-tout au gré de son desir,
Tandis que sur son corps, qui n'avait point de tache,
Mon avide regard et s'épuise et s'attache ;
Je sens se glisser dans le mien,
Ce qu'on ne saurait dire, et qu'on sent pourtant bien ;
Une douce langueur me chatouille et me touche ;
Je colle ma bouche à sa bouche,
J'abandonne mon cœur aux languissans soupirs
Qui naissent parmi les plaisirs.
Je la nomme cent fois mon amour, ma chère ame ;
Cent fois je meurs, cent fois je pâme,

Et je m'ôte la vie en ce charmant transport,
Pour donner à mon cœur une si douce mort.
Climène en même-tems se plaint, gémit, soupire,
Me donne mille noms que le plaisir inspire ;
S'emporte, s'abandonne ; et ce je ne sais quoi,
Qui me fesait pâmer, la saisit comme moi.
Je ne sais plus ce que nous fîmes,
Ni ce qu'en cet état l'un à l'autre nous dîmes :
Il ne me souvient seulement,
Sinon que ce plaisir charmant
Venait toujours en elle un peu plus lentement.
Dès qu'elle en sentait les approches,
Elle me fesait des reproches.
Tu me *tue*, ah ! fripon, disait-elle, je meurs :
Ne te presse pas tant ; fais donc... quelles douceurs !
Que sens-je ! quel plaisir me met hors de moi-même !
Où suis-je ? réponds-moi : vois-tu comme je t'aime !
Sa bouche, ses regards, et ses embrassemens,
Fesaient entendre un doux mélange
Et de reproche et de louange.
Elle commençait cent discours,
Qu'un vif trémoussement entrecoupait toujours.
Il est de ces momens qu'on ne saurait décrire.
Elle me regardait, sans pouvoir me rien dire ;
Et dans la volupté son cœur enseveli,
Ne prêtait à ses yeux qu'un regard affaibli.
A ses douces langueurs son ame peu fidelle,
Semblait alors s'éloigner delle :
Mais sur notre bonheur dès qu'un tendre retour,
Lui redonnait son ame, et piquait son amour,

Ce n'était que transports, que surcroît de caresses.
Que doux épanchemens! que nouvelles tendresses!
Elle me serrait dans ses bras,
Elle se coulait sous les draps,
Et parmi des soupirs pleins d'ardeur et de flamme,
Elle fesait gémir ma langue sous ses dents,
Choquait son ame avec mon ame,
Et répétait à tous momens,
Avec de longs gémissemens:
« Arrête, soutiens-toi, mon amour, je me pâme. »
Nous allions passer ce beau jour
Dans cet exercice d'amour,
Quand le bruit d'un laquais instruit et fort habile
Nous vint aussitôt avertir,
Que déjà le mari revenait de la ville,
Et qu'il était tems de sortir.
Climène et moi nous nous levâmes,
Nous ne nous dîmes rien; que n'avions-nous pas dit?
Mais seulement d'un air languissant, interdit,
Nous nous prîmes la main, et nous nous séparâmes.

## LE RAJEUNISSEMENT INUTILE,

### OU LES AMOURS DE TITON ET DE L'AURORE;

*Par M. MONCRIF.*

L'AIMABLE Déïté que l'Orient adore,
Qui préside au matin, que suivent les Zéphirs,
Le croirait-on! ) la jeune Aurore
Du tendre amour long-tems ignora les plaisirs.

Mais sur la terre enfin, du milieu de la nue,
Par un mortel charmant ses regards attirés,
Allument dans son cœur une flamme inconnue.
Momens perdus, combien fûtes-vous réparés!
Toute entière à l'amour, quelle douleur profonde,
Lorsqu'au matin il fallait un moment
Remonter dans son char pour annoncer au monde
Des beaux jours qui n'étaient offerts qu'à son amant!
O jours délicieux! plaisirs inexprimables!
Ne pouviez-vous être toujours durables!
Titon était mortel, hélas! et ses beaux ans
N'étaient point affranchis de l'outrage du Tems.
Il fallut y céder : la pesante vieillesse
Dans les bras de l'Amour ose enfin le saisir.
Injustice du sort! d'où vient que le plaisir
N'éternise point la jeunesse?
Eh quoi! l'âge a glacé ce que j'aime le mieux!
Le Tems n'épargne point ce qu'adorent les dieux,
Disait l'Aurore aux pleurs abandonnée?
Quel remède à ces maux?.. Elle s'envole aux cieux.
O Jupiter! fléchis la destinée :
Pour un amant je t'implore aujourd'hui,
Eh! quel amant! je possédais en lui
Tout ce qui flatte un cœur: de la Parque cruelle
Fais qu'il soit toujours respecté
Dans une jeunesse éternelle.
Eh! qui doit mieux conduire à l'immortalité
Que d'être charmant et fidèle!
Ma fille, je sens vos douleurs,

Dit le maître des dieux: les beaux yeux de l'Aurore
Ne doivent verser que ces pleurs,
Enfans du doux plaisir et l'ornement de Flore.
Rendez le calme à vos esprits:
Le printems de Titon va revenir encore.
Je le fais immortel; mais sachez à quel prix.
Le Destin a parlé; telle est sa loi sévère.
Déesse, chaque fois que Titon obtiendra
De votre amour la preuve la plus chère,
D'un lustre tout-à-coup cet amant vieillira;
Ainsi de lustre en lustre, abrégeant sa carrière,
Sa jeunesse s'éclipsera.
Titon est immortel! grand Dieu! je vous rends grace,
S'écria-t-elle, embrassant ses genoux,
Ce que j'aime vivra, mon sort est assez doux.
Elle dit, et des airs son char fendit l'espace;
Son cœur cède au Destin, non sans quelques regrets.
Quoi! d'éternels refus vont être désormais
De l'amour que je sens le plus fidèle gage;
Tu dois, mon cher Titon, m'en aimer davantage;
Tes beaux jours seront mes bienfaits.
Je saurai malgré toi conserver mon ouvrage.
Elle le croit ainsi; je ne sais quel présage
Me fais trembler pour le succès.
O vous, dont les crayons voluptueux et sages
Des mystères secrets des plus tendres amours
Tracent modestement les plus vives images,
C'est à votre art, Muse, que j'ai recours.

Titon va recouvrer l'éclat de ses beaux jours.
Il aime, il est aimé: quels transports vont renaître!
O Muse, hélas! dans un moment peut-être
J'aurai besoin de tout votre secours.
Déjà le char porté d'une vîtesse extrême
A ramené l'Aurore auprès de ce qu'elle aime.
A ses premiers regards (changement fortuné!)
Des ans qui l'accablaient il n'a plus la faiblesse.
Que dis-je? cet amant à quinze ans ramené,
Brûle de nouveaux feux; transporté d'allégresse,
Reprend les agrémens que l'âge avait ternis.
Quel retour! quel moment pour deux cœurs bien unis!
Il tombe à ses genoux.... Vainement la déesse
Sur le sort qui l'attend voudrait le prévenir:
Un oracle.... Écoutez ...Elle ne peut finir.
Par cent baisers il l'interrompt sans cesse.
Eh! comment résister long tems?
Quand le cœur est d'intelligence,
L'Amour, le tendre Amour emporte la balance;
Titon obtient un lustre, et revient à vingt ans.
Peut-être qu'à présent vous daignerez m'entendre,
Dit enfin la déesse. Empressement trop tendre....
N'y songeons plus... Alors du sévère Destin
Elle lui déclara l'oracle trop certain.
Dieux! s'écria Titon, quelle loi rigoureuse!
Quoi! vainement je me verrais aimé
De l'objet le plus beau que l'Amour ait formé!
Non: je consens plutôt qu'une vieillesse affreuse...
Titon, que dites-vous! vous me faites trembler.

Quoild'un si triste hiver la langueur douloureuse
Affaiblirait encor cette flamme amoureuse
Dont votre cœur recommence à brûler!
Je pourrais m'imputer... Non, j'y suis résolue...
L'Amour nouslaisseencor sesplussensiblesbiens;
Nouspasserons nosjoursdans cesdouxentretiens
Où l'ame avec transport se montre toute nue.
Nous avons les soupirs, les aveux, les sermens
Tant de fois répétés et toujours plus charmans.
Assez heureux de plaire, exempts d'inquiétude,
Nous nous verrons toujours, nous ne feronsqu'aimer.
Eh! quel bien vaut la certitude
D'inspirer tout l'amour dont on se sent charmer!
Ainsi, mais vainement, parla la jeune Aurore;
Le dangereux Amour, avec malignité,
Aux yeux de son amant la rend plus belle encore,
Et déjà dans son cœur Titon a concerté
L'ingénieux secret de fléchir la déesse.
Vous m'aimerez toujours... dit-il; votre tendresse
Comblera ma félicité.
Mais qnand vous ne craignez pour moi que la vieillesse,
Mon cœur, plus délicat, prévoit deplus grands maux.
Car enfin, si le sort qui me rend la jeunesse
M'en avait donné les défauts!
S'il me forçait d'être volage!
Votre beauté me répond de mon cœur:
Mais je n'ai que vingt ans... A ce dangereux âge

De la constance, hélas! connaît-on le bonheur!...
Assurons, croyez-moi, le sort de notre flamme.
Je le sens bien : un lustre à cet âge ajouté,
Suffira pour bannir à jamais de mon ame
Ce goût capricieux, cette légèreté
Que la jeunesse embrasse avec tant d'imprudence.
Eh quoi! voudriez-vous, charmante Deïté,
Faute d'un peu de prévoyance,
Exposer ma fidélité!
O divine raison, que ta voix est puissante!
La déesse se rend, et comment résister!
Déjà son ame impatiente
Le pouvoir de ces conseils brûle de profiter.
Que leur pouvoir est doux! l'amoureuse déesse
Ne cherche, ne ressent que cette douce ivresse
Qui la rend toute à son amant.
Quel bonheur de combler les vœux de ce qu'on aime,
Quand on croit par ce bonheur même
Se l'attacher plus tendrement!
Que j'aime à voir Titon! Avec combien de zèle
Il se livre au plaisir qui le rendra fidèle!
D'un amour délicat dignes emportemens!
Il profite si bien de ces heureux momens,
Que de vingt ans il passe jusqu'à trente.
Eh bien, tendres amans, vous voilà rassurés,
Et toujours vous vous aimerez.
Vos vœux sont-ils remplis? Hélas! peuvent-ils l'être!
Du bonheur qu'on n'a pas goûté

On se prive aisément : mais en est-on le maître,
Quand on en a senti toute la volupté !
Bientôt les craintes disparaissent,
Des desirs plus ardens renaissent.
C'est par excès d'amour qu'à l'ombre de ce bois
La déesse se rend ; ici c'est par surprise.
Après mille combats, à céder quelquefois
La seule pitié l'autorise.
L'Amour, couvrant leurs yeux de voiles séduisans,
Semble éloigner leur destinée.
Titon ainsi, dans la même journée,
Se retrouve à *quatre-vingts ans*.
La déesse est en pleurs : séchez, dit-il, vos larmes;
J'ai vu de mon printems évanouir les charmes;
J'en regrette la perte et ne m'en répens pas.
Ce que j'eus de beaux jours, au moins, charmante
Aurore,
Je les ai passés dans vos bras.
*Rendez-les-moi, grands dieux, pour les reperdre encore!*
Ainsi vieillit Titon. Quelle injustice, hélas!
D'acquérir ainsi la vieillesse!
Et comment, quand on plaît, contraindre ses desirs?
Otez-en de si doux plaisirs,
Je compte pour rien la jeunesse.

# LA STATUE DE PIGMALION (1);

*Par M. DARN.....*

CERTAIN sculpteur (d'Amour je tiens le fait),
En façonnant une sienne statue,
La tâtonnait; tout tâtonnant, disait:
Que de beautés! si cela respirait!
Que de plaisirs! notez qu'elle était nue.
Bref, dans l'extase, et l'ame toute émue,
Laissant tomber le ciseau de sa main,
Avide, il baise, admire et baise encore.
Dans ses regards, dans ses vœux incertains,
Des yeux, des mains, de tous ses sens dévore,
Presse en ses bras ce marbre qu'il adore,
Et tant, dit-on, la baisa, la pressa,
(Mortels, aimez, tout vous sera possible)
Que de son ame un rayon s'élança,
Se répandit dans ce marbre insensible,
Qui, par degré devenant plus flexible,
S'amollissant sous un souffle amoureux,
Promet un cœur à son amant heureux.
Sous cent baisers d'une bouche enflammée,
La froide image à la fin animée,
Respire, sent, brûle de tous les feux,
Soupire, étend ses bras, ouvre les yeux,
Voit son amant plutôt que la lumière.

(1) Cette Pièce est la première en Vers qui ait paru sur ce sujet; elle a été imitée depuis très-fidèlement et très-longuement.

Elle le voit et déjà veut lui plaire;
Craint cependant, dérobe ses appas,
Se cache au jour, dompte son embarras:
En rougissant à son vainqueur se livre,
Puis moins timide, et souriant tout bas,
Avec transport de tendresse s'enivre;
Presse à son tour son amant dans ses bras,
L'anime enfin à de nouveaux combats,
Et semble aimer même avant que de vivre.
Toi dont l'esprit, les grâces m'ont charmé,
Puissent mes vers transmettre en toi ma flamme!
Permets qu'Amour par moi te donne une ame.
Qui n'aime point, est-il donc animé?

## IDÉE D'UNE MAITRESSE;

*Par le même.*

Ce que je veux pour avoir une amie
Qui soit plaisante et parfaite en tout point,
Brune à l'œil sec, moins belle que jolie,
Qui ne soit pas au plaisir aguerrie,
Et cependant qui ne l'ignore point:
J'y veux l'éclat de la rose nouvelle,
Cette fraîcheur, la volupté des yeux,
Petite bouche au souris gracieux,
Qui le baiser sur ses lèvres appelle;
Perles pour dents; de ce j'ai grand souci!
Petits tettons comme pommes d'api,
L'air d'une nymphe et nom d'une déesse
Je laisse aux dieux aimer la majesté;

Pour moi mortel, garde la gentillesse.
Grain de luxure à cet air ajouté ;
Sur autre charme et qui bien plus me touche,
(Amour le sait) faut-il me taire ! las !
Qu'il soit encor plus petit que sa bouche.
Et de l'esprit ! Or, qu'elle n'en ait pas,
Mieux aimerais cent fois une Pécore :
Mais qu'elle n'ait, s'il est besoin, d'esprit,
Que ce qu'il faut pour me donner encore
Plus de plaisir ; celui-là me suffit.

## LES CINQ SENS;

*Par M. DARN.....*

J'ENTENDS la voix d'Églé, quel plaisir souverain!
Je respire son air et son parfum divin ?
Je la vois : à mes yeux Vénus même s'expose.
Je cueille le lys de son sein.
Je goûte le baiser sur ses lèvres de rose.
Si j'ai bien compté par mes doigts,
(Car pour mon cœur le nombre en est extrême)
Voilà bien les cinq sens ravis tous à-la-fois.
Je ne parle pas du sixième.

## ULYSSE ET CIRCÉ.

L'UN de l'autre charmés, dans leur île enchantée,
La fille du soleil, et son amant, un jour,
De leur félicité rendaient grace à l'Amour,
Lorsque par deux oiseaux leur vue est arrêtée.

Ulysse les observe. objets intéressans!
Un trouble se répand dans son ame attendrie;
Il regarde Circé, la même rêverie
Tenait enchantés tous ses sens.
Eh quoi! dit-il, leur flamme ainsi favorisée
N'excite point en eux d'inutiles désirs:
Ils n'éprouvent jamais, dans de si doux plaisirs,
La triste économie aux mortels imposée.
Il est vrai: les moineaux s'aiment bien tendrement,
Reprit la jeune enchanteresse;
Ne peut-on s'élever jusques à leur tendresse!
Mon art ne fut jamais employé vainement.
Que tardons-nous? L'Amour sera d'intelligence.
Oui, c'est toi, dieu charmant, qui nous ouvre les yeux:
Nous n'allons acquérir ces dons délicieux,
Que pour mieux sentir ta puissance.
A ces mots, ces amans, par l'espoir animés,
En moineaux, tout-à-coup, se trouvent transformés.
Des Aquilons alors l'influence bannie
Cédait aux doux Zéphirs la terre rajeunie;
Bientôt il n'est palmiers, myrthes, cèdres, roseaux,
Où cent fois ces heureux oiseaux
Ne se soient assurés de leur métamorphose.
Quel exemple! combien de spectacles charmans
Aux nymphes de Circé, chaque jour, il expose!
Elles comptent tous les momens
De ce changement admirable;
Jamais l'art des enchantemens
Ne leur parut si respectable.

Mais ce printems si cher passe rapidement,
Et dans ces mêmes lieux témoins de leur ivresse,
On les voit, ces oiseaux, séparés sans tristesse,
Ou rejoints sans empressement.
Tous deux se retraçant leur commune aventure:
En formant les moineaux, disaient-ils, la nature
De leur bonheur s'occupait faiblement.
Il n'est qu'un seul plaisir, un seul nous rend sensibles,
Le printems nous l'inspire, ô destins inflexibles!
Il s'envole avec le printems;
Et dans cette absence fatale,
Nous n'avons point un cœur pour remplir l'intervalle,
Par ces troubles secrets, par ces ravissemens,
Qui font le bonheur des amans.
Quel don nous échappait avec la forme humaine!
Reprenons, reprenons ce cœur,
Source de biens parfaits, favorable enchanteur,
Qui mêle un certain charme à la plus triste peine;
Qui, ménageant notre espoir, nos desirs,
Au comble du bonheur par degré nous amène;
Et ces degrés sont autant de plaisirs.
Le héros et l'enchanteresse
Reprennent à l'instant leur forme et leur tendresse,
Détrompés des faux biens qu'ils avaient éprouvés.
Pour transmettre aux amans un si puissant exemple,

Au véritable amour ils élèvent un temple ;
Et sur l'autel ces mots furent gravés :
« Au destin des moineaux ne portez point envie ;
» Mortels : un cœur sensible est le suprême bien.
» Aimez : vous le pouvez tout le tems de la vie ;
» Aimez bien tendrement, tout le reste n'est rien.

## LE CUL-PIE;

### NOUVELLE NOUVELLE.

Qu'on m'écoute, aimable Cul-pie,
Je vais révéler des secrets,
Dont sur son vieux trépié Mnémosine accroupie,
N'a pas encore instruit ses amans indiscrets,
Et je prétends tirer de ma verve assoupie,
Des vers aussi nouveaux que le sont vos attraits.
Divinités enchanteresses,
Grâces qui, sous un voile impénétrable au jour,
Gardez les trésors de l'Amour,
Prenez un air facile, étalez vos richesses.
Mes mains vont lever le rideau ;
Je sers Vénus aux belles fesses,
Et son fils n'a plus de bandeau.
Un jour ce petit dieu se plaignait à sa mère,
D'ignorer tout, hors les plaisirs.
De vains amusemens ont rempli mes loisirs.
Qu'ai-je appris, disait-il ! Un enfant du vulgaire
En sait à quinze ans plus que moi.
L'étude élève l'homme au-dessus de son être ;
Et moi que vous fîtes son roi ;

Dans ma stupidité, suis-je digne de l'être ?
Vainement à mon joug l'esprit paraît plier,
Quand j'embrâse les sens d'une ivresse agréable,
Ma victoire l'abat, je sens que je l'accable,
Et je veux me l'associer.
Je suis le Dieu de la nature ;
J'ai sur ses mouvemens un pouvoir absolu,
Et ce qui suit mes lois m'est à peine connu.
C'est trop régner à l'aventure :
Je veux de ce cahos percer l'obscurité,
Connaître mes sujets, la nature et moi-même.
De l'univers d'abord j'apprendrai le système ;
Demain, tout ce que l'art a jamais inventé,
Pour guider vers les cieux la sage astronomie,
Sera dans mon temple apporté,
Et l'on verra la Volupté
Y sourire aux leçons de la Philosophie.
Vénus frémit à ce discours :
« O mon fils, que viens-je d'entendre ?
» C'est la crainte et l'ennui qui desirent d'apprendre.
» Vos astres sont les cœurs ; étudiez leur cours,
» De vos plaisirs sur eux répandez l'influence ;
» S'il est pour nous quelque science,
» C'est celle de jouir toujours.
» Laissez à l'esprit ses chimères,
» N'en prenez que l'amusement.
» L'ordre de l'univers et son arrangement
» A votre gloire assurément,
» Sont des matières étrangères ;

» Et je ne prétends pas voir ici l'attirail
» D'instrumens ennuyeux, de compas et de
» sphères
» Qu'ont fait imaginer l'erreur et le travail. »
L'Amour est indocile, il hait la remontrance.
Vénus, à ce qu'il croit, ne veut que l'arrêter
Dans les liens obscurs d'une éternelle enfance;
Il en a fait assez que de la consulter,
Et cet excès de déférence
Devait de sa part s'acquitter
Par un retour de complaisance.
Il murmure, il veut la quitter.
Tel, fatigué du joug, d'humeur indépendante,
Un jeune impatient, séduit par ses projets,
Se révolte aux avis d'une mère prudente,
Et du toît domestique abandonne la paix.
Vénus voit le péril; et, feignant de se rendre,
Elle flatte son fils, lui permet d'entreprendre;
Seulement de l'étude elle craint les dégoûts.
Où l'autorité manque, usez de l'artifice;
Cédez à qui résiste, entrez dans son caprice,
Je vous réponds de tout; le succès est à vous.
Parmi les instrumens que l'art et la nature
Ont façonnés ès main des mortels curieux,
Est un globe parlant, où l'exacte peinture
A mis, comme en un point, l'univers sous nos
yeux.
D'un coup d'œil satisfait, le savant y mesure
La terre, les mers et les cieux;
Mais de ce globe industrieux

Jamais l'Amour n'avait vu la structure.
Dans cette étonnante aventure,
L'ignorance sauva le plus charmant des dieux,
De devenir le roi d'un peuple d'ennuyeux.
Grâces, souffrez que je décrive
Sous quelle attitude expressive,
Vénus fit un globe à l'Amour,
D'une des Nymphes de sa cour.
Ce qui dans tous les corps a la surface ronde,
Ce qu'on ne montre point que l'on ne soit surpris,
Et ce que dans le sexe on renomme à Paris,
Fut la nouvelle mappemonde.
L'équateur s'y trouva marqué
Par une ligne naturelle,
Image neuve, mais fidelle,
D'un globe en deux parts expliqué.
Une moitié de l'hémisphère
Eut en partage la blancheur,
Comme réfléchissant la clarté qui l'éclaire;
L'autre moitié vit sa fraîcheur
D'une sombre couleur noircie,
Comme étant par l'ombre obscurcie:
Du jour et de la nuit enseignemens divers,
Qui parent tour-à-tour et voilent l'univers.
On ne dit point que la déesse
D'avec le continent eût distingué les mers;
Elle le dut pour la justesse.
Mais ce globe, après tout, digne de son auteur,
Était fait pour l'Amour, et non pour un docteur.

La nymphe humblement inclinée
En offrait le travail à la vue étonnée ;
Un taffetas flottant sur le reste du corps,
D'un mobile pivot cachait tous les ressorts.
Ce fut en cet état, un peu gênant peut-être,
Qu'on attendit qu'Amour vînt prendre des leçons:
Il fut peu de tems à paraître.
Grands dieux, s'écria-t-il, excusez mes soupçons !
Ma mère m'aime encore, et j'en reçois pour gage
Le plus riche de tous les dons.
Les yeux brillans de joie, il parcourt tout l'ouvrage ;
Il y voit l'univers peint sous des traits confus,
Et croit encore y voir bien plus.
Ainsi quelques instans la surface du globe
Arrêta ses yeux enchantés ;
Puis pensant découvrir de plus grandes clartés,
Il vint à soulever un des pans de la robe.
J'ignore quel objet alors il dévoila :
Le goût du savoir s'envola.
Les Ris ont raconté que la nymphe parla,
Et que le nouveau philosophe
Dans cet heureux essai retrouva les plaisirs.
Je le crois : la science aura tous mes desirs,
Lorsque ses rudimens seront de même étoffe.

# L'ORIGINE DES PUCES.

Les dieux, en belle humeur, sur l'Olympe assemblés,
Résolurent un jour de tenir longue table :
Par les soins de Comus, les mets en sont réglés,
Et d'un vin délectable
Les buffets sont meublés.
Déjà dans la coupe profonde
Du souverain des dieux,
Ganimède, à la tête blonde,
A versé douze fois le jus délicieux ;
Et déjà douze fois Hébé, fesant la ronde,
A fait passer chez tous les dieux
La joie et les plaisirs qui brillent dans ses yeux.
Le soin des affaires du monde
Ne trouble point ces instans précieux :
Les Jeux et les Amours, admis seuls en ces lieux,
Y répandaient un aimable délire ;
Et Jupin, déposant toute sa majesté,
N'y laissait connaître d'empire
Que celui de la liberté.
Vénus agace Mars ; et ce dieu qui soupire,
Heureux d'en recevoir un souris gracieux,
Quitte, en la regardant, cet air audacieux
Que l'ardeur des combats inspire.
Phébus, éclatant, radieux,
Charme les conviés par le son de sa lyre.

Momus, par des propos joyeux,
Prend le soin de les faire rire,
Et les amuse encore mieux.
Tout allait donc à merveille
Dans le céleste séjour;
Jamais l'Aurore vermeille
N'annonça de plus beau jour.
A danser même l'on s'apprête,
Terpsychore était du festin :
Mais cette brillante fête
Eut bientôt un autre destin.
Déjà, depuis long-tems retiré de la table,
Morphée, en long habit, les yeux gros et baissés,
Couché sur des carreaux mollement entassés,
D'un trop bruyant plaisir se jugeant peu capable,
Avait trouvé plus convenable
De faire en paix digestion.
Cependant, tout-à-coup, il fit réflexion,
Qu'en ces momens de commune allégresse,
Où tout bon convive s'empresse
De payer son écot, chacun de son talent,
C'était une chose indécente
A lui de n'en pas faire autant.
Il s'avance alors d'un pas lent;
Et d'une voix encore plus lente :
« Je veux, dit-il aux dieux... puis il bâilla trois
» fois...
» Je veux vous régaler. Vous qui suivez mes loix,
» Songes légers, accourez à ma voix :
» Hâtez-vous, et que l'on présente

» A leurs divinités
» Cette douce liqueur, source des voluptés,
» Cette potion séduisante,
» Que vos fidèles mains m'apprêtent chaque
» jour. »
Les songes à l'instant apportent tour-à-tour
Aux Déités la coupe enchanteresse;
Et sur la foi de sa promesse,
Chacun en hâte l'avala.
« Ah! s'écria Jupin, fi donc, qu'ai-je bu là? »
Ce sont pavots benins, dit Morphée, et sur
l'heure
Il s'endormit profondément.
Jupiter en courroux voulut, mais vainement,
Punir cet attentat; car lui-même demeure
La bouche ouverte, et sans façon
S'endort à côté de Junon.
Atteint d'une semblable ivresse,
Chaque dieu, près de sa déesse,
Ronflait à faire tout trembler;
Seulement la troupe légère,
Qui suit la reine de Cythère,
Et qui de rire et de cabrioler
Fait sa plus importante affaire,
S'écriait à la trahison;
Disant qu'au lieu d'un somnifère,
On leur devait un violon.
Mais le narcotique poison
Agit bientôt sur eux, ainsi que sur leur mère.
Tout dormait donc dans la céleste cour,

Excepté cependant l'Amour.
Endormir cet enfant, est chose mal-aisée.
L'aventure était drôle; aussi le dieu moqueur
En rit d'abord de tout son cœur;
Puis il survint dans sa pensée
Certain mouvement de dépit :
Cet assoupissement lui fait honte, il rougit.
« Quoi ! dit-il au sombre Morphée,
» On vous élève donc en ces lieux un trophée ?
» Et vous triomphez seul au mépris de mes droits
» Mais que vont devenir et mon culte et mes loix,
» Si les dieux aux mortels donnent un tel exemple !
» On ne connaîtra plus ma voix;
» Chacun va déserter mon temple,
» Et, dédaignant les myrthes de Paphos,
» Ne se couronnera que de tristes pavots.
» Ah ! ce honteux sommeil m'offense,
» Et déjà le scandale a duré trop long-tems.
» Vengeons-nous, hâtons-nous; mais de cette
» vengeance
» Retirons un nouvel encens :
» Qu'un prodige nouveau signale ma puissance.»
Il dit, et de son carquois
Tire un de ses traits redoutables,
Et le trait à l'instant s'animant à sa voix,
Se change en un essaim d'insectes innombrables,
De tous gens endormis hôtes impitoyables,
Qui, suivant sa commission,
Prit à l'instant possession
Des saints habitans de l'Olympe;

Tant et si bien se remuant,
Qu'il n'est pourpoint si clos, qu'il n'est jupe, ni
guimpe,
Où ce peuple sautillant,
Frétillant,
Sautant,
Volant,
Rempant,
Grimpant,
N'introduise à la fin son aiguillon piquant.
C'est en vain que, pour s'en défendre,
On les voit, en dormant, s'agiter ou s'étendre:
Inutile mouvement!
Sous la puissante main qui régit l'empirée,
Ou sous les doigts mignons de Cythérée,
L'imperceptible engeance échappe également,
Et se dérobe impunément.
Tant dura cependant ce plaisant exercice,
Et tant l'Amour eut de malice,
Qu'insensiblement
Le vêtement
Souffrit un grand dérangement;
De façon que les plus hupées
Des déesses sont équipées.
A peu-près comme était Cypris,
Quand elle obtint la pomme de Pâris.
Que de beautés! qui pourrait les décrire?
Amour alors commença de sourire.
Toutes les Déités de sexe différent,
Sommeillant face à face, et toujours s'agitant,

S'avoisinèrent tellement,
Qu'on ne le pouvait davantage.
Eveillé par ce voisinage,
Du pétulant dieu des jardins
Le sceptre audacieux, l'arc-boutant du ménage,
Se présentait par-tout en pompeux étalage.
Bon! dit l'enfant rusé qui visait à ses fins,
Le cas est opportun, couronnons notre ouvrage:
Et vous, pour ma gloire formés,
Petits insectes affamés,
Pincez, piquez, mordez, redoublez, faites rage;
Que par vous tout me rende hommage.
A ces mots de l'Amour, le peuple sautillant
S'acharne de nouveau sur les croupes divines,
Et de ses dagues assassines
Aiguillonne si vertement,
Que chacun à-la-fois fit un bond en avant;
Et ce bond opéra si favorablement,
Que tout-à-coup un cri se fit entendre,
Non de ces cris affreux que produit la terreur,
Mais de ces cris charmans qu'une bergère tendre
Fait dans les bras de son vainqueur;
Et Cupidon, comblé de gloire,
Y répond en chantant victoire.
Le rapide trajet des langueurs du sommeil
Au transport d'un si doux réveil,
Des dieux pour un moment laisse l'ame confuse.
L'esprit encor tout-étonné,
A ce prodige se refuse;
Chacun d'illusion s'accuse:

Mais par le plaisir entraîné,
Bientôt le cœur se désabuse.
Mille soupirs pleins de douceur
Font pour eux à l'Amour l'aveu de leur bonheur;
Et, loin de s'offenser d'une pareille ruse,
Ils s'y livrent avec ardeur.
Pourtant dame Junon, Déité rancunière,
Reprochant à Jupin quelqu'infidélité,
Pour le punir de cette iniquité,
S'avisa de faire la fière,
Et prétendit soustraire au devoir conjugal
Sa majestueuse personne.
Mais l'Amour cette fois autrement en ordonne.
Un essaim réservé, partant à son signal,
Fait cesser à l'instant le divorce fatal,
Et si vivement aiguillonne,
Que, tout grand dieu qu'était le seigneur Jupiter
Il pensa se déconcerter.
Ainsi comme un guerrier habile,
Qui combat dans les champs de Mars,
Portant par tous les rangs de vigilans regards,
Abandonne ou retient, suivant qu'il est utile,
Une trompe à sa voix docile;
Ainsi l'Amour, d'un pas léger,
Parcourant toute l'assemblée,
Fesait à propos voltiger
Divers détachemens de sa milice aîlée.
D'autres fois il les rappelait,
Et suivant qu'il reconnaissait
Qu'on avait plus ou moins besoin de l'agilité,

Il pressait ou ralentissait
Le doux instant du sacrifice.
Mais le seul plaisir des dieux
Ne suffit pas long-tems au fils de Cythérée;
Lui-même, il veut jouir de ses dons précieux.
Déjà Psyché dans ses bras s'est livrée;
Un désordre délicieux
Au sein des voluptés tient leur ame plongée,
Et du haut d'une nue en théâtre érigée,
Il donne des leçons à tous les autres dieux.
Quel spectacle charmant! tout pâme, tout soupire;
De l'Amour tout ressent l'empire.
Ici la tendre Issé, des honneurs immortels
Dédaignant la pompe éclatante,
Ne cherche dans Phébus qu'un plaisir qui l'enchante.
Là, Bacchus oubliant son thyrse et ses autels,
Venge Ariane de Thésée.
Plus loin, sous un berceau, séjour des voluptés,
Flore accorde à Zéphire une victoire aisée.
Quelle foule de Déités
Fournissent à l'envi la carrière amoureuse!
Quel tableau! quelle main heureuse
En retracera les beautés?
Que vois-je! dieux! Hébé, qu'à force de tendresse
Hercule étouffe dans ses bras.
Arrêtez, fier Alcide, hélas!
Respectez sa tendre jeunesse,

Et de ses membres délicats
Craignez d'offenser la faiblesse.
Mais je m'alarme en vain ; car la jeune déesse
Fait signe, en souriant, qu'elle n'en mourra pas.
Quelle figure basanée
Vient troubler de Vénus les doux embrassemens
Vulcain, que tu prends mal ton tems
Pour réclamer les droits de l'hyménée !
Mars le voit, et bientôt, punissant le fâcheux
De sa jalouse fantaisie,
Le renvoie à Lemnos plus cocu, plus boiteux,
Qu'il n'avait été de sa vie.
Cependant occupés de leurs tendres emplois,
Les dieux s'oubliaient de manière
Que déjà le soleil avait manqué trois fois
D'aller répandre la lumière.
Faibles mortels, de vos plaisirs
Que la carrière est resserrée !
Si dans le cours d'une soirée
Quelqu'un six ou sept fois a rempli ses desirs,
Bientôt se réduisant à d'impuissans soupirs,
Dans ses bras énervés il glace sa maîtresse :
Tandis qu'on voit les immortels,
Pendant trois jours sacrifier sans cesse
Au dieu de la tendresse,
Sans descendre de ses autels.
Oui, par trois fois, l'Aurore matinale,
Quittant le vieux Titon pour le jeune Céphale,
Annonça vainement aux mortels empressés
L'approche du flambeau du monde ;

Trois fois dans une nuit profonde,
Ils rentrent confus et glacés.
Minerve enfin, Minerve la prudente,
Que son grave maintien avait fait respecter,
Seulette dans un coin, réduite à se gratter,
Ne trouvait pas la scène aussi plaisante :
Soit modestie ou bien dépit,
Elle n'avait encore osé lever la vue.
Ce rôle lui déplut, et bientôt on la vit,
Dépouillant toute retenue,
S'écrier au scandale, et courir en tous lieux
Prêcher la continence aux dieux.
Mais c'est vainement qu'elle crie :
Ils étaient sourds alors, et firent peu de cas
De toute sa pédanterie.
Son zèle cependant ne se rebuta pas :
Elle ose s'adresser à Jupiter lui-même,
Et son éloquence suprême
Lui fournit un très-beau sermon ;
Très-beau : mais si peu de saison,
Que nos divins époux se mirent en furie.
Franchement ils avaient raison :
Car vous noterez, je vous prie,
Qu'ils touchaient au moment d'une libation
Dont ce grave propos causa suppression.
Bien est vrai que c'était la deux ou trois centième
Mais l'épouse de Jupiter,
Trouvant ignoble de compter,
S'embarrassait peu du quatrième ;
Et n'aimant pas à contester,

Sur nouveaux frais voulait tout répéter.
L'expédient devenait admirable :
Il prouvait le grand feu de la dame Junon.
Proposé de la part d'un aimable tendron ;
Peut-être que Jupin l'eût trouvé praticable ;
Mais d'en user tout conjugalement
Lui paraissait moins agréable.
Il balança : Minerve habilement
Saisit un instant favorable.
Avec les traits les plus touchans,
Elle peint de nouveau le trouble épouvantable
Qui règne dans les élémens.
Tout est confondu, tout murmure ;
Tout va périr dans la nature,
Si quelque tems encor les dieux, sourds à sa voix,
Abandonnent tous leurs emplois.
Enfin, si doctement sa cause fut plaidée,
Que Junon eut beau grimacer,
Sa requête fut accordée ;
Et Jupiter voulut qu'elle allât prononcer
L'arrêt qui de l'Amour suspendait le mystère.
Or, ce n'était pas peu d'affaire :
A mesure qu'aux dieux cet ordre fut dicté,
Ils cédaient un moment à son autorité ;
Mais si fervent était leur zèle
Pour ce jeu qu'elle dédaignait,
Qu'ils y revenaient de plus belle,
Aussitôt qu'elle s'éloignait.
Comme dans un verger, asyle de Pomone ;

Fuit une troupe d'écoliers,
Lorsque le régent en personne
Veut défendre ses espaliers :
Tout disparaît d'abord ; mais l'engeance rusée,
Sous les arbres trouvant une retraite aisée,
Loin de ses yeux le pille impunément,
Et tandis que l'un d'eux, poursuivi chaudement,
Exerce du pédant les jambes et la bile,
Vingt autres, d'une main habile,
Mettant à profit le moment,
Au lieu d'un cent de fruits en enlèvent un mille :
Tels on voit, à l'aspect de la prude Pallas,
Fuir les couples divins. L'Amour guide leurs pas:
A son culte charmant, plus que jamais fidèles,
Les lieux les plus cachés recèlent leurs soupirs;
Et cent ruses toutes nouvelles
Trompent Minerve au gré de leurs desirs.
Moins on leur laisse de loisirs,
Plus on irrite leur tendresse;
Car donnant à chaque caresse
Un nouveau degré de vîtesse,
Ils en accroissent leurs plaisirs.
Cependant de ce badinage
Jupiter à la fin tout de bon se lassait;
Et de ce doux ébat Junon perdant l'usage,
Du bonheur d'autrui s'offensait.
Tel est le propre de l'envie.
« Mon époux, disait-elle, autrefois respecté,
« Se fesait obéir avec facilité ;
» Sa loi suprême était suivie ;

» Mais, hélas! cette autorité,
» Au caprice des dieux maintenant asservie,
» Va nous être à jamais ravie. »
Bientôt de tels propos, du monarque jaloux
Enflamment le courroux.
Il fronce le sourcil, ce sourcil redoutable
Qui fait trembler le firmament;
Et, d'un ton de voix formidable,
Commande à tous les dieux de paraître à l'instant.
Quel changement subit! Amour, de ta victoire
Ce moment termine la gloire,
Tous tes traits émoussés restent, à cette voix,
Au fond de ton carquois;
Et déshonorant tes mystères,
Priape épouvanté laisse tomber soudain
Le sceptre qui fesait naguères
Le fier ornement de sa main.
Autrefois tout de feu, maintenant tout de glace,
Nos galans consternés viennent donc humblement
Reprendre leur ancienne place,
Autour du dieu qui les menace,
Et qui les gronde vivement.
Mais la gent âpre à la curée,
Que le malin dieu Cupidon,
Pour ses plaisirs avait créée
De sang divin plus altérée,
Mieux que jamais jouait de l'aiguillon.
Or, ce jeu qui tantôt était si profitable,
Est maintenant insupportable.

L'agitation qu'il produit
Seulement à gratter conduit,
Et tombant toute en pure perte,
Par les dieux plus long-tems ne peut être soufferte.
Mais tels sont du destin les décrets redoutés,
Que ce qu'a fait un dieu, nul ne peut le défaire.
Comment donc se soustraire
Aux importunités
De ce peuple affamé que l'Amour fit éclore ?
« Il en est un moyen encore, »
Dit lors le monarque des cieux ;
« Et je l'approuve d'autant mieux,
» Qu'il s'accorde avec ma justice. »
Du genre humain la suprême malice,
Depuis long-tems, a lassé mes bontés :
Ajoutons un nouveau supplice
Aux tourmens qu'il a mérités ;
Et si le sort défend que l'insecte périsse,
Que sur la terre, au moins, aux mortels affecté,
Soudain il soit précipité.
Il dit : on applaudit. L'engeance conjurée,
Pénétrant la voûte éthérée,
Est bientôt le jouet des vents,
Qui, la détachant de la nue,
La font tomber comme grêle menue
Sur la terre et ses habitans.
Là, depuis ce tems confinée,
Elle est seulement destinée
A nous tourmenter nuit et jour ;

Ou si parfois, encore utile au dieu d'Amour,
De deux tendres amans elle anime le zèle,
Combien en ressent-on *gratis*
La morsure cruelle?
Puissiez-vous, insectes maudits,
Exercer loin de moi votre aiguillon caustique!
Fuyez : car, graces à Cypris,
Je n'ai besoin que la puce me pique,
Quand je suis près de mon Iris.

## ORIGINE DE L'EXPRESSION, FILER LE PARFAIT AMOUR;

PAR M. SÉNECÉ.

Dieu fasse paix à Louis *Arioste*,
Et daigne mettre en son lieu de repos
*Jean la Fontaine*, auteur fait à sa poste,
Du Ferrarais adoptant les bons mots.
Chrétiens étaient, quoiqu'à tort dans le monde
Leur badinage ait glissé le venin
Qu'a répandu la fable de Joconde
Sur le vermeil de l'honneur féminin.
Pour Juvénal, c'est un homme damnable,
Lui, son copiste, et tous ses adhérens;
Maudits payens qui du sexe adorable
Font des portraits du vrai si différens;
Toujours forgeant impostures nouvelles,
Crimes nouveaux l'un sur l'autre entassés,
Et toujours prêts à lancer sur les belles
Les traits piquans dont ils sont hérissés;

Gens à fagot, et cela c'est tout dire.
De leur fureur le parnasse rougit ;
Contre eux ne dois retorquer la satire ;
Laissons-les là. Le fait dont il s'agit,
C'est que j'entends faire amende-honorable
D'un attentat qui m'a paru si noir,
En racontant l'histoire mémorable
D'une beauté fidelle à son devoir.
Essayer veux, si mes forces suffisent
A revêtir la sainte honnêteté
De quelques grâces. Auteurs qui ne médisent
N'ont les rieurs souvent de leur côté.
Voilà le siècle et le train qu'il veut suivre.
Dit-on du mal : c'est jubilation ;
Dit-on du bien : des mains tombe le livre.
Qui vous endort comme bel opion.
Ne croyez pas que l'intérêt m'enivre,
Ni que j'aspire à secrètes faveurs
De quelque belle à mes vœux inhumaine ;
Si peu m'en faut que ce n'est pas la peine.
Or je commence, à l'aide des neuf Sœurs.
Un gentilhomme ennuyé de la guerre,
Se maria sous un astre benin,
Prit belle femme et vivait dans la terre
Qu'il possédait au sauvage Apennin.
Commencemens sont doux en mariage :
Nouvelle ardeur, flatteurs empressemens,
Jeunes attraits exposés au pillage,
Y font passer d'agréables momens.
Bientôt après que pleine jouissance

De larges dons accable un cœur lassé,
Molle tiédeur, ennuyeuse indolence
Y font languir l'appétit émoussé :
Ce fut le cas où se trouva mon homme
Après six mois. L'ardente ambition
Chez lui s'éveille, ainsi que d'un long somme.
Le cœur humain n'est point sans passion :
De s'expulser elles font leur étude,
Comme est un clou par un autre chassé.
Chez notre époux surgit l'inquiétude ;
Il fut rêveur, il fut embarrassé.
Jeunes tendrons, si l'amour se repose,
S'il prend haleine ou demeure perclus,
Par les effets remontant à la cause ;
Pensent d'abord qu'on ne les aime plus.
Dans quels soucis as-tu l'ame égarée,
Lui dit un jour la belle, et quel destin
A nos plaisirs a fixé la durée,
Comme à la fleur qui ne vit qu'un matin ?
A tes froideurs trouve au moins une excuse :
Pour te complaire ai-je rien négligé ?
Je suis la même, ou mon miroir m'abuse ;
Je suis la même, et ton cœur est changé !
Ah ! si l'ingrat, épuisé de constance,
Ne peut répondre à ses engagemens,
Rends-moi, cruel ! rends-moi l'indifférence
Où je vivais avant tes faux sermens.
Sur Hippolyte un si tendre langage
Fait son effet ; il sent son cœur grossi,
Avec la bouche il ferme le passage

A cette plainte, et lui répond ainsi :
Détrompez-vous, Camille ; et de ma flamme
Portez, ma chère, un meilleur jugement.
Je vous adore, et jamais dans mon ame
L'heureux époux ne détruira l'amant.
Si quelquefois d'un peu de rêverie
Il vous fait voir mon esprit agité,
Ce n'est sans cause : homme qui se marie,
Mieux que devant connait sa pauvreté.
De mes aïeux l'opulence sans cesse
Vient réveiller un souvenir cuisant.
Dans ma mémoire. O ciel ! que la noblesse,
Sans la fortune, est un fardeau pesant !
Puis-je souffrir qu'une beauté céleste,
Qu'en pleine cour on devrait respecter ;
Soit confinée en ce château funeste,
Où les hiboux ont peine d'habiter ?
Mais quoi ! la cour ! sa dépense effrénée
M'accablerait d'un désordre subit.
Mon revenu de la meilleure année
Suffirait-il pour vous faire nn habit?
Une ressource à ma peine se montre :
De l'empereur je suis un peu connu ;
De mon courage en plus d'une rencontre,
Jusques à lui le bruit est parvenu.
Sur l'ennemi du puissant Charlemagne
Dans un combat je pris deux étendarts,
Lorsqu'à Didier une seule campagne
Ravit des mains le sceptre des Lombards.
J'ai des patrons ; ni valeur, ni mérite,

Sans les patrons ne conduisent à rien.
Il faut, Camille, il faut que je vous quitte
Pour vous revoir plus digne d'un tel bien.
De ce propos, comme d'un coup de foudre,
Le tendre cœur de Camille est frappé :
A ce départ il ne peut se résoudre ;
De pleurs amers son visage est trempé.
L'Amour propice, et son époux fidèle,
Pour les sécher lui prêtent son bandeau.
Sur ce qu'il fit pour consoler la belle,
La modestie a tiré le rideau.
Autant que lui, Camille ambitieuse,
Examinant ce dessein de plus près,
Goûte la chose et la croit sérieuse ;
Elle y consent : il part deux jours après.
Seul ne partit. Cruelle jalousie
Lui saute en croupe, et d'un air dangereux,
Chemin fesant trouble sa fantaisie
Par ce discours : « Où vas-tu, malheureux !
» Laisser seulette épouse jeune et belle,
» Est-ce, Hippolyte, un acte de bon sens !
» C'est la livrer à quelqu'ardeur nouvelle.
» Ignores-tu le tort qu'ont les absens !
» Ces campagnards dont elle est entourée,
» Gens désœuvrés, et d'un tendron surpris
» Cherchant à faire amoureuse curée,
» Est-ce un danger si digne de mépris !
» Bien sots sont-ils : mais si le goût fantasque,
» L'extravagant la saisit tout-à-coup,
» Elle peut mettre un cimier sur ton casque

» Dont l'ornement te déplairait beaucoup. »
Trois fois la crainte en son ame timide
Glisse, l'arrête et lui glace le sein :
Trois fois l'honneur le saisit par la bride,
Et l'encourage à suivre son dessein.
Les enchanteurs pour-lors étaient en vogue,
Par leur savoir, du commun distingués :
Devin, sorcier, nécromant, astrologue,
A l'opéra méshuy sont relégués.
Plus ne connais d'enchanteurs sur la terre
Que deux beaux yeux. Hippolyte passant
Un noir vallon qu'un double mont enserre,
Entend parler d'un vieillard tout-puissant
Sur les Enfers. Pour garantir sa tête
D'un accident qu'il craint plus que la mort,
A l'enchanteur il présente requête,
Ouvre sa bourse et lui demande un sort.
Alors, d'un ton qui fait pâlir la lune,
L'homme infernal lui dit : Pauvre abusé,
Ce que tu veux dépend de la fortune,
Et sur ce point mon art est épuisé.
Femme coquette en sait plus que le Diable,
Quand il lui plaît enrôler son époux
Dans le grand ordre ; et son cœur variable,
En fait d'amour, est plus sorcier que nous.
Si ton étoile incline au cocuage,
Cocu seras. L'Enfer est sans pouvoir
Pour l'empêcher. Mais, tiens, prends cette image :
Par sa vertu tout mari peut savoir

Quel est son sort. Si la femme est fidelle
Au sacrement dont le nœud la lia,
La cire en reste aussi blanche, aussi belle
Qu'elle l'était le jour qu'on l'employa.
Quand on la tente, alors de la figure
La couleur mue et commence à jaunir;
Mais si l'honneur souffre quelque fêlure,
Noire et puante on la voit devenir.
Ce beau présent, du jaloux Hippolyte
Fut fort prisé, fut payé largement;
Et par la main du charitable hermite,
Dans son étui renfermé proprement.
O chevalier! quelle est l'impertinence
Du talisman qu'il te plait d'éprouver!
L'amour jaloux a si peu de prudence,
Qu'il va cherchant ce qu'il craint de trouver.
Notre guerrier se remet en voyage,
Et le poursuit gai comme un papillon:
Lui, sa poupée et tout son équipage
Arrivent sains au camp de Roussillon.
Aux Sarrasins l'empereur Charlemagne,
Et ses barons, fesant guerre en ce tems,
Sous leurs drapeaux, aux frontières d'Espagne
Avaient conduit cent mille combattans.
Gens de valeur étaient lors de requête:
A la bonne heure Hippolyte est venu.
Roland l'accueille et Renaud lui fait fête;
Par leur récit son mérite est connu.
Sur leur parole, on met sous sa conduite,
Trois jours après, un gros détachement.

Devant ce chef l'ennemi prend la fuite,
Puis est forcé dans un retranchement.
Quatre châteaux pourvus de bonnes rentes,
Par sa victoire, aux chrétiens sont acquis.
Tout retentit d'actions si brillantes,
Or et faveurs en deviennent le prix.
Le voilà riche et tout brillant de gloire:
Et ce qui rend son bonheur achevé,
Son beau portrait exempt, de couleur noire,
Offre à ses yeux un teint bien conservé.
Qu'il fit alors de châteaux en Espagne
Touchant l'objet de ses affections!
Qu'il desira la fin de la campagne
Pour l'amener dans ses possessions!
Mais la fortune incessamment alerte,
Pour opprimer les gens au dépourvu,
Le réduisit à deux doigts de sa perte
Par un endroit qu'il n'avait pas prévu.
Comme il sortait un matin de sa tente,
S'acheminant vers le quartier du roi,
A son abord certain fat se présente,
Caracolant sur un beau palefroi:
Franc étourdi qui se fesait connaître,
Par ses grands airs, pour homme écervelé,
Et qu'à la cour on nommait *Petit-Maître*,
Vieux sobriquet qui s'est renouvelé.
« Bonjour, baron; connais-tu bien Anseaume
» De Riparol? Aux hommes de valeur
» Je suis acquis plus qu'autre du royaume,
» Et je te veux servir vers l'empereur:

» Compte sur moi, j'y fais quelque figure. »
Notre Hippolyte, à ce plaisant début,
Vous l'envisage; il connaît l'enclouûre,
Et d'un air froid il lui rend son salut.
L'autre poursuit : « On dit que ton épouse,
» Passe pour belle; et je suis étonné
» Qu'étant issu de nation jalouse,
» Par toi le soin en soit abandonné.
» Lorsque ton front, loin de son domicile,
» Est de lauriers couvert par tes exploits,
» Qui te répond qu'une femme fragile
» Ne s'émancipe à le charger de bois! »
Pareil souci, répartit Hippolyte
Un seul moment ne peut m'inquiéter;
Ma femme est sage, et j'ai de sa conduite
Plus d'une preuve à n'en pouvoir douter.
« Bon, dit Anseaume! elle te paraît sage
» Dans un désert et loin de tout danger :
» Mais résister aux gens de son village,
» Est un effort d'un mérite léger.
» Si courtisans essayaient l'aventure,
» Moi, par exemple; en tirer bon parti,
» Dans peu de jours serait affaire sûre. »
Qui? vous!... oui, moi... Vous en avez menti.
Flamberge au vent; on court, on les sépare;
A Charlemagne on fait, à son dîner,
Tout le détail d'un démêlé si rare :
En sa présence il les fait amener.
Plein de fureur, dont l'excès le travaille,
Vient Hippolyte en l'honneur outragé;

Jette son gant (1), et pour avoir bataille
A l'empereur demande congé.
A donc Anseaume : « Avoir l'ame peureuse
» Est un défaut qu'on ne m'impute point :
» Pas ne croirais ma victoire douteuse,
» Quand Hippolyte à Roland serait joint :
» Mais un combat tient la chose indécise.
» Saurait-on mieux, quand il m'aurait battu,
» Si son épouse a sur la foi promise
» Un si grand fond d'invincible vertu !
» La Vérité d'autres soins occupée,
» A point nommé, viendra-t-elle des cieux
» Rendre un arrêt pour la meilleure épée?
» Arrêt douteux ou faux. Mais fesons mieux :
» J'ai de beaux fiefs aux bords de la Garonne ;
» Mal à propos si je me suis vanté,
» Je veux les perdre et je les abandonne
» A lui, ses hoirs et leur postérité.
» Contre mes biens je ne veux d'autre gage
» Que mon plaisir, sa honte et son ennui ;
» Pourvu qu'avis, par lettre ou par message,
» De la gageure il ne donne chez lui. »
D'un tel marché fut content Hippolyte,
Bien qu'il ne plût aux sévères humeurs,
Et que Turpin (2), qui n'était hypocrite,
Le prétendît contraire aux bonnes mœurs.
Dans ce tems-là, morale relachée

(1) Grand Aumônier de Charlemagne.

(2) Ancienne manière de défier au combat.

Des bons Gaulois réglait les actions,
Comme aujourd'hui. Copie est dépêchée
Aux contractans par les tabellions :
Terme, trois mois, attendu la distance.
Lorsqu'Hippolyte, au logis retiré,
De son contrat eut pesé l'importance,
Il se trouva fort inconsidéré.
Qu'as-tu donc fait, disait-il en lui-même,
Vil chevalier ! à quoi t'es-tu soumis !
Et cet honneur dont le prix est extrême,
Est-ce un trésor à mettre en compromis !
S'il est par fois de légères cervelles
Parmi les gens qui chaussent éperons,
Anseaume en est : mais ils plaisent aux belles,
Ces emportés, ces foux, ces fanfarons.
Des damoiseaux la nation timide,
Quand il s'agit d'affronter bataillon,
A du courage, et paraît intrépide,
Lorsqu'il ne faut qu'insulter cotillons.
Tels étourdis ne manquent point d'audace
Pour s'établir dans un poste avancé,
Et font d'abord, pour forcer une place,
Leur logement sur le bord du fossé.
Si de ces airs Camille était charmée,
Comme il se peut, par ma convention,
Je deviendrais la fable de l'armée,
Et le jouet de mon ambition.
A mon secours, ma gentille figure,
Ajoutait-il, en ouvrant son étui;
Reste toujours aussi blanche, aussi pure

Qu'à mes regards tu parais aujourd'hui.
Pendant qu'ainsi la crainte et l'espérance
Sur Hippolyte agissent tour-à-tour,
Pour son voyage, Anseaume en diligence
Fait ses apprêts, et part au point du jour.
Bien qu'il comptât sur ses minauderies,
Et se crût beau comme défunt Médor,
Il pensait bien qu'à ses cajoleries
Joindre il faudrait le langage de l'or :
Assez savait le rafiné manœuvre,
Que des ressorts que l'Amour fait jouer,
Celui des dons, s'il est bien mis en œuvre,
A rarement le malheur d'échouer.
Tandis qu'il marche à petites journées,
Pour arriver avec un teint plus frais,
Fesons un saut du pied des Pyrénées
Sur l'Apennin : ce sont-là de nos traits.
Le bon Pégase, excellente monture,
Ne fait qu'un bond du Tibre au Tanaïs.
Gens usités à pareille voiture
En peu de tems battent bien du pays.
Dans son château, Camille, plus fleurie
Que le printems, vivait paisiblement :
Son chien, ses fleurs et sa tapisserie
Étaient l'objet de son amusement.
Chaste pudeur, piquante modestie,
Avec leur sœur, timide honnêteté,
Et de vertus une troupe assortie,
Assidûment lui pressaient le côté :
Pour des amours, pas seulement une ombre,

Hors le permis, qui, par bonne amitié,
Seul la suivait, si décharné, si sombre,
Si mal nourri qu'il en fait pitié :
Tel qu'un moineau, qui de tendre pucelle
Fait les ébats, tantôt sous le jupon,
Tantôt fourré dans le sein de la belle ;
L'aîle et la queue elle arrache au fripon,
Pour empêcher que l'ardeur printannière
Ne fasse faire à son oiseau lascif
Un beau matin l'école buissonnière ;
En peloton il se met tout pensif,
Se plonge en l'eau, se vautre sur l'arène,
Ou dans sa cage est couché tristement,
En attendant que le tems lui ramène
Gaîté, vigueur, et premier ornement.
Comme Camille, un soir sur sa terrasse,
Prenait le frais, attentive à rêver,
Au cabaret du faubourg, sur la place,
Grand équipage elle voit arriver.
« Cours, l'Éveillé ; va-t-en voir au plus vîte
» Si ces gens-là ne viendraient pas du camp,
» Et s'ils sauraient nouvelles d'Hippolyte.
L'Éveillé trotte et revient sur-le-champ.
Un écuyer à sa suite s'avance :
Il la salue, et pour un inconnu
Venant du camp il demande audience.
Camille alors : qu'il soit le bien venu.
Bientôt après le téméraire Anseaume,
(Car c'était lui) paré comme un époux,
En linge blanc, et flairant comme baume,

Plein de lui-même arrive au rendez-vous.
Premier début, louanges d'Hippolyte:
C'est un héros, c'est un Mars, qui du roi
Est distingué parmi les chefs d'élite;
Des Sarrasins son nom seul est l'effroi.
Puis il ajoute : « Avec toute sa gloire,
» Loin de vos yeux, malheureux je le tiens.
» Douce est fortune, et pompeuse est victoire;
» Mais rien n'est tel que vivre en vos liens.
» J'ai quelque rang à la cour, dans l'armée,
» Sans vanité j'ai fait force jaloux :
» Mais au récit de votre renommée
» J'ai tout quitté pour m'attacher à vous.
» Qu'il m'a trompé ce récit peu fidèle
» Qui me vantait le charme de vos yeux!
» Bien ai-je cru de vous trouver fort belle,
» Mais non de voir un chef-d'œuvre des cieux.
A la fleurette il joint d'autres machines,
Roulement d'yeux, gesticulations,
Propos tronqués, des soupirs et des mines,
Des juremens et des contorsions :
Tel qu'un barbet, qui fait sur le rivage
Supercherie aux habitans des eaux,
Qui saute, danse, et par son badinage
Livre aux chasseurs les crédules oiseaux.
Camille, au reste, entendait raillerie,
Et n'était pas de ces dragons d'honneur
Que les douceurs font entrer en furie :
Elle sourit, et de son suborneur,
Sans s'émouvoir écoute la légende.

Mais ayant vu que l'aggresseur urgent
Poussait trop loin l'ardeur de contrebande,
Et que c'était à bon jeu bon argent;
Que dans ses yeux une flamme impudique
Manifestait les insolens desseins
Du chevalier, et qu'à sa rhétorique
Il ajoutait l'éloquence des mains,
Faire lui veut, pour guérir sa folie,
De quelque outrage avaler le bouchon,
Et lui montrer si dame d'Italie
En sait assez pour chevalier Gascon.
« Gens du bel air s'énoncent à merveilles,
Répond la belle avec un doux regard;
» Mais en ces lieux les murs ont des oreilles;
» C'est une affaire à traiter à l'écart.
» Sortant d'ici, prenez sur la main droite;
» Un corridor dans une tour conduit:
» Glissez-vous-y par une porte étroite,
» Fermez sur vous, j'y serai vers la nuit.»
Tout transporté, l'homme à bonne fortune,
Sans être vu, s'achemine à la tour;
Pousse la porte, et querelle la lune
Trop paresseuse au gré de son amour.
Les murs tout nuds laissaient voir les ardoises
Dans cette tour: on y respirait l'air
D'un jour dormant, élevé de deux toises,
Et bien muni de sa grille de fer.
« Quel sombre endroit, et quels préliminaires
» Pour mes plaisirs! Est-ce une trahison!
» Non, c'est bon signe; aux amoureux mystères

» On vaque mieux en étroite prison. »
La nuit arrive et personne avec elle.
Il oit sonner l'horloge du château ;
Dix, onze, douze : une douleur mortelle
Vient l'accueillir. La malheureuse orfraie,
Sur un chevron constante à lamenter,
Toute la nuit par un cri qui l'effraye,
A son chagrin semble encore insulter.
Il tâche en vain d'arracher la serrure ;
Des pieds, des mains il tente les ressorts ;
Bons clous rivés, puissante garniture,
Et double pêne élude ses efforts.
Il en frémit ; enfin dans sa disgrâce,
De désespoir et de rage confus,
En tâtonnant il trouve une paillasse
Dans un recoin, et se jette dessus.
Au point du jour on ouvre une fenêtre
Auprès du toît, et du haut d'un grenier
Certaine voix lui crie : « Oh ! notre maître ;
» Sachez qu'ici vous êtes prisonnier.
» Votre attentat est de ces cas pendables,
» Dont nous fesons justice par nos mains :
» Larrons d'honneur sont-ils plus pardonnables
» Que ne le sont voleurs de grands chemins ? »
Une quenouille à ses pieds est jetée :
Il la ramasse, il en paraît surpris.
De papier blanc elle est empaquetée,
Où sont ces mots en grosse lettre écrits :
« On ne fait point l'amour, mais on le file
» En ce château. Filez, brave étranger,

» Filez, filez, chevalier de Camille,
» Si vous voulez qu'on vous donne à manger. »
Ansëaume éclate, il s'emporte, il menace;
A la suivante il cherche d'attenter;
Et vous lui donne à travers de la face
De certains mots qu'on n'ose répéter.
Tel est un loup que le chasseur enserre
Dans quelque fosse attrapé finement:
Il hurle, il bave, il mord cailloux et terre,
Et tout cela fort inutilement.
« Emportement ne peut vous être utile,
Dit Marinette, « et ce courroux est vain:
» Filez, filez, séducteur de Camille,
» Vous filerez, ou vous mourrez de faim.
» Nécessité vous apprendra l'usage
» De la quenouille. A mes jeunes oiseaux
» Elle apprend bien à tirer dans leur cage,
» Avec le bec, de jolis petits sceaux.
» Ce n'est pas tout. Quel dessein vous amène
» Par ces chemins qui sont peu fréquentés?
» Un franc aveu peut adoucir la peine
» Qu'on vous prépare, et que vous méritez:
» Je vous prononce un arrêt qui vous fâche,
» Mais sans appel. Je reviendrai ce soir;
» Si vous avez accompli votre tâche,
» Vous mangerez. Adieu, jusqu'au revoir. »
Le revoici ce loup pris dans un piége;
Mon prisonnier perd sa férocité;
Honte l'abat, timidité l'assiége,
Et son orgueil par sa crainte est dompté.

Il réfléchit, il voit que sa furie
Est moins que rien, et, contraint de caler,
Il laisse à part toute mutinerie,
Prend la quenouille et commence à filer.
Le soir arrive, avec lui Marinette
A la lucarne : « Eh bien ! travaillez-vous !
» Je viens savoir si votre tâche est faite,
» Et quel dessein vous a conduit chez nous ! »
Le malheureux, à moitié mort de honte,
Montre son fil, et pressé par la faim,
De la gageure il lui fait tout le conte.
Par une corde on lui descend du pain
Avec de l'eau. « Mais, reprend la badine,
» Quel fil grossier, et qu'il est inégal !
» Qu'en peut-on faire ! un torchon de cuisine ;
» Ou filez mieux, ou vous dînerez mal. »
Ventre affamé, qui fait métier d'apprendre,
Par ses leçons l'endoctrine si bien,
Qu'en peu de jours le plus beau fil de Flandre
Tout fin qu'il est, n'égalait pas le sien.
Par certains trous de vieilles entre-solles,
Dame et suivante allaient s'en régaler,
Sans dire mot, riant comme des folles
Qu'elles étaient, de sa grâce à filer.
Camille même, au bailli du village,
A toutes fins, un acte demanda ;
Et son curé, fort discret personnage,
A le signer sans peine s'accorda.
Que devenait cependant Hippolyte ?
Bien triste était, et bien inquiété,

Se consolant à faire la visite,
Vingt fois par jour, du portrait enchanté.
Frais et vermeil il le retrouve encore,
Hors certains jours qu'il vit à ses attraits
Prendre couleur telle que prend l'aurore
Que le soleil talonne de trop près.
Il en soupire, il en est au supplice :
Sa face en change, et devient d'or bruni,
Ainsi qu'à ceux qui prennent la jaunisse
En regardant un teint qu'elle a jauni.
Mais sa frayeur fut bientôt dissipée :
Il en fut quitte, à ce coup, pour la peur.
Un court moment rendit à sa poupée
Toute sa grâce, et le calme à son cœur.
Pour abréger (car aussi bien mon conte
Est un peu long), par un courrier exprès,
De son amant Camille apprit la honte
A son époux : il n'en plaignit les frais.
A l'empereur de la gaie aventure
Fut rendu compte : au vainqueur fortuné
Il adjugea le prix de la gageure.
Des fiefs d'Anseaume il fut ensaisiné :
Fortune en tout à Camille propice,
Après vertu la combla de bonheur;
Et l'empereur pria l'impératrice
De la choisir pour sa dame d'honneur.
Le prisonnier, sur vieille haquenée,
Conduit au camp, et pour fou réputé,
Fut promené toute une matinée
Parmi les rangs, la quenouille au côté.

Faiseurs de vers trouvèrent de l'étoffe
Pour divertir les enfans sans souci :
Certain grivois, sur cette catastrophe,
Fit deux couplets qui se chantaient ainsi :

« Dans l'art de plaire, Anseaume est plus habile
» Qu'aucun amant dont l'histoire ait parlé.
« Filez, filez, chevalier de Camille :
» Auprès d'Omphale Hercule a bien filé.

» Cœurs enflammés, cherchez-vous un modèle ?
» Qui mieux qu'Anseaume alla jamais au fait !
» C'est-là l'entendre, et c'est ce qu'on appelle
» En bon bon français, filer l'amour parfait. »

Déshonoré, le rival d'Hippolyte,
Pour n'écouter ces chants injurieux,
Vida le camp, et fut se rendre hermite,
Comme le diable, alors qu'il devint vieux.
Cent ans et plus, pucelles, par la France,
A chevaliers chantèrent ce refrain,
Lorsqu'en amour prenaient quelque licence :
« Filez, filez, et vous aurez du pain. »

Jeunes beautés qui ne faites que naître,
Et commencez à nous faire mourir,
Par ce récit, je vous donne à connaître
Quand et pourquoi commença de courir
Un vieux proverbe ; il n'est pas inutile
Que le sachiez. S'il arrivait un jour
Qu'on vous poussât, ainsi qu'on fit Camille,
Gagnez du tems : faites filer l'Amour.

J'ai vu des forts attaqués en tumulte,
Par les tenans bien lâchement rendus;
Où, résistant à la première insulte,
Les assaillans se seraient morfondus.
Jadis prêchais moins sévère doctrine,
Lorsqu'à beautés je parlais sans témoins:
Ans m'ont changé. Comme a dit feu Racine,
Après Pétrarque: autre tems, autres soins.
Quand vieux renard ne put, par son adresse,
Sortir des lacs, sans sa queue arracher,
Aux renardeaux il alléguait sans cesse
Mainte raison pour se la retrancher.
Mais concluons: trève de badinage,
Tendres beautés, arrêtez votre choix
Sur la vertu. Quand on est belle et sage,
On peut compter qu'on est belle deux fois.

## TOUT EST BIEN COMME IL EST,

### CONTE EN ROMANCE;

*Par M. PIRON.*

Au gré du sexe charmant,
Amour cherchait un remède
Au sombre ennui qui possède
L'amante près de l'amant.
Dans ce dessein, on assure
Qu'un jour il prit le chemin
De la forge où la Nature
Fabrique le genre humain.

La carte de Cupidon
Met cette forge divine
Sous une aimable colline
Où croît le plus fin coton.
Deux jolis piliers d'ivoire,
De l'ébène et du corail,
Du sacré laboratoire
Forment le petit portail.

Les Ris et les Jeux badins
Par qui la flamme s'allume,
Volent auprès de l'enclume
Que bat le dieu des jardins :
Du Cyclope infatigable
Le marteau va jour et nuit,
Et, par un sort admirable,
Frappe sans faire de bruit.

Quand, à grand coup redoublé,
Le fer est battu de reste,
Et que la fonte céleste
Dedans le moule a coulé,
La Nature prompte et sage,
Qui, de la part du destin,
Préside sur tout l'ouvrage,
Y met la dernière main.

Le fils de Vénus entra
Jusqu'au fond du sanctuaire,
Où nul mortel téméraire
De ses jours ne pénétra.

Les forgerons de Cythère
Reçurent leur souverain,
Comme l'on reçoit sa mère
Dans les forges de Vulcain.

Bon jour, bel enfant, bon jour;
Dans ces lieux dont je dispose,
Puis-je pour vous quelque chose,
Dit la Nature à l'Amour?
Le Dieu répond: je desire,
Sans différer un instant,
Aux belles de mon empire,
Rendre un service important.

Que l'homme puisse à son gré
Se dessaisir en main sûre
Du morceau de sa figure
Que vous m'avez consacré.
Faites si bien votre compte,
Que, tournant sur une vis,
Cet endroit-là se démonte,
Et se mette à *remotis*.

Nature ayant sa leçon,
Cupidon prit congé d'elle,
Et sur le nouveau modèle
L'homme est bâti de façon;
Que le plus solide immeuble
Des amans et des époux,
N'est plus désormais qu'un meuble
Le plus mobile de tous.

Mais tel était l'art divin,
Que si l'affaire alongée
N'était à son apogée,
On tournait la vis en vain :
L'envoi ne se pouvait faire,
Que l'Amour de son cachet,
Et du grand sceau de Cythère,
N'eût bien scellé le paquet.

L'homme étant ainsi formé,
Le beau sexe en patience,
Du nôtre soutint l'absence,
Et n'en fut plus alarmé ;
De ce qui rend infidèle
L'absent n'était plus porteur,
Et toujours avec la belle
Marchait le consolateur.

L'époux sortant de chez soi
Laissait à sa chère épouse,
Nouvelle encore et jalouse,
Cet otage de sa foi :
Le passe-tems des fillettes,
Grace au vigoureux hochet,
Quand elles restaient soulettes
N'en souffrait aucun déchet.

Un chacun de s'en munir,
Basques de courir sans cesse;
Beaux paquets, à leur adresse,
D'aller et de revenir.

Il n'est grêle ou vent qui puisse
Retarder un tel envoi,
Et la tourière et le suisse
N'eurent jamais tant d'emploi.

Vous noterez qu'à ce jeu,
Outre que celui qu'on tronque
Ne trouve plaisir quelconque,
Il risque encore son enjeu.
Un dépôt de cette espèce
Ne se fesait pas sans peur;
Mais est-il rien qu'on ne laisse
Par-tout où reste le cœur?

Aussi plus d'un accident
Et plus d'un tour de friponne,
Fit d'une action si bonne
Repentir l'homme imprudent.
Tous les jours la négligence,
Ou l'appétit déréglé,
Coûtait cher à l'indulgence
De quelque absent mutilé.

Le beau rameau d'olivier
Qui fait la paix du ménage,
Est par un mari volage
Prêté pour le jour entier:
Le soir hymen le réclame;
La nuit, s'il ne revient pas,
Du mari près de sa femme
Imaginez l'embarras.

Par mégarde une autre fois,
Une Agnès, au lieu du vôtre,
Vous en renvoyait un autre
Où vous perdiez deux sur trois.
Et bienheureux ceux qui purent
En sauver encore un tiers ;
Mille honnêtes gens en furent
Pour les gages tout entiers.

A l'affut de ce butin,
Une mère de famille,
Dans les joujoux de sa fille
Furetait soir et matin.
La prude, mal assistée
Dans ses besoins importuns,
De la belle accréditée
Escamotait les emprunts.

Le vieux jaloux désolé,
Ne fermant plus la prunelle ;
Quelquefois dans la ruelle
Trouvait le drôle isolé.
Alors, ne vous en déplaise,
L'impitoyable vieillard,
Sans scandale, et tout à l'aise,
Vous faisait un Abeillard.

A son galant morfondu
La dame avec un sourire,
En était quitte pour dire :
Mon ami, je l'ai perdu.

Aussitôt affiche énorme :
Tout par son nom s'y nommait;
Même on y gravait la forme
Du bijou qu'on réclamait.

Que dirons-nous du chagrin
Et de la rumeur affreuse,
Que d'une grande emprunteuse
Causa le trépas soudain ?
Les commissaires posèrent
Le scellé sur ses effets,
Et sous le scellé restèrent
Trente ou quarante paquets.

Messieurs les intéressés,
Privés de tout exercice,
Des longueurs de la jussice
Furent fort embarrassés;
Sur-tout ceux que la décence,
Et l'honneur de leur état
Réduisaient à l'impuissance
De faire le moindre éclat.

Le cavalier effronté
Se plaint tout haut qu'on le vexe,
En fait juge le beau sexe
Qui crie à l'iniquité.
La procédure s'achève,
Nouvelle opposition;
Enfin le scellé se lève,
On fait exhibition.

Personne, à la vérité,
N'y saurait trouver à mordre;
La défunte avait de l'ordre,
Tout est bien étiqueté.
Gens de cour et gens d'affaires,
Gens de robe et gens de bien,
Abbés et révérends pères,
Chacun retrouva le sien.

Aussi n'est-ce rien au prix
De ce qu'une Messaline
Entreprit à la ruine
De l'empire de Cypris.
Chez elle étaient en fourière
Bidets rares et communs;
Elle était la trésorière
De la caisse des emprunts.

Un beau matin haut le pied,
A son comptoir elle manque;
Madame emporte la banque,
Et fait rafle sans pitié.
Amour et galanterie
N'eurent bientôt qu'à décheoir.
C'était une loterie :
Cent billets blancs pour un noir.

Cupidon sentit l'abus :
Pour en prévenir la suite,
Ce Dieu revolant bien vite
A la forge de Vénus,

S'en remit à la Nature
De leur commun intérêt.
De là nous devons conclure,
Que tout est bien comme il est.

## ROSINE,

### CONTE;

*Par le même.*

CHACUN trouve à la fin son compte.
Gens mécontens de votre état,
Patientez; c'est de ce conte
La morale et le résultat.

ROSINE à peine avait seize ans.
Peignons d'un trait ses agrémens :
Le moindre de tous était l'âge.
Une si laconique image
Vaut les portraits les plus charmans.
Rosine, en un mot, était belle,
Belle à mériter mille amans ;
Pas un pourtant n'approchait d'elle.
Son père vivait en dévot,
Et sa mère était une prude,
Couple aussi rigoureux que sot,
Aussi ridicule que rude ;
Nuit et jour en inquiétude,
Et l'œil ouvert sur le tendron ;
Crainte de quelque tour fripon
Que se reprochait leur sagesse,

Et qui, dans leur tems de faiblesse,
Avait hâté leur union.
Il n'est pires Argus, dit-on,
Que les Argus de cette espèce;
Mais il n'en est ni plus ni moins.
Ils en furent pour leurs alarmes,
Et Dieu ne bénit pas leurs soins.
Rosine prit garde à ses charmes,
Et sentit ses petits besoins.
Le sein naissant de la fillette
Couva bientôt certains desirs,
Sources de maints profonds soupirs,
Qui se soulevaient en cachette;
Et quand sur-tout ses déplaisirs?
Sans faute aux heures de toilette.
Hélas! disait-elle souvent,
Quand sa parure était complette,
Et qu'elle se mirait seulette,
Je jette bien ma poudre au vent:
Quoi donc! j'aurai toute ma vie
Pour tout jeu, pour tout entretien,
J'aurai pour toute compagnie
Mon oiseau, ma chatte et mon chien?
Avec le monde qui m'oublie
Tout commerce m'est interdit;
Pour qui donc me suis-je embellie?
C'est bien de la peine à crédit.
Me parer est grande folie;
Et que me sert d'être jolie,
Si mon miroir seul me le dit?

Veut-on me laisser mourir fille?
Si je puis, il n'en sera rien;
Je sais déjà plus d'un moyen.
Ah! qu'une mère de famille
A de beaux droits qui m'iraient bien!
Droit d'être coquette ou béguine,
D'être précieuse ou badine,
Ou de passer à la sourdine
Son tems avec un directeur;
Droit, selon l'une ou l'autre humeur,
De porter l'or ou l'étamine;
Droit d'oser tout sous la courtine,
De faire la paix et le bruit,
D'être caressante la nuit,
Et le jour de faire la mine;
Droit, s'il arrivait un malheur,
De convoler en tout honneur;
Tant d'autres droits que j'imagine
Si bien acquis à nos appas,
Dont la jouissance est si belle.
Puissance maritale, hélas!
Bientôt ne me viendrez-vous pas
Délivrer de la paternelle!
Le ciel prit au mot la pucelle.
Le père avait un vieux château
Au bord de la mer infidelle.
Un jour que dans une nacelle
La fille s'égayait sur l'eau,
Une bourasque, ou vent de terre,
Fait prendre large à son bateau.

A point nommé passe un corsaire;
Qui la ramasse en son vaisseau,
Cingle en Afrique, et sur la plage
Met sa belle proie à l'encan.
Un beau jeune mahométan
(Nommons Osmin le personnage)
La convoite, et paye au Forban
Tout ce qu'il veut, et davantage;
Et croyez que le Musulman
N'eut pas plus regret à sa somme,
Qu'à l'aspect d'un si beau jeune homme;
Rosine en eut à sa maman.
Or déjà le Turc, à son dam,
Avait vingt-neuf femmes; en somme
En avoir trente était son plan,
Et cela grace à l'Alcoran,
Sans nulle dispense de Rome.
Otez-moi la peur de Satan,
Gens indévots, et qu'on m'assomme,
Si demain je n'ai le turban.
Ainsi payée en belle espèce,
L'ouaille fut mise au bercail,
Non sans quelques mots de tendresse.
Bref, et passant tout long détail,
Rosine entra dans le sérail
Moins en esclave qu'en princesse.
Pendant le jour, tout fut des mieux:
Rien d'abord qui ne rît aux yeux.
Mais à la fin de la journée,
Dans un spacieux promenoir,

Elle trentième est amenée.
Pensez qui fut bien étonnée,
Quand face à face par un noir
Ces anges rangés sur deux lignes,
A la mignonne firent voir
Vingt-neuf rivales, toutes dignes,
Comme elle, de n'en point avoir.
L'heureux mortel à pas tranquiles,
Grave comme un consul romain,
Et toutefois d'un air humain,
Se promène entre les deux files,
Lève un menton, découvre un sein,
L'admire à son aise ; examine
Le lys, la neige et le jasmin
Du demi-globe qui termine
Un petit bouton de carmin;
En enveloppe de sa main
Le contour aussi doux qu'hermine;
En fait autant à son germain;
Puis de belle en belle chemine,
Et devant qu'il se détermine,
Refait trente fois le chemin.
Cependant, des vives femelles,
C'est à qui joûra des prunelles
Pour fixer les faveurs d'Osmin.
Mais un mouchoir qu'il jette enfin
A la plus heureuse d'entr'elles,
Remet le reste au lendemain,
Et Rosine était de ce reste ;
Nouvel état, en vérité,

Si cela dure, plus funeste
Que le premier qu'elle a quitté.
Mais c'est un choix peu médité;
L'injustice est trop manifeste :
Demain j'aurai la primauté
Des femmes en fait de beauté.
Tout monologue est peu modeste;
D'un second choix moins indigeste
L'espérance endort vanité.
Le tiers jour pas plus d'équité ;
Soit guignon, soit peu de manége,
Soit tous les deux; que vous dirai-je?
Elle en est au vingtième jour,
Sans avoir encore eu son tour.
Elle ne retient plus ses larmes.
Quel est donc l'étrange séjour
Où j'étale aux yeux tous mes charmes,
Sans pouvoir inspirer d'amour!
Ah! disait la belle éplorée,
Que mon espoir s'est bien mépris!
Hélas! si j'étais ignorée,
Du moins j'ignorais le mépris.
Etre vingt fois déshonorée,
O l'injuste et l'affreux destin!
M'a-t-il une fois desirée!
Le tyran! de quel air hautain
Il se présente à notre vue!
Ce coup-d'œil errant, incertain,
De quelque attrait qu'on soit pourvue,
Ce geste, presque de dédain,

Porteur de l'arrêt qui me tue,
En m'exposant au ris malin
De celle dont il s'infatue!
Cet empire absolu sur nous!
Comme sous lui tout s'humilie!
Quelles rivales! Quel époux!
Mais que leur nombre multiplie;
Qu'elles triomphent, qu'il m'oublie;
Et que, tandis que je le fuis,
Au pied du monstre prosternées,
Les lâches passent les journées
A briguer de honteuses nuits.
Pour nous, songeons mieux qui nous sommes;
Relevons un rang avili,
Méritons un sexe embelli,
Pour commander à tous les hommes.
Fuyons de ces barbares lieux,
Où la beauté n'a point d'empire,
Et couronnons, sous d'autres cieux,
Quelque amant moins audacieux,
Quelque amant du moins qui soupire.
Elle aurait pu fuir à l'instant;
Si demeura-t-elle pourtant,
Curieuse encor de voir celle
Qu'Osmin recevrait dans son lit.
Point de mouchoir encor pour elle:
Donc l'héroïsme ne faillit
A la reprendre de plus belle.
Des jardins le mur treillissé
La nuit l'invite à l'escalade;

Quelque peu de vivre amassé,
Elle monte, saute, et s'évade
Du plus austère des couvens,
Trouve un brigantin, s'en empare,
Maneuvre de son mieux, démarre,
Et s'abandonne au gré des vents.
Rosine avait lu les romans :
Leurs plus rares événemens,
Pour elle étaient mots d'Evangile.
Mais l'héroïne au cœur d'argile,
Manqua de foi bien des momens;
Et ce fut bien malgré ses dents,
Qu'elle observa jeûne et vigile.
Après quelques jours de gros tems,
Où des bons vents la troupe agile
S'épuisa de soins obligeans,
Elle et son bâtiment fragile
Vinrent échouer près d'une île
Qu'habitaient de fort bonnes gens.
A quel degré, sous quelle zône
Ce pays-là ? Je n'en sais rien.
Le fait est qu'il différait bien
Avec celui des Amazones.
C'étaient femmes sans homme : ici
C'étaient dans l'île hommes sans femme,
La dernière avait rendu l'ame.
Un cocu dirait, Dieu merci;
Mais moi qui ne le serai mie,
Femme n'ayant, mais douce amie,
N'ai garde de parler ainsi.

Pour vous mieux expliquer ceci,
La mortalité s'était mise
Sur tout le beau sexe du lieu ;
Le nom du mal importe peu,
Mais enfin telle fut la crise,
Que fille et mère, et, de par Dieu,
Voire la grand'mère y fut prise.
De l'*Ile-Veuve* cependant
Nulle terre n'était voisine,
Onc on n'y connut la marine,
Point de remède à l'accident.
Jugez si, cette *épave* sue,
Rosine fut là bien reçue.
L'État était républicain ;
Partant, tout commun, perte et gain ;
Si qu'au ciel chacun rendant grace,
Espéra d'avoir de sa race.
Pour moi la façon d'en avoir
Eût fait mon seul et bel espoir.
Chacun prétend donc à l'aubaine ;
Sans que personne ose y toucher,
Pas seulement en approcher ;
C'était déjà leur souveraine.
Un objet si rare et si cher,
Même est, pour eux, plus qu'une reine ;
Car c'est lorsque le bien nous faut,
Que le prisons mieux ce qu'il vaut.
En pompe, et de fleurs couronnée,
Et dans un palais amenée,
D'abord on lui fait sa maison ;

Cour leste, amoureuse et galante;
Sa garde, ainsi que de raison,
Sage, discrette et vigilante;
Cœurs sans nombre, pour tout blason,
Quant à l'étiquette, excellente:
( Plus d'une femme en conviendra )
Elle porte qu'avant huitaine,
Sa majesté prendra la peine
De se choisir qui lui plaira;
Le choix, au cas qu'elle soit mère,
Une fois par an changera;
Quatre fois en cas de contraire;
Qu'au reste tout ce qu'en secret
Elle fera, sera bien fait,
Et que ce sera son affaire.
Quel heureux et prompt changement!
De honte ainsi gloire est voisine.
Fortune, par ce réglement,
De toute l'île en un moment,
Forme un beau sérail à Rosine.
Que lui desirer de plus doux?
Elle peut avoir plus d'époux,
Qu'un sultan jamais n'eut d'épouses;
Faire en un jour plus de jaloux,
Que l'autre en mille ans de jalouses.
Et notez que murs ni verroux
De ses plaisirs ne lui répondent:
Au-devant d'elle ils volent tous,
Sous ses pas d'eux-mêmes ils abondent.
Hommes orgueilleux, jugez-vous:

Comparez sa gloire à la vôtre.
Que l'une est au-dessus de l'autre !
Quels droits, selon vous, à l'orgueil
Présentent la plus noble amorce,
De ceux que s'acquiert un bel œil,
Ou de ceux qu'usurpe la force !
Par la ville où tout l'adorait,
(Ce n'est conte de Mélusine)
Tant que le joli jour durait,
Sur un char élevé, Rosine
Roulait, cherchant qui lui plairait.
Vous eussiez vu, sur son passage,
Les hommes, ces bons habitans,
Du moins sensé jusqu'au plus sage,
Petits, plus souples que des gants,
S'empresser à lui rendre hommage;
Et maints Adonis arrogans,
Habillés à leur avantage,
Se carrant bien de tous les sens,
De leurs grâces faire étalage,
Rire pour faire voir leurs dents,
Se chercher des airs de visage,
Minauder et mettre en usage
Tout l'art des coquettes du tems,
Qu'on reproche à nos jeunes gens;
Enfin, pour primer sur les rangs,
Faire un plus mauvais personnage,
Qu'aux yeux du plus fier des sultans
N'en fait le sexe qu'il outrage.
Le sort bientôt se déclara;

Le lot fut pour un insulaire
Beau, bien fait, jeune, *et cætera.*
Hylas est le nom qu'il aura,
Le reste m'est peu nécessaire:
Suffit qu'il eût le don de plaire,
Que la sympathie opéra,
Et qu'au lit, contre l'ordinaire,
L'hymen en locataire entra,
Et l'amour en propriétaire.
Hylas époux, Hylas heureux,
N'en devint que plus amoureux,
Que plus aimé, que plus aimable.
On vit la paix inaltérable,
Et l'hymen en même maison.
Je vous en ai dit la raison:
Cet hymen était peu durable,
Ils allaient être désunis.
Trois mois, le lendemain finis,
De fruit n'offraient point d'apparences;
D'Hylas imaginez les transes.
Céder un si parfait bonheur!
Se dessaisir de tant de charmes!
Le désespoir entre en son cœur,
La rage y resserre les larmes;
Il y parut à sa pâleur.
Qu'avez-vous, Hylas, dit la belle?
Ce que j'ai, dit-il: ah! cruelle!
Demain je vous perds pour toujours,
Et vous me tenez ce discours!
Avez-vous déjà, dans votre ame,

Nommé celui qui jouira
D'un bien qui n'est dû qu'à la flamme
D'un époux qui vous adora ;
D'un tendre amant qui vous adore
Comme les dieux sont adorés ;
Qui va vous adorer encore
Tandis que vous le trahirez !
Demain, mon sort n'est plus le vôtre ;
Demain votre cœur m'est fermé,
Et ce cœur n'est point alarmé !
Rosine, entre les bras d'un autre !
Rosine qui m'a tant aimé !
Et qui plus que jamais vous aime,
Interrompt-elle, en soupirant :
Ma tendresse est toujours extrême ;
Pour vous je suis toujours la même,
Que ce baiser en soit garant.
Mais mon pouvoir n'est pas suprême,
Le droit public est mon tyran.
Reine en ces lieux moins que captive,
De vous seul en vain je fais cas ;
Les lois sont faites, cher Hylas,
Il faudra bien que je les suive,
Mais je ne vous oublierai pas.
A cet arrêt qui l'assassine,
Il fit plus de cris douloureux,
Tint plus de propos langoureux
Que tous les héros de Racine.
Il voulut se percer le sein,
Cent fois on désarma sa main.

Rosine, aussi vive, aussi tendre,
S'emportait contre le destin.
Mais, cher Hylas, que faire enfin?
Pour être à vous, par où m'y prendre?
Fuyons, dit-il, et promptement:
Pourquoi répugner à la fuite?
Confions-nous à l'élément
Qui sur ces bords vous a conduite.
Seule vous l'osâtes braver
Dans votre première aventure;
Les arbitres de la nature
Ont pris soin de vous conserver:
C'est qu'ils voulaient vous réserver
A la tendresse la plus pure.
Après vous l'avoir fait trouver,
Leur protection vous est sûre;
Venez avec moi l'éprouver.
Venez: à ce nœud légitime
Je sais ce que vous immolez,
Quand d'ici vous vous exilez.
Cette île entière est ma victime:
Vous abandonnez les douceurs
D'un séjour où l'on vous accable
D'hommages, de vœux et d'honneurs;
Pour courir un risque effroyable,
Vous quittez l'empire des cœurs,
Des empires le plus aimable.
Mais, Rosine, vous me suivrez:
Des plus doux plaisirs enivrés,
C'est ensemble qu'il nous faut vivre.

Est-il ici bas quelque bien
Plus doux que ceux qu'amour nous livre ?
Ah ! quand c'est lui qui se fait suivre,
Qui le suit ne regrette rien.
Que n'ai-je été maître du monde !
J'eusse, au mépris d'un rang si beau,
Bravé le fer, la flamme et l'onde,
Pour être à vous jusqu'au tombeau.
Il en jura. La belle, en somme,
( Qui n'avait pas laissé d'abord
De regretter un peu le sort
Qu'elle abandonnait pour un homme )
La belle, dis-je, avec transport,
En amante un peu trop fidelle,
Fut généreusement d'accord
De tout ce qu'on exigeait d'elle.
Eh ! bien, dit-elle, cher époux,
Fuyons : un tel avis m'oblige.
Une seule chose m'afflige :
Je quitte encor trop peu pour vous.
Partons, je vous suis. De ses voiles
La nuit couvrant jusqu'aux étoiles,
Par l'aveugle amour conseillé,
Voilà notre couple héroïque
Embarqué dans l'esquif unique,
Presqu'aussi mal appareillé,
Que lorsqu'il arriva d'Afrique,
Mais un peu mieux ravitaillé ;
Et Rosine heureuse et tranquille
Était déjà bien loin de l'île,

Quand le monde y fut éveillé.
Pour se consoler de sa perte,
Chacun fit quelque chose ou rien,
Chacun fit bien ou mal ; mais certe,
Que chacun fit ou mal ou bien,
L'île au bout d'un tems fut déserte.
Cependant Rosine en repos,
Voguant à la merci des flots,
Semblait avoir dans ses voyages
Éole et Neptune à ses gages ;
Celui-ci, bien que de long cours,
Parut toutefois des plus courts.
Elle voyait mille avantages
A ses innocentes amours ;
Et pour n'avoir pas à se plaindre,
En soi-même elle imaginait
Mille inconvéniens à craindre
Dans le lieu qu'elle abandonnait.
Elle eût dû plutôt se les peindre ;
Car en effet le dénouement,
A moins d'un secours tout céleste,
Après un beau commencement,
Lui pouvait bien être funeste.
Un bourguemestre saugrenu,
Pressé d'une ardeur indiscrette,
Dont le tour ne fût pas venu,
De force à la fin l'eût soustraite
A l'époux nouveau parvenu,
Sans nul égard pour l'étiquette.
Les sénateurs, sur ce viol,

Auraient, en confisquant le vol,
Fait justice du bourguemestre,
Et dit que chacun d'eux en paix
Exercerait seul désormais
L'emploi de mari par sémestre.
Le peuple se fût révolté :
Quel enfer alors c'eût été
Que ce beau paradis terrestre ?
Sur-tout si pendant un traité,
Où tout le monde eût contesté,
On eût mis la reine en séquestre
Chez le plus vieux de la cité.
Que d'embarras de tout côté !
Ici, quelle paix au contraire !
Je serai donc heureuse enfin,
S'imaginait-elle en chemin ;
J'ai trouvé l'état salutaire.
Un seul homme fait mon destin ;
Seule j'ai son cœur et sa main,
Jusqu'ici rien ne m'a dû plaire :
Pas le moindre amant chez mon père ;
Trente rivales chez Osmin ;
Dans l'île un monde à satisfaire :
Ennui, dépit, dégoût, misère.
Mais un tendre époux plein de feu,
N'est ni rien, ni trop, ni trop peu ;
C'est assez, et c'est mon affaire.
Avec ce beau raisonnement,
Rosine est par la providence,
De vague en vague, heureusement

Poussée au lieu de sa naissance ;
Et par malheur pour la constance
De son époux encore amant,
Ce lieu natal était la France.
Père, mère, tout était mort :
Elle unique et riche héritière ;
Partant le mari gros milord,
Et sa bonne fortune entière.
D'abord il en était confus ;
Rien n'égalait sa gratitude,
Vertu de toutes les vertus
Dont l'homme, en la vantant le plus,
Se fait le moins une habitude.
Des libres façons du pays,
Bientôt l'Insensé prit ombrage :
Il devient jaloux à la rage,
Croit sur un rien ses feux trahis.
Rosine, qui prévoit l'orage,
Tâche à rassurer son époux
Par un volontaire esclavage ;
Mais rassure-t-on un jaloux !
Il faudrait qu'un jaloux fût sage.
Celui-ci, le plus fou de tous,
N'aborde plus qu'il n'injurie ;
Ne s'éloigne plus qu'en furie
Et que sur la foi des verroux ;
Encor bientôt il s'en défie,
Et l'outrageante jalousie
Dominant ce cœur déréglé,
Le fait recourir à la clé

Que Vulcain forge en Italie :
Clé maudite ! infâme instrument !
Qui, lorsqu'il faut qu'un mari sorte,
Condamne la dernière porte
Par où peut se glisser l'amant.
Jusques-là soumise et fidelle,
Rosine ne murmure pas ;
Tout ce qui tranquillise Hylas
Produit le même effet en elle.
Mais, gens de bien, admirez tous
L'iniquité du personnage,
De l'ingrat qui du mariage
Ose ressentir les dégoûts,
Et fausser la foi qui l'engage !
L'air du pays, me direz-vous,
Influait ; mais être volage,
Sans rien rabattre du jaloux,
Ce n'est ni le droit, ni l'usage.
La belle en a le cœur percé
De l'atteinte la plus cruelle ;
Elle regrette du passé
Jusqu'à la maison paternelle ;
Ce regret sur-tout lui rappelle
L'île dont elle avait été
L'amour et la divinité :
Vrai paradis perdu pour elle.
Même encor au sérail, du moins
Entre elle et toutes ses rivales,
Le Turc eût partagé ses soins ;
L'espace d'un mois de tous points

TAYLOR INST. OXFORD

Les eût rendu toutes égales :
Trente maîtresses sur son cœur
Avaient prétention commune ;
S'il en mécontentait quelqu'une,
Par une trop volage ardeur,
Il n'en abandonnait aucune.
Mais son ingrat n'en eût-il qu'une,
Cette une a toute la faveur,
L'épouse toute l'infortune,
Et point de terme à son malheur.
Elle était trop infortunée :
Le ciel enfin la secourut.
Elle changea de destinée ;
Un beau matin l'ingrat mourut,
Et serviteur à l'hyménée :
Rosine en réchappe à vingt ans.
Fraîche comme rose au printems,
De toute gentillesse ornée,
Riche, ( point des plus importans )
Appas de triomphante espèce
Pour les nobles cœurs de ce tems.
A beauté, chevance et jeunesse,
Ajoutons pleine liberté,
Plus de savoir, moins de simplesse :
La voilà, sans difficulté,
Plus heureuse qu'une princesse.
Des autres états celui-ci
Est l'agréable racourci.
Sans père ni mère, elle est fille ;
Sans mari, mère de famille.

Sur ces petits-maîtres altiers,
Qui sont, par un bonheur extrême,
Coqueluches de leurs quartiers,
Elle a tout au moins son trentième.
Chez elle enfin, par ses appas,
Attirant la cour et la ville,
Elle peut choisir entre mille
Et jouir jusqu'à son trépas
Des prérogatives de l'île,
Sans en craindre les embarras.

## LE REQUIN,

### CONTE;

*Par M. Piron.*

Muse, de grace, au fait et point d'exorde.
Des écumeurs, gens sans miséricorde,
Firent descente à je ne sais quel port,
Et tout de suite y descendit la mort,
L'affreux dégât, le viol équivoque,
Qu'Agnès redoute et dont Barbe se moque;
L'ardente soif du sang et du butin,
Tant d'autres maux, le sacrilège enfin,
Péché mignon des ames scélérates.
Ce dernier-ci conduisit les pirates
Dans un couvent de pères cordeliers.
Châsse, encensoirs, croix, soleil, chandeliers,
Vases sacrés, tout fut de bonne prise;

Burettes, brocs, le cellier et l'église ;
Tout fut pillé. Notez que les vauriens
N'étaient pourtant juifs, ni turcs, mais chrétiens,
En qui peut-être eût agi le scrupule,
S'ils n'avaient pas, dans plus d'une cellule,
Trouvé de quoi se dire : eh, ventrebleu,
N'en ayons point, puisqu'il en est si peu.
Quoi trouvé donc!... Quoi!.. gentilles commères,
Que sur la nef on mène avec les pères,
Pour y passer le tems dorénavant,
Eux à ramer, elle comme au couvent.
Père Grichard, bilieuse pécore,
Prêche et fulmine en pieux Matamore ;
Père Grichard est traité d'étourneau,
Et pour réponse on vous le jette à l'eau.
D'autres encor de prêcher ont la rage ;
Ils prêchaient donc, mais sur un ton plus sage ;
Quand le plus fier de tous les ouragans,
Mieux qu'un sermon convertit nos brigands.
Les voilà tous devenus des Panurges,
Se fiant moins à Dieu qu'aux Thaumaturges,
Et promettant chandelle à tous les saints
Du paradis et lieux circonvoisins.
Tout l'équipage aux pieds de la chiourme,
On crie, on pleure, on sanglotte, on se gourme ;
*Meâ culpâ*, mon père, mon mignon,
Ce n'est pas moi, c'était mon compagnon.
Moine de dire, en faisant grise mine :
Punition et vengeance divine !
Le bon larron, contrit comme à la croix,

De se vouer à monsieur saint François,
S'il en échappe. A l'instant le tems change;
Vous eussiez dit que sur l'aîle d'un ange,
Le Séraphique avait dit : *QUOS EGO.*
Le ciel reprend l'azur et l'indigo,
L'eau reverdit, et sa claire surface
S'applanissant, redevient une glace;
Tout rentre enfin dans son premier état,
Tout, j'y comprends le cœur du scélérat.
Il rit du vœu formé pendant l'orage;
Le capitaine absout tout l'équipage,
Réunissant les deux pouvoirs en soi,
Et sur son bord étant pontife et roi.
Buvons, rions, chantons, dit le corsaire;
Frappe, comite, et vogue la galère.
Les penaillons disaient : vous avez tort;
On fait la figue au saint plus près du port;
De Pharaon tel était le vertige,
Moïse aussi coup sur coup le fustige.
Le chef repart : qu'on ait tort ou raison,
Ramez, faquins, belle comparaison
De fouet à fouet, la verge de Moïse
Et le cordon de saint François d'Assise!
Trois jours avaient coulé sans accidens;
Le quatrième, ainsi qu'entre leurs dents
Les gris vêtus priaient leur patriarche
De se venger en purifiant l'arche,
L'un d'eux soudain s'écrie : ah! le voilà.
Qui? saint François! où! sur l'eau, là-bas, là!
Tenez, voyez vis-à-vis de la poupe.

Sur le tillac aussitôt on s'attroupe.
Oui, c'est, dit-on, vraiment un cordelier.
C'en est bien un, le fait est singulier.
En pleine mer, un homme, n'en déplaise,
Qui paraît même être là fort à l'aise,
C'est, s'écriait un moinillon fervent,
C'est ce grand saint, qu'à la merci du vent,
Dans le péril, ingrats, vous reclamâtes;
Mon œil d'ici distingue les Stigmates.
Je vois, je vois l'ange exterminateur
Le bras levé sur le profanateur:
Tremblez, méchans. La frocaille en tumulte
Passait déjà de l'espoir à l'insulte.
La soldatesque incertaine, tout bas,
Se demandait: l'est-ce? ne l'est-ce pas?
La nuit laissa leur ame irrésolue;
L'indévot crut avoir eu la berlue,
Et du soleil attendait le retour:
Il reparaît. On revoit tout le jour
Le même objet à pareille distance.
Lors le relaps incline à pénitence.
C'est saint François, qui pourrait-ce être donc?
Voilà des gens pénauds, s'il en fut onc.
Le commandant, dont la visière est nette,
Pour le plus sûr met l'œil à la lunette,
Et dit, ma foi, vous ne vous trompez point
Je vois capuce et froc, c'est de tout point
Un cordelier bien vif, bien à la nage,
Voulant venir peut-être à l'abordage;
Il faut l'attendre. Hola! ho! le grapin.

Chacun se signe, au cri du Turlupin;
D'horreur le poil en dresse à tout son monde;
L'objet s'enfonce et disparaît sous l'onde.
A l'instant souffle un vent plus que gaillard,
Et, fut-ce un coup du ciel ou du hasard,
Vous en allez savoir le pour et contre.
Tout au plus près le nageur se remontre;
Le grapin tombe, accroche et tire, qui?
Etait-ce bien un cordelier!... Nenni:
Car de par Dieu, sa mère, et saint Antoine,
Jamais l'habit ne fit si peu le moine.
C'était au vrai l'habit d'un Francisquain,
Mais sous lequel ne gissait qu'un requin,
Poisson goulu, vorace, anthropophage;
Poisson béant, poisson pour tout potage,
Mais un poisson froqué: par quel hasard?
Vous avez vu noyer père Grichard;
Figurez-vous ce requin qui le gobe,
Non pas avec, mais par dessous sa robe.
Des pieds au cou tantôt il fut grugé;
Et là du tronc la tête prit congé.
Le froc alors présentant l'ouverture,
Avait du monstre embéguiné la hure,
Et de ce jour, quêteur humble et gourmand,
Frère requin suivait le bâtiment.

# TIRLIBERLY (1),

## CONTE;

### *Par le même.*

Lise couchée, au retour de l'église,
Disait à Jean : mon Dieu, le bel outil !
Quel est son nom ! *Tirliberly*, dit-il.
*Tirliberly* sera vraiment, dit Lise,
Dorénavant mon bijou favori.
*Tirliberly* mit toute sont attente
A bien ouvrer, tant qu'en peu dépéri,
Jean se souvint qu'il avait une tante,
Et s'embarqua pour le Pondichéry.
Au bord de l'eau, grands adieux ; on s'embrasse,
Propos de femme et fadeurs de mari :
Lise au revoir Jean, mon ami, de grace,
Laisse-le moi ; quoi ? le *Tirliberly*.
L'homme eut beau dire, et beau rire, et beau faire,
S'il ne le laisse, il ne partira point.
Lise l'a dit : donc pour la satisfaire,
Jean fouille et prend par dessous son pourpoint
N'importe quoi ; tout ce qui vint à point,
Propre à donner le change à l'ingénue ;

(1) Le sujet de ce conte est le même que celui de Grécourt, intitulé la Linote de Mississipi. Tome II, pag. 72.

Quoi que ce fût : tiens, dit-il, le voilà ;
Cours après, cherche, et ce disant, il rue
Ce qu'il tenait dans l'herbe haute et drue :
Puis sur-le-champ monte en mer et s'en va.
Or n'ayez peur que simple ou trop honnête,
Lise, à tourner incessamment la tête
Vers le vaisseau, gagne un torticoli.
Ce n'est le point où son esprit s'arrête ;
Tout son penser vise au *Tirliberly*.
Onc on ne vit chien plus âpre à la quête.
Vaine recherche ! elle ne trouve rien.
Dieu sait l'angoisse. O douleur sans pareille !
Las ! j'ai perdu le plus beau de mon bien :
*Tirliberly* ! que ma voix te réveille ;
Par-dessus l'herbe, à mes cris, lève-toi.
A mon aspect tu croissais à merveille,
Et tu semblais avoir des yeux pour moi.
*Tirliberly*, seras-tu sans oreille ?
A ce haut cri dans les airs épandu,
Sort de la roche un jeune anachorette,
Frais comme rose, et qui sous sa jaquette
A plus et mieux que Lise n'a perdu.
Père, aidez-moi, dit la belle éplorée :
Vous me voyez pis que désespérée
Pour un bijou dans l'herbe enseveli ;
Bijou, vraiment qui passe le joli.
Sans lui je meurs, sans lui rien ne m'agrée ;
Il me valait lui seul tout l'empyrée.
Ce bijou rare a nom *Tirliberly* :
Savez que c'est, si connaissez la pompe

De ce bas monde : hélas! un mal-adroit
Me l'a fait perdre, et si je ne me trompe
Il est tombé non loin de cet endroit.
Tenez, cherchons : nous y voici tout droit.
Mû de pitié le pauvre solitaire
Tout bonnement cherche et cherche à tâton
Sans savoir quoi. Tel un visionnaire
Cherche le jour dans la nuit de Newton;
Ou si l'on veut, tel un savant Breton (1);
Grand scrutateur de forme planétaire,
Dessous le Pôle, en cherche une à la terre.
De charité le jeune homme rempli,
Met donc le front et le nez dans les herbes,
Et retroussé jusqu'au *Tirliberly*,
En laisse voir un tout des plus superbes.
L'apercevant, Lise jette un grand cri :
Ah! le voilà! l'hermite se redresse;
Et prenant part à sa vive allégresse;
Demande à voir un bijou si chéri.
Lise lui dit : vous l'avez, et le presse
De le lui rendre. A cela l'homme saint
Reste muet. Elle insiste, il se plaint
D'un tel soupçon, et consent qu'on le fouille.
Lise y procède et saute à la quenouille
Avec laquelle Eve nous a filés.
Gens au désert par la grace exilés,
Antoines, Pauls, Hilarions, Arsennes,
L'esprit malin vous a bien fait des siennes;

(1) M. de Maupertuis.

Convenez-en ; mais n'en fûtes jamais
Si lutinés, si serrés de si près.
*Tirliberly* trahit enfin son maître,
Le Jouvenceau succombe innocemment.
Lise innocente encore en ce moment,
De sa main propre emprisonne le traître,
Et d'innocence en innocence, ainsi
Jean fut très-Jean, mais Lise en fut aussi
Bien plus savante, apprenant de ceci
Qu'un mari peut aller à la campagne,
Sans pour cela, qu'en ce siècle poli,
A la maison sa charmante compagne
Demeure oisive ou sans *Tirliberly*,
Et que souvent, loin d'y perdre, elle y gagne.

## LE NEZ ET LES PINCETTES,

### CONTE;

*Par le même.*

Les saints et les diables ensemble
Eurent toujours maille à partir;
Et ce qui doit nous avertir,
Qu'il faut que chacun de nous tremble,
C'est que le serviteur de Dieu,
N'a pas toujours, avec le Diable,
Tiré son épingle du jeu,
Où la Légende est une fable.

Jadis un vieux saint existait,
Lequel apothicaire était;

Car en quelqu'état que l'on vive,
Est saint qui veut, noble ou vilain,
Voire pis, témoin saint Crépin,
Sainte Magdeleine, et saint Yve.
Un jour que, pour le bien public,
Manipulant quelques recettes,
Le distillateur en lunettes,
Dans ses fourneaux, sous l'alambic,
Fourgonnait avec des pincettes;
Voici venir le tentateur,
En intention de distraire
Le vigilant opérateur,
Et de lui donner lieu de faire
Un *quiproquo* d'apothicaire.
Devant le saint, monsieur Satan,
Culbute, caracolle et frinque;
Le fantastique charlatan,
Par mille beaux tours se distingue:
Entre autres, son corps de lutin
Se tourne en cylindre d'étain,
Représentant une seringue,
Il fait de son nez un canon,
Soupirail exhalant la peste,
Et toute autre vapeur funeste;
De sa gueule, un mortier bouffon,
Et de sa langue, un gros pilon
Dont le mouvement circulaire
Faisait entendre un carillon,
Tel qu'au sabat on le peut faire.
Des ténèbres le roi Fallot,

Epuisa là tout son callot ;
Mais ce qu'il y gagna fut mince.
Car le bon saint, qui ne dit mot,
Fit cependant rougir sa pince,
Et le tint serré comme il faut.
Le Diable fait un soubresaut,
Montre de longues dents qu'il grince,
Veut avancer, veut reculer,
Tend les griffes, serre la queue,
Rue, et beugle à faire trembler
Toute la terre et sa banlieue.
Cependant en malin sournois,
L'autre jouit de sa victoire,
Et fit faire au Diable vingt fois
Le tour de son laboratoire ;
Jusqu'à ce que las de ce jeu,
Il renvoya la bête au gîte,
Et pour l'y faire aller plus vîte,
Il lui seringua, pour adieu,
Quelques petits jets d'eau-bénite.
C'est s'en tirer avec honneur :
Heureux le bon Pharmacopole,
S'il eût d'une telle faveur
Rapporté la gloire au seigneur !
Par malheur, en tournant l'épaule,
Le Diable avait trouvé moyen,
Pour se dépiquer de son rôle,
De jeter au cœur du chrétien
Quelques grains de vanité folle,
Dont à son tour le Tout-Puissant,

Très-mécontent avec justice,
Châtiait le saint, en laissant
Triompher un tems la malice
Du maudit lion rugissant,
Dont voici quel fut l'artifice.
Il s'enveloppe de la peau
D'un homme chargé de cuisine,
Masse de chair faite en tonneau,
Pesante espèce de pourceau
Qui roule ici-bas sa machine,
Et qui, pliant sous le fardeau,
Sur deux pieds quelquefois chemine.
A la ville et dans le quartier
Où le saint faisait son métier,
Le masque à figure massive,
En moine de Cîteaux, arrive;
Va descendre chez un baigneur,
Se met au lit, fait le malade,
Et mande le premier docteur,
Qui vint lui débiter par cœur
En Latin mainte coyonade,
Et termina son sot narré,
Par la formule régulière
De *clisterium donare*,
De la faculté de Molière.
Là paraît l'humble apothicaire,
Tout prêt à glisser de sa main,
Avec sa mine débonnaire,
Le remède chaud, et bénin.
Dieux des vers, et de la peinture,

Aidez-moi dans cette aventure.
Voilà tout bien appareillé,
Le mousquetaire agenouillé,
Et le malin corps en posture;
Mais, quoique longue outre mesure,
La canule n'arrivait point,
A cause du trop d'embonpoint,
A mi-chemin de l'embouchure.
Donc, pour que tout aille à son point,
De deux valets l'effort s'y joint;
Chacun d'eux du fessier difforme
Prend une part, la tire à soi,
Et de l'ennemi de la foi
Présente le *podex* énorme.
Le collateur un peu butor,
Qui, malgré cela, craint encore
De s'égarer dans la bruyère,
Et qui, pour ses péchés, de plus
Etait un peu court de visière,
Mais le nez si près du derrière,
Qu'il est à deux doigts de l'anus:
C'est où le Diable attend son homme.
On ne peut trop admirer comme
Droit au-devant la bague alla,
Et d'elle-même s'enfila.
Alors sur chaque joue on laisse
Retomber l'une et l'autre fesse:
L'impitoyable Lucifer
A cris, ni pleurs ne veut entendre,
Et change en tenailles d'enfer

L'endroit où le nez s'est fait prendre.
Ah ! vous avez beau trépigner :
Vous voilà pris, l'homme aux pincettes !
C'est à vous de vous résigner :
Car de la façon dont vous êtes,
Vous ne pouvez pas vous signer.
Il dit, et plus sûr de sa proie,
Que ne le fut le beau Pâris,
En enlevant la sienne à Troie,
L'infâme ravisseur déploie
Ses ailes de chauve-souris,
Et l'élève en l'air avec joie.
Spectacle horrible, et scandaleux !
Au cul du Démon cauteleux,
Et de qui triomphe la fraude,
L'un d'entre les prédestinés,
Un saint, en l'air, est, par le nez,
Pendu comme une gringuenaude.
Ainsi sur le saint homme Job,
Le Dieu d'Isaac, et Jacob,
Jadis de la même puissance
Toléra l'affreuse licence ;
Mais bientôt y sut mettre fin :
Aussi mit-il ici la main.
Le saint reconnut son offense ;
Dieu tonna, le malin esprit
Ouvrit la pincette maudite,
Et de la foire qui lui prit,
Aspergeant le nez du contrit :
Adieu, dit-il, et quitte à quitte.

# L'ACCOMMODEMENT

## DE LA VÉRITÉ ET DE LA CHARITÉ,

## CONTE;

*Par M. PIRON.*

LA Vérité, la Charité,
Si rares au siècle où nous sommes,
Etaient le plus beau don qu'eût fait le ciel aux hommes,
Avant qu'ils l'eussent irrité.
Mais ces aimables sœurs ont quelquefois querelle;
Le plus habile a peine à les concilier.
L'une est toujours ardente, et signale son zèle;
L'autre est inexorable, et ne saurait plier.
S'il faut prendre parti, le choix est difficile:
Voyons de quelle adresse à franchir ce pas-là
Sut user un docteur habile
De l'école de Loyola.
Dans Paris, une jeune fille,
Héritière d'un gros banquier,
Etait l'honneur de sa famille,
Et l'ornement de son quartier.
Plus d'un galant cherche à lui plaire;
Mais entre les devoirs rendus
Près de la fille et de la mère,

Les soins d'un jeune mousquetaire
Semblent les plus ardens et les plus assidus.
La mère prudente, attentive,
Juge à propos d'entrer en explication,
Et d'une recherche si vive
Approfondit l'intention.
Ma vue est toute légitime,
Répond fièrement l'amoureux;
Si je puis devenir heureux,
Ce ne sera pas un crime.
Faut-il quelqu'éclaircissement
Sur mes moyens, sur ma noblesse?
Chez le père recteur de la maison professe,
On peut en avoir aisément.
Quoi! le père recteur! dit la bonne maman:
Le témoignage est bon. Je connais sa droiture,
Et j'aurais pour son sentiment
Même foi que pour l'écriture.
Ces mots, au jeune amant,
Font luire un rayon d'espérance.
Il vole, sans perdre un moment,
Au couvent de sa révérence.
« Cher père, lui dit-il, mon sort est en vos mains;
» Un mot de votre part, contraire ou favorable,
» Va bientôt de tous les humains,
» Faire le plus heureux, ou le plus misérable ».
Il s'explique, et le père est touché vivement
D'un discours que l'amour rendit plus pathétique,
Que tous ceux qu'enfanta l'art de la rhétorique.
« Je suis à vous, dit-il; mais j'ignore comment...

» Ecoutez, reprend-il, je roule une pensée,
» Qui va vous paraître insensée,
» Mais qui peut à vos vœux servir utilement.
» Je connais un richard jaloux à toute outrance,
» Et qui, pour échapper au destin des cocus,
» Offre cinquante mille écus
» A quelque homme de confiance,
» Qui de sa chère épouse assure l'innocence
» Par de sages avis, par son inspection;
» Mais à condition,
» Que, pour son entière assurance,
» Cet Argus se soumette à l'opération,
» Qui n'est pas si commune en France,
» Que chez certaine nation.
» Si cet emploi suffit à votre ambition,
» Vous en aurez la préférence.....
« O l'admirable expédient,
« Pour avancer mon mariage »,
S'écria notre adolescent!
« Morbleu! pour les trésors qu'on puise en Orient,
» Pour tout l'or que roule le Tage,
» Je ne livrerais pas ce gage....!
» Modérez ce transport, dit le père en riant,
» Et soyez moins impatient;
» Je ne perds pas encore courage ».
Au domicile du recteur
Paraît bientôt la bonne mère;
C'était son conseil ordinaire,
Et peut-être son directeur.
Elle parle, elle questionne.

« Du jeune homme, dit-il, j'estime la personne,
» Et respecte l'extraction;
» Elle est depuis long-tems avec distinction
» Sur les rives de la Garonne.
» Quant à ses revenus, je n'en suis guère au fait;
» Mais je suis assuré qu'il possède un effet
» Dont il a refusé quinze mille pistoles ».
La mère est satisfaite, et donne des paroles.
Les vœux de notre amant sont bientôt exaucés,
Et les noces se font, sans ces dépenses folles,
Sans ces apprêts vains et frivoles,
Dont la plupart des grands sont trop embarrassés.
Tout rit dans le nouveau ménage:
Sur la fin d'un repas, où régnait la gaîté,
Le recteur s'applaudit de sa dextérité
A conduire un pareil ouvrage.
Il fait voir que sa charité
A bien joué son personnage,
Sans offenser la vérité.
La maman en rit peu: la bonne créature
Voit d'un air assez consterné,
Que l'effet de son gendre est d'une autre nature
Qu'elle n'avait imaginé;
Et contre le recteur à demi-bas murmure.
« Pourquoi, disait-elle en secret,
» Ne couvertir en or ce précieux effet!
» Pourquoi cette offre refusée!
» Oh! que l'échange me plairait »!
Mais on prétend que l'épousée
N'en eut pas le même regret.

# LE CADENAT (1)

Jeune beauté qui ne savez que plaire,
A vos genoux, comme bien vous savez,
En qualité de prêtre de Cythère
J'ai débité, non morale sévère,
Mais bien sermons par Vénus approuvés,
Gentils propos, et les fades sornettes
Dont Rochebrune orne ses chansonnettes.
De tels sermons votre cœur fut touché,
Jurates lors de quitter le péché,
Que parmi nous on nomme indifférence;
Même un baiser m'en donna l'assurance.
Mais votre époux, Iris, a tout gâté.
Il craint l'amour : époux s'exagénaire
Contre ce dieu fut toujours en colère.
C'est bien raison; l'amour de son côté
Assez souvent ne les épargne guère.
Celui-ci donc tient de court vos appas.
Plus ne venez sur les bords de la Seine
Dans ces jardins, où Sylvains à centaine
Et le dieu Pan vont prendre leurs ébats;
Où tous les soirs nymphes de tout étage,
En médiocre et pompeux étalage,

(1) Ce conte est de M. de Voltaire; on le trouve dans presque toutes les éditions de ses œuvres; mais moins étendu, et à plusieurs égards différent de ce qu'il est ici. C'est pour cela que nous l'avons inséré dans ce recueil.

Près d'un bassin, devant plus d'un Pâris,
De la beauté vont disputer le prix.
Plus ne venez au palais des Francines,
Dans ce pays, où tout est fiction,
Où l'amour seul fait mouvoir cent machines,
Plaindre Thésée, et siffler Arion.
Trop bien, hélas! à votre époux soumise,
On ne vous voit tout au plus qu'à l'église.
Le scélérat a de plus attenté,
Par cas nouveau, sur votre liberté.
Pour éclaircir pleinement ce mystère:
D'un peu plus haut reprenons notre affaire.
Vous connaissez la déesse Cérès.
Or en son tems, Cérès eut une fille
Semblable à vous, à vos scrupules près,
Belle, et sensible, honneur de sa famille,
Brune sur-tout, partant pleine d'attraits:
Ainsi que vous, par le dieu d'hymenée
La pauvre enfant fut assez mal menée.
Le roi des morts fut son barbare époux.
Il était louche, avare, hargneux, jaloux.
Il fut cocu, c'était bien la justice.
Pyrithoüs, son fortuné rival,
Beau, jeune, adroit, complaisant, libéral,
Au dieu Pluton donna le bénéfice
De cocuage: or ne demandez pas,
Comment un homme, avant sa dernière heure,
Put pénétrer dans la sombre demeure.
Cet homme aimait, l'amour guida ses pas.
Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes,

Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes.
Pluton sut tout; certain de son malheur,
Pestant, jurant, pénétré de douleur,
Ce dieu donna sa femme à tous les diables.
Premiers transports sont un peu pardonnables.
Bientôt après, devant son tribunal,
Il convoqua le sénat infernal.
A son conseil viennent ces saintes ames
De ces maris dévolus aux enfers,
Qui, dès long-tems en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
L'un d'eux lui dit: mon confrère et seigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont votre altesse a fait l'expérience,
Occir sa femme est toujours le meilleur;
Mais las! seigneur, la vôtre est immortelle:
Je voudrais donc, pour votre sûreté,
Qu'un cadenat de structure nouvelle
Fût le garant de sa fidélité.
A la vertu par la force asservie,
Lors vos plaisirs borneront son envie;
Plus ne sera d'amant favorisé!
Eh! plût aux dieux que, quand j'étais en vie,
D'un tel secret je me fusse avisé.
A ce discours les damnés applaudirent,
Et sur l'airain les cocus l'écrivirent.
En un moment, fers, enclumes, fourneaux
Sont préparés aux gouffres infernaux.
Tysiphoné, de ces lieux serrurière,
Au cadenat met la main la première,

Elle l'achève, et des mains de Pluton
Proserpine reçoit le triste don.
On m'a conté, qu'essayant son ouvrage,
Le cruel dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendresse il dit à sa moitié :
Que je vous plains! vous allez être sage.
Or ce secret, aux enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté,
Et depuis ce, dans Venise et dans Rome,
Il n'est pédant, bourgeois, ni gentilhomme,
Qui, pour garder l'honneur de sa maison,
N'ait en tout tems cadenats à foison.
Là, tout jaloux, sans craindre qu'on le blâme,
Met sous la clef la vertu de sa femme.
Or votre époux, dans Rome a fréquenté;
Chez les méchans on se gâte sans peine,
Et le galant vit fort à la romaine;
Mais ne craignez pour votre liberté :
Tous ses efforts seront pures vétilles,
De par Vénus, vous reprendrez vos droits;
Et mon amour est plus fort mille fois
Que cadenats, verroux, porte, ni grille.

## LA BOUGIE DE NOEL,

### CONTE;

### *Par* ROBBÉ.

A PISE, ville d'Italie,
Habitait un certain nommé Dalcantaris,

Jaloux de sa moitié jusqu'à la frénésie :
Le fait n'est étonnant, Italiens maris
Sont sujets, comme on sait, à visions cornues.
Celui-ci, galant autrefois,
Savait sur le bout de ses doigts
Les rubriques d'amour, même les moins connues.
Pour mettre donc en sûreté
Son honneur, ou plutôt celui de son épouse,
Ceintures de virginité
Vinrent d'abord s'offrir à son ame jalouse ;
Mais c'était peu pour lui. Les plus sûrs cadenats,
Pour garder ce trésor, font en vain résistance.
Le drôle le savait, et par expérience ;
Voici donc ce qu'il fit pour éviter le cas.
Il joignit à cette ceinture,
Vers l'endroit dangereux, deux lames de rasoir:
Deux ressorts les faisaient mouvoir,
Et dès qu'on les lâchait, refermaient l'ouverture.
Sa femme à peine eut reçu ce présent,
Que, pour tromper sa méfiance,
Elle en propose à son amant
La dangereuse expérience.
Une nuit que, cédant aux charmes des pavots,
Notre argus, sur la foi de la chaste ceinture,
Reposait, si jamais on vit dans la nature
Un jaloux dormir en repos ;
L'amant arrive : il court dans les bras de sa belle.
Par des baisers, on prélude un moment,
Et las de ces faveurs qui croissent son tourment,
Il en cherche une plus réelle.

L'infernale machine arrête ses plaisirs ;
Mais sa main fait mouvoir le ressort qui s'oppose,
Et découvre à ses yeux tout l'éclat de la rose,
Dans le centre de ses desirs.
Le serpent qui tenta notre commune mère,
Se réveille d'abord à cet aspect charmant,
Et leur fit inventer, dans cet heureux moment,
Les moyens de se satisfaire.
Que ne surmonte point un amour violent ?
Des deux ressorts, la belle en tenait un, l'amant
Retenait l'autre ; et dans cette aventure
Le serpent, sans trembler, saisit la conjoncture,
Et se plonge à l'instant avec vivacité,
Dans le sein de la volupté.
A cette douce approche, on s'emporte, on s'oublie,
On est prêt à perdre la vie ;
On ne pense plus, mais on sent,
Et dans ce transport si puissant,
Le serpent, au milieu de l'ardeur qui l'anime,
Se voit la funeste victime
Des rasoirs échappés, et cet endroit si beau,
Trône de ses plaisirs, en devient le tombeau.
Aux cris de l'homme accourt la soubrette tremblante :
Elle emmène l'amant, tandis que son amante,
Ignorant du serpent les mortels déplaisirs,
Jouit confusément de ses derniers soupirs.
A de si doux transports vient succéder la plainte,
Qui fit bientôt place à la crainte :
Il fallait au plutôt retirer le serpent,

Et l'embarras était comment;
Un tirre-bourre en fit heureusement l'affaire.
L'animal encor furieux,
Ne sortit qu'avec peine, écumant de colère,
Quoiqu'il eût les larmes aux yeux.
Sur le lieu de sa sépulture
Il fut question d'opiner :
Pour en conserver la figure,
La dame à l'embaumer paraissait incliner.
La soubrette disait que ce serait folie,
Et que besoin n'était de l'enchâsser,
Tels animaux étant communs en Italie;
Par la fenêtre enfin elle le fit passer.
Une vieille dévote en allant à l'église,
(Car c'était, m'a-t-on dit, Noël le lendemain)
Trébuche, et laisse échapper de sa main
La lanterne qu'elle avait prise;
Le hasard fit qu'à ses pieds le serpent
Tombe au moment qu'elle tâtonne;
Pour sa bougie, elle le prend,
Le met dans sa lanterne: ainsi Dieu n'abandonne
Ses serviteurs, dit-elle, et sait les secourir.
Elle arrive à l'église, elle dit des premières,
Ce que par cœur, elle sait de prières;
Mais bientôt à son livre il lui faut recourir.
Elle met sa bougie aux mains de sa voisine;
Jusqu'à celles du clerc elle parvient enfin.
Il souffle sur la mêche, il se tourmente en vain
Pour l'allumer; tant plus il l'examine,
Plus ce qu'il tient lui paraît surprenant.

Une veuve à l'autel venait à ce moment :
Qu'est-ce ceci, dit le clerc ? Ah ! dit-elle,
C'est un.... là les sanglots lui coupèrent la voix,
Tant cet objet puissamment lui rappelle
Ce que la mort lui ravit autrefois.
Le clerc alors comprenant le mystère,
A d'autres ! cria-t-il, d'une voix de courroux :
Cette bougie est faite à s'allumer chez vous,
Mesdames, que chacun fasse son ministère.

## LE MARI IMPRUDENT,

### CONTE.

Il est de certaines matières,
Dont les plus ingnorans sont les plus satisfaits.
Le petit conte que je fais,
Vaut mieux que dix preuves entières.
Un mari pour savoir, après maint embarras,
Si sa femme, un peu trop d'humeur à vouloir plaire,
Ne l'avait pas fait le confrère
De force honnêtes gens que je ne nomme pas ;
Enfin, après dix ans d'étude
A se tirer d'inquiétude,
Sans pouvoir contenter sa folle passion,
S'avisa d'une invention
Qui l'éclaircit d'un point à son repos funeste.
Ce curieux, un soir, entrant dans sa maison,
Lève les mains au ciel, il soupire, et le reste.
Sa femme veut d'abord en savoir la raison :

Vous pouvez bien juger qu'elle vint au plus vîte.
Tâter le pouls de l'hypocrite.
Non, ma femme, dit le mari,
Je n'ai ni fièvre ni migraine;
Plût au ciel! j'en serais plus promptement guéri,
Que du chagrin qui fait ma peine.
Il pleure là-dessus; elle veut tout savoir;
Elle le flatte! elle le prie,
Pleure avec lui de compagnie,
Et feint le plus grand désespoir.
Eh bien! vous le saurez, dit alors le bon-homme:
Il est arrivé ce matin
Un devin importaut, que par-tout on renomme
Comme le mieux instruit des décrets du destin.
Chacun va pour le voir, et l'affluence abonde.
Enfin, mon cœur, pour trancher court,
Voyant que tout le monde y court,
Je me laisse entraîner à la foule du monde.
Mais hélas! nous voyant en grand nombre assemblés,
Jetant les yeux sur près de mille:
Tremblez, nous a-t-il dit, tremblez;
Je viens de consulter l'astre de votre ville.
On crut qu'il annonçait la récolte stérile
Et de nos vins et de nos bleds.
Hélas! non; c'est bien autre chose
Que le devin nous a prédit;
Il nous a menacés d'une métamorphose,
Et voici comme il nous l'a dit.
Ceux dont, par l'influence aux maris trop fatale,

Les femmes ont fait brêche à la foi conjugale,
Auront.... Ah! qu'auront-ils? lui dit sa femme,
eh bien!....
Ici la force m'abandonne,
Poursuit-il : ces maris, avant que minuit sonne,
Auront, hélas! auront une tête de chien.
Est-il vrai! l'étonnant prodige,
Dit-elle, tremblante d'effroi!
Mais après, revenant à soi :
Qu'avez-vous tant qui vous afflige?
Ingrat, doutez-vous de ma foi!
Non, répond le mari, je ne crains pas pour moi;
A mes yeux votre vertu brille;
Je me vois dans tous mes enfans.
Mais si cela touchait quelqu'un de nos parens,
Quel déshonneur pour la famille!
Que diront les honnêtes gens?
Le reste du discours ne fait rien à l'affaire;
Ils se couchent à l'ordinaire:
Si le mari dormit, l'histoire n'en dit rien.
Mais pour la femme, on sait, qu'en lui touchant
la tête,
Son ambulante main faisait fréquente enquête;
Le sujet, vous le sentez bien;
En faut-il dire davantage!
C'était pour voir si son visage
S'allongeait en museau de chien.
Tandis qu'elle mesure, et voit si ses oreilles
Sont encore aux siennes pareilles,
L'homme remue, et la femme d'abord

Se retire et fait l'endormie,
Et fait si bien qu'elle s'endort,
Sans songer à la prophétie.
Elle dormait profondément,
Quand le mari subitement
Lui porta l'effroi dans l'oreille;
Par une espèce d'aboiement.
La pauvrette en sursaut s'éveille,
Saute du lit légèrement,
Crie : à l'aide, miséricorde !
Dans la crainte qu'il ne la morde;
Et réfléchissant sur le cas
Qui lui fait voir sa honte toute prête,
Elle soupire, et dit à demi-bas :
Faut-il que par ma faute, hélas !
Mon mari soit devenu bête !
Le bon-homme en sut plus qu'il n'en voulait savoir.
Heureux s'il eût toujours resté dans l'ignorance !
Cette histoire nous fait bien voir,
Qu'il est certain secret, dont mal nous prend d'avoir
Une trop sûre connaissance.

## LES COQUILLES D'OEUFS,

### CONTE;

*Par M. Darn....*

Certain Lucas, le coq de son village,
(J'ai même su qu'il était marguillier)

Par le grand nœud, le nœud du mariage,
Depuis trois mois venait de se lier.
A qui ! Je veux, sans la moindre imposture,
Dans un portrait, tiré d'après nature,
Vous exposer les divers agrémens
De la moitié de ce roi des manans.
On la nommait Alix, Alix la belle :
Titre qui vaut les noms les plus brillans.
Seize ans au plus, la fraîcheur du printems,
Cet air fripon et qui nous ensorcelle,
L'air de l'amour, une noire prunelle
Qui vous allait débaucher tous les sens ;
Bouche de fraise, où respirait la vie,
Où du baiser s'exhalait l'ambroisie,
Et des tettons, dieu d'amour ! quels tettons !
Il n'en est point de si blancs, de si ronds,
Deux petits bouts, de vrais boutons de roses !
Faut-il me taire ici sur autres choses,
Qu'en vérité baiserais, croquerais,
Bien mieux encor que ne les dépeindrais !
Taille de grâce, et faite exprès pour plaire,
Pied à baiser, à rebaiser cent fois,
Quoiqu'il n'eût point la mule du saint père.
Pour un tel pied, ma foi, je donnerais
Mille écus d'or ; une jambe de biche
A faire hennir le plus triste derviche,
Que caressait un petit jupon blanc,
A qui par fois zéphire faisait niche ;
Simple corset, mais bien le plus galant:
Simple bouquet, mais bien le plus parant;

Gentil chapeau sur le coin de l'oreille :
Allant toujours, fretillant, babillant,
Riant sans cause, et toujours agaçant:
Bref un bijou. Voilà notre merveille
Représentée au plus naïvement.
Cà, que l'on juge après cette peinture
Si l'on pouvait se défendre d'aimer;
Je dis d'aimer! disons de s'enflammer,
Lorsqu'on voyait pareille créature.
Un cardinal, (et je le dis tout bas)
Le pape même eût succombé, je gage.
Dès qu'il la vit, aussi n'en dormit pas,
Brûla d'amour le curé du village.
Que l'on me passe encor ce portrait-ci;
J'en ai besoin, et c'est son cadre ici.
Notre pasteur avait trente ans à peine,
Teint frais, poil brun, marque la plus certaine
De convoitise et de virilité,
L'air d'un frappart regorgeant de santé,
Curé, selon la coutume très-pie,
L'oncle béni d'une nièce jolie,
Escamotant d'ailleurs en son chemin
Jeune tendron, lorsque son bon génie
Discrètement l'amenait sous sa main:
Alix était sa brebis la plus chère.
L'homme de Dieu, comme l'ai déjà dit,
Abandonnant le prône à son vicaire;
Je dirai plus, lui laissant le profit,
Ne faisait rien. J'ai tort: n'est-ce rien faire,
Que bien aimer? c'est la première affaire.

C'était la sienne, il en perdait l'esprit :
C'est dire assez qu'Alix n'était sévère ;
Car n'est besoin que cela soit rimé ;
Qui peut aimer, lorsqu'il n'est point aimé ?
Puis pour tourner jeune cœur a sa guise,
Las ! n'est rien tel que d'être homme d'église.
Demandait-on le pasteur : on courait
Chez son Alix plutôt qu'à la paroisse.
De tout ceci Lucas point ne riait,
Il en sentait une mortelle angoisse,
Entre ses dents souvent il marmottait,
Et son chapeau de travers en mettait :
Il s'avisait enfin d'aimer sa femme,
Conséquemment mon rustre était jaloux :
Semblable vice est fait pour tel époux,
Peu de maris auront ici ce blâme.
Ne pouvant plus résister dans sa peau,
Tant un jaloux se trouble le cerveau,
Lucas s'en va trouver Messer Guillaume,
Bailli du lieu ; qui pis est, bel-esprit,
Comme un bailli peut l'être ; il nous suffit
De ce trait-là pour dépeindre notre homme,
Au demeurant bon diable et sans chagrin,
Aimant à rire aux dépens du prochain.
Lucas l'aborde en se grattant la tête.
Bon jour, Lucas... Votre humble serviteur,
Notre bailli... Tu me parais rêveur,
Et la vendange est-elle bientôt prête ?....
J'ai, par ma foi, bien un autre souci....
Comment !... Tenez, monsieur notre bailli,

Voudriez-vous que sans çarimonie
Je buvions... là... queuque coup d'amiquié ?
Nous jaserions un brin... J'ai grande envie
De vous parler. Lucas n'est renvoyé,
Maître Guillaume accepte la partie :
A son portrait je devais ajouter
Que par Bacchus il se laissait tenter.
Au cabaret, le meilleur du village,
Les voici donc tous deux le verre en main :
Le gros Guillaume, en vrai consul romain,
Avec Lucas jouant son personnage :
A ta santé, Lucas... c'est trop d'honneur ;
Permettez-vous que je boive à la vôtre ?
Ainsi tous deux s'humectant de grand cœur,
Ils s'enivraient poliment l'un et l'autre.
Notre bailli parle enfin le premier :
Eh bien ! Lucas, quelle est donc ta détresse !
Et d'où te vient cette morne tristesse !
N'aurais-tu plus de vin dans ton cellier !...
Pis que cela. Je donnerais ma cave
Et tous les vins du monde pour m'ôter
L'étrange mal qui vient m'inquiéter ;
Je ne dors plus, je sis pis qu'un esclave....
Pour t'en guérir tu donnerais ton vin !
Que diable donc est ce maudit chagrin !...
Oh ! j'en mourrons.... Voilà, parbleu, du grave !
Buvons. Or çà, qu'as-tu !... J'ai... Couvre-toi...
Sous le respect, monsieur, que je vous doi,
J'ai... que je suis cocu... Tu viens de dire ?...
Je suis vraiment cocu !... rien que cela !

O le niais ! et tu devrais en rire
Tout le premier ; ce mal se passera :
Crois-moi, l'ami, va, tope au cocuage....
Vous nous gaussez ; palsanguié, moi j'enrage.
Rien que cela !... Tu radotes, Lucas....
Je voudrais bien vous voir en pareil cas,
Qu'on cajolît madame la baillive ;
Que feriez-vous ? hem !... je n'en mourrais pas.
Ne faut-il pas que cela nous arrive
Un peu plutôt, un peu plus tard ! toujours
Est-il bien sûr, Lucas, que qui prend femme
De cocuage arbore l'oriflamme...
J'e n'entends rien à tous ces biaux discours ;
Ce que je sais, c'est que je ne veux être
Cocu, monsieur, c'est-là mon dernier mot....
Ecoute un peu, tu reviendras peut-être
De ton erreur : vois-tu !... tu n'es qu'un sot...
Grand merci soit.... Oh ! si tu savais lire !
Un certain Jean qui vaut mieux entre nous
Que tous les Jeans pour qui brûle ta cire ;
Le Jean, ma foi, le plus savant de tous,
T'aurait appris là-dessus son système.
Tu verrais comme être cocu n'est rien.
Depuis enfin que tu crois l'être, eh bien !
Ne mets-tu pas ton bonnet tout de même ?
N'entre-t-il pas aussi bien !.... Foin de vous.
Mon bonnet entre ; on entre aussi cheux nous ;
Puis de ma femme... à mon bonnet.... je pense
Qu'il est parbleu, très-grande différence.
Je n'ai besoin de tant lire pour ça,

Et ne connais ni vos Jeans ni vos Jeannes ;
Mais dans ce fait ce sont tous de francs ânes,
Et j'apprendrais à tous ces docteurs là.
Notre bailli, tenez, vous voulez rire ;
I gn'a point là tant de choses à dire :
Je suis cocu ; je viens en ce moment
Vous en porter ma plainte en conséquence,
Vous supplier que pour sa pénitence,
En quatre murs on serre mon galant.
Ine faut plus que rendre la sentence....
Or ça, quel est le cocuficateur ?...
Quoi !... Qui te fait cocu ?.... notre pasteur....
Bon ; poursuivons : la preuve ?... j'en ai mille ;
Vous allez voir si je n'ai pas raison.
Quand le curé s'en vient à la maison,
Alix rit, jase, et plus alors ne file ;
Dévotement il lui touche la main :
Veut-il sortir, la coquine l'arrête ;
Est-il sorti, je lui vois l'air chagrin :
Lorsque je parle, on me traite de bête ;
Et quand je veux l'embrasser, de vilain.
Oui, je le suis, la preuve est trop réelle ;
J'ai remarqué même au *per omnia*
Qu'il a toujours les yeux tournés sur elle.
Dit-il, pardieu ! la messe pour cela !
Eh ! quoi, toujours rire, monsieur Guillaume !
En vérité.... Tais-toi, pauvre cher homme,
Et bois, voilà par trop déraisonner :
Si tu n'as pas d'autre preuve à donner,
Va-t'en conter de tes fagots à Rome.

Il dit et boit, et laisse au cabaret
Notre manant fâché du tour, Dieu sait!
Trois jours à peine écoulés, il vient vîte:
Ah, ah! Messer Guillaume! à ce coup-ci
Pour vos biaux dits je ne vous tenons quitte;
J'ai bonne preuve, acoutez bien ceci:
Lorsque je sors, entre l'homme d'église;
Et quand je rentre, il sort comme un éclair.
Qu'en pensez-vous? hem? faut-il que je lise
Présentement? cela n'est-il pas clair?...
Eh! notre ami, laisse-moi, je te prie;
Je te l'ai dit, tu n'es qu'un innocent.
D'être cocu s'il te paraît plaisant,
Et que ce nom te fasse tant d'envie,
Je suis tout prêt à t'aider à l'instant;
Mais il me faut parler plus clairement,
Ou ne reviens en ce lieu de ta vie.
Et mon bailli d'éconduire aussitôt
Notre Lucas, sans qu'il pût dire un mot.
De son côté le manant à la porte,
De conjurer le Diable qu'il l'emporte.
Le leudemain, vous qui lisez ceci,
Que croyez-vous qui vint chez le bailli?
Lucas.... Comment!... Oui, mon lourdaut lui-
même,
Plus triomphant que ne le fut César,
Quand sur son front il mit le diadême,
Et qu'il lia les Romains à son char.
Encore Lucas, dit le bailli?... Sans doute,
Et cette fois je gage qu'on m'écoute.

Eh ! non parguié, je ne suis pas cocu !
Ce n'est qu'un rêve, et je n'y voyais goute !
Pauvre Lucas ! à la fin j'ai tout vu.
Hum ! les coquins ! que nous allons bien rire !
I gn'a plus là moyen de s'en dédire,
Et le curé, ma foi, sera pendu.
De tous vos Jeans prônez-nous la science,
J'ai plus d'esprit qu'eux et tous vos baillis :
Vous l'allez voir.... D'accord : en conséquence
Venons au fait.... De retour au logis,
Poursuit Lucas, d'un vrai ton d'éloquence,
Je ruminais à part moi quel moyen
Je trouvarions pour vous prouver la chose,
De ce mic-mac le Diable était la cause :
J'allais, venais, sans imaginer rien,
Quand, tout-à-coup, il me vient dans la tête
L'excellent tour.... Eh ! oui, je suis un sot ;
Tudieu, quel sot ! qu'on fasse ainsi la bête,
Et Dieu merci, tout ira comme il faut.
Avisez-vous bien notre stratagème.
Voilà mon lit, me disais-je, en moi-même.
Oui... c'est mon lit... or, à n'en point douter,
C'est sur mon lit que s'ébat la friponne...
Fort bien, Lucas, l'invention est bonne.
Allons, il faut, vîte, sans hésiter,
Bien doucement lever et couverture
Et matelat, et puis mettre dessous
Coquilles d'œufs *semés* à l'aventure ;
Coquilles d'œufs, sans rien faire de plus,
D'être dessous, et matelat dessus....

Eh ! pourquoi là tes coquilles ! Que diable !
Au fait, au fait, quel homme insupportable !...
Oh ! Palsanguié, laissez-nous donc finir :
Coquille d'œuf n'est là mis à plaisir.
Entre tous doux cheux nous à l'ordinaire
Mon papelard. Moi, zeste, de sortir : . . . .
C'est bon... je laisse, une grosse heure entière,
Mes deux paillards à l'aise s'ébaudir....
Bon.... puis je rentre, et l'autre de partir....
Très-bon.... je cours vîte à notre couchette,
Et d'enlever couverte et matelat.
Ah ! voilà donc ma preuve enfin complète !
Savez-vous bien ce que sur le grabat
J'avais trouvé ! Devinez : ( la coquine ! )
Coquilles d'œufs j'y trouve, assurément :
Vous n'en doutez ; mais, savez-vous comment,
Monsieur Guillaume ? En poudre, en poudre fine,
Mais de la poudre à poudrer... Franchement !...
Oui, de la poudre à poudrer. Notre maître,
Oh ! çà, du fait êtes-vous convaincu ?
Ne suis-je pas nn fieffé cocu ?
Présentement j'aurai raison peut-être ?...
En poudre !.,. en poudre encor vous le redis ;
Partant jugez, la parle des baillis.
Lucas attend l'arrêt bouche béante.
En poudre ! dit, avec un long soupir,
Notre bailli, que cette image tente !
Lucas. . Eh bien ! qu'allez-vous définir !...
Ils ont donc eu, Lucas, bien du plaisir !

# IMA,

## NOUVELLE GALANTE.

Filles de roi, comme nous, ont une ame
Aussi sensible à l'amoureuse flamme.
Celle du roi nommé Charles-le-Grand,
Va, dans ce conte, en être un bon garant.
C'était *Ima*, jeune et partant gentille;
Car, à quinze ans, point n'est de laide fille.
L'amour prit donc un jour un de ses traits,
Et d'un seul coup fit deux nouveaux sujets.
*Ima* fut l'un, et l'autre un secrétaire,
Ou conseiller de l'empereur son père:
Ce secrétaire on l'appelle Éginard.
En fait d'amour, c'était un fin Renard:
Tendron n'était, dont la mine fût gente,
Sur qui l'amour ne lui dût quelque rente.
Filles de roi ne lui faisaient pas peur,
Encore moins celle de l'Empereur.
Il se prit donc à mettre en batterie
Tout ce qu'amour avait d'artillerie;
S'entend soupirs, pleurs feints, regards, langueur,
Inventions pour conquérir un cœur,
Et dont est plein l'arsenal d'Amathonte;
D'autre côté quelque légère honte
Faisait qu'*Ima* rougissait de son choix.
On se citait maintes filles de rois,
Qui bien plus bas placèrent leurs tendresses;

On se souvint d'un nombre de déesses :
Car quand on a besoin d'autorité,
La fable prouve, et devient vérité.
Qui capitule est bien prêt à se rendre :
Pas ne tarda la princesse trop tendre,
Qui, tandis que la nuit faisait son tour,
Se consolait des contraintes du jour,
Et dans les bras de son amant fidèle,
Redevenait une simple mortelle.
Il s'avisa de neiger une nuit
Qu'*Ima* l'avait dans sa chambre introduit.
Or, pour sortir de chez notre galande,
Fallait passer une cour assez grande.
Pas ne pouvait qu'Éginard n'imprimât
Des traces d'homme, et ne commît *Ima*.
Que faire ? Mais que fille a de ressource!
Déja le jour recommençait sa course :
On tint conseil, l'amour y présida,
Et la princesse enfin y décida
Qu'il leur fallait renouveler l'histoire
De ce Troyen de pieuse mémoire,
Qui sur son dos mit son père et ses dieux,
Et les sauva des Grégeois furieux.
Éginard donc, aidé d'une escabelle,
Grimpe et se met sur le dos de la belle;
Puis, sans broncher sous un poids que l'amour
Avait rendu de la moitié moins lourd,
Elle tira son cavalier d'affaire.
Le bon Troyen en emportant son père,
N'alla, je crois, si vite de moitié ;

Mais l'amour est plus fort que l'amitié.
La nuit revint, et l'heure convenue
Du rendez-vous était aussi venue.
Mais il avait encor neigé le soir,
Et notre *Ima* vit avec désespoir
Que son amant ne venait point s'y rendre.
Dans l'avant-cour la belle alla l'attendre ;
Car, sans se voir, comment passer un jour ?
Eginard vint tout transporté d'amour ;
Mais le trajet n'était pas praticable.
Point d'autre asile, ou sûr ou convenable
Que cette chambre où la belle couchait.
Eh ! direz-vous : alors qui l'empêchait
D'en faire autant comme la nuit dernière,
Et le porter de la même manière ?
En soupirant, Eginard s'en ouvrit,
Pria, pressa, larmoya, l'attendrit.
« Ah ! disait-il, il n'est pas sûr d'attendre
» Au lendemain ; il faut toujours tout prendre.
» En fait d'amour rien ne doit être dû ;
» Ce qu'on diffère est autant de perdu. »
Tant de raisons la firent enfin rendre.
Encore un coup, la princesse trop tendre
Tendit le dos, et notre amant monté
Fut dans sa chambre en triomphe porté.
Il revenait par la même voiture :
Le roi le vit passer sur sa monture,
Lors éveillé par inspiration ;
Mais ce ne fut sans admiration,
Ni sans courroux contre le téméraire.

A son conseil il fut porter l'affaire ;
Car un bon roi ne fait rien de son chef.
A la rigueur on jugea le méchef.
Tel qui trouva le crime bien pendable,
En eût voulu, je crois, être coupable.
Le tout alla pourtant plus doucement :
C'est la vertu d'un roi d'être clément.
Charles le fut, si toutefois c'est l'être,
Quand on se sert d'un notaire et d'un prêtre.
Est-ce pardon ? Est-ce punition,
Que d'épouser ? Jugez la question.

## LA PUCE,

### CONTE.

Le hasard seul, sans l'aide du génie,
Est quelquefois père d'inventions ;
Il enrichit, par ses productions,
Qui n'y pensa peut-être de sa vie :
C'est ce qu'on voit tous les jours en chymie.
Nature tient tous ses trésors ouverts.
Aux ignorans, aussi bien qu'aux experts.
Le tout dépend d'en faire la rencontre :
Sans la chercher, souvent elle se montre.
Nous le voyons par l'exemple d'Agnès,
Qui n'était fille à découverte aucune ;
Mais qui pourtant par hasard en fit une
Que les Nonains vanteront à jamais.
Voici le fait. Suivante d'une dame
Etait Agnès ; farouche elle avait l'ame,

Non par vertu, mais par tempéramment,
Ainsi qu'on voit qu'il arrive à la femme,
Lorsque le ciel la traite durement.
La jeune Agnès passait pour fille sage,
Elle était belle, et n'avait que quinze ans.
Auprès d'Agnès, laquais du voisinage,
Ne rencontraient que griffes et que dents.
Jeunes marquis visitaient la maîtresse,
Pour voir Agnès, mais, sans distinction,
Agnès pour tous implacable tigresse,
Egard n'avait à la condition.
Amour, pour faire à son cœur quelque brèche,
Avait contre elle épuisé mainte flèche
Sans nul effet. Elle portait un cœur
Bien cuirassé; si que dans sa fureur
Amour jura de venger cet outrage;
Mais ce courroux tomba sur son auteur.
Agnès tourna tout à son avantage.
Dans la saison de l'aimable printems,
Un jour, dit-on, de dimanche ou de fête,
Du tendre émail dont Flore orne les champs,
La jeune Agnès avait paré sa tête;
Entre deux monts, formant un sein de lys,
Etait placée une rose naissante,
Qui relevait leur blancheur ravissante,
Et recevait un nouveau coloris:
Dans un corset sa taille prisonnière,
Pouvait tenir sans peine entre dix doigts,
Sous un jupon d'une étoffe légère,
Un bas de lin paraissait quelquefois

Tiré si bien et si blanc à la vue,
Qu'on aurait cru voir une jambe nue.
Bref, dans l'enclos d'un soulier fait au tour,
Son petit pied inspirait de l'amour.
L'enfant aîlé, plus espiègle qu'un page,
Comme j'ai dit, lui gardait une dent.
Voici le tems, dit-il; çà faisons rage
Et dérangeons tout ce vilain étalage
Chez cet objet pour nous indifférent.
Aussi-tôt dit, il change de nature,
Puce devient, d'abord lui saute au cou,
Au front, au sein, à la main, fait le fou,
Laissant par-tout une vive piqûre.
Notre beauté, très-sensible à l'assaut,
Cherche la puce en veut faire justice;
Mais Cupidon esquive par un saut,
Et doucement sous son corset se glisse,
Y fait carnage et n'en veut déloger.
Fillettes sont bons morceaux à gruger:
L'amour en fait souvent son ordinaire.
Si, comme lui, je savais me venger,
De par saint Jean je ferais bonne chère.
Agnès enfin déchire son corset,
Le jette au loin, arrache sa chemise,
Et montre au jour deux montagnes de lait,
Où sur chacune une fraise est assise.
Elle visite et regarde en tous lieux
Où s'est caché l'ennemi qui l'assiège;
Mais il était déjà loin de ses yeux,
Et lui mordait une cuisse de neige.

Ce dernier coup accroît ses déplaisirs ;
Elle défait sa jupe, toute émue :
Au même instant mille amoureux zéphirs
Vont caresser ce qui s'offre à leur vue,
Et, combattant en foule à ses côtés
Pour une heureuse et douce préférence,
Sauvent l'amour d'une prompte vengeance,
Qui l'attendait au sein des voluptés.
A la faveur d'un saut, d'une gambade,
Le petit fou soutient sa mascarade,
Aux barres joue, et sans cesse fend l'air.
Il vient s'offrir de lui-même à la belle,
Puis il échappe aussi prompt qu'un éclair,
Et fait cent tours de vrai polichinelle.
Pendant ce jeu, vers un certain taillis,
L'amour lorgnait un portail de rubis,
Fief en tous lieux relevant de Cythère,
Mais que la belle injuste et téméraire,
Avec chaleur disputait à Cypris.
Plus mille fois que la nature humaine,
Les immortels sont jaloux de leurs droits ;
Puis il était question d'un domaine
A faire seul l'ambition des rois.
Dans son enceinte aux allarmes fermée,
Régnait en paix les délices des sens ;
Il y coulait une source enflammée
De pâmoisons et de ravissemens.
Contre tel fort besoin est de courage ;
L'amour en a bonne provision ;
Il fait l'attaque, il force le passage,

Et prend d'assaut ce charmant appanage,
Malgré l'effort de la rébellion.
Calmez, Agnès, ce courroux qu'on voit naître;
Ne craignez rien pour ce charmant séjour;
Si le premier l'amour s'en rend le maître,
C'est un tribut qui n'est dû qu'à l'amour.
Vaines raisons! on court à la vengeance;
Un doigt de rose à cet effet armé,
Tient lui tout seul l'ennemi renfermé,
Et le pressant, l'attaque à toute outrance.
Cupidon suit par un étroit sentier;
On le poursuit, l'attaque est redoublée;
Le doigt vengeur met l'allarme au quartier,
Et la demeure en est toute troublée.
Les citoyens de ce séjour heureux,
Les doux plaisirs, les charmantes ivresses,
Jusques alors oisifs et langoureux,
Par ce combat sortent de leurs mollesses;
Chacun d'un vol badin et caressant,
S'empresse autour de son aimable mère,
Répand sur elle un charme ravissant,
Lui fait bientôt oublier sa colère.
Ce doigt vengeur, au meurtre destiné,
Fait sous ses coups naître mille délices.
L'amour lui-même en est tout étonné,
Et se repent déjà de ses malices.
Il craint de voir son trône abandonné,
Et ses autels privés de sacrifices.
De son palais enfin la volupté
Sur l'œil d'Agnès pousse une sombre nue;

Elle se pâme, elle tombe éperdue.
L'amour s'échappe, et court épouvanté,
Remplir Vénus d'une allarme imprévue.
De son extase à peine revenue,
L'aimable enfant recommença ce jeu,
Elle y pritgoût, et par elle dans peu
Dans l'Univers la rubrique en fut sue.
Mais nuit et jour chez le peuple Nonain
Il fut en vogue, et cette heureuse histoire
Fut aussi-tôt écrite sur l'airain,
Pour en garder à jamais la mémoire.

## LE COUREUR DE POSTE,

### CONTE.

CERTAIN cadet dont j'ignore le nom,
Jeune écolier, sortant de rhétorique
A dix-sept ans n'ayant barbe au menton,
Pour des raisons qu'il n'est bon que j'explique,
Par ses parens fut marié, dit-on:
On lui donna pour compagne chérie
Jeune tendron de même âge à-peu-près,
Beau, fait au tour, et tout brillant d'attraits:
Ce fut catin. Le galant en sa vie
Rien n'avait vu qui pût valoir Catin;
Rien vu, je faux. Peut-être en son chemin
Avait-il pu rencontrer fille ou femme,
Qui bien prisée eût pu valoir sa dame;
Mais n'avait su jusques-là, l'écolier,

De près ni loin, le cas qu'un galant homme,
L'usage enfin, sans se faire prier,
Qu'un verd galant qui ne va point à Rome,
Pour faire un pape en dépit des prélats,
Chercher pardons ou pour telle autre affaire,
D'une beauté sait faire entre deux draps.
Qu'on m'en donne une, et je saurai qu'en faire,
Qu'on me la donne, et... Bref, pour couper court,
Très-neuf était au joli jeu d'amour.
De son côté, si j'ai bonne mémoire,
Dame Catin très-neuve était aussi;
Mais en revanche, à ce que dit l'histoire,
D'apprendre en peu faisait son grand souci.
Les voilà donc tous les deux en ménage;
Vous pensez bien qu'ils n'y furent long-tems
Sans être au fait des jeux, des passe-tems,
Et des plaisirs qu'on goûte en mariage,
Lorsque l'on s'aime. Ils s'aimaient à la rage:
L'époux sur-tout, l'autre s'en trouvait bien;
Mais par malheur on vit en moins de rien
Et les transports et les feux du jeune homme
Pour ses péchés devenu trop savant,
Au jeu susdit que jeu d'amour on nomme,
Se ralentir. A ce jeu le galant,
En vrai forçat, sans faire alte ni somme,
De tout son cœur vaquait soir et matin;
Tant fut vaqué, tant caressa madame,
Qui de sa part, du meilleur de son ame,
Vaquait aussi, que mon petit lutin,
Qui n'avait pas un grand fond de science,

En quinze jours, faute d'expérience,
Se vit réduit au bout de son latin:
Il resta court. Besoin n'est de vous dire
Et la surprise et l'embarras du sire,
D'avoir ainsi consumé son avoir
Comme un vrai sot, et de ne pas savoir
Si par hasard il était à l'affaire
Remède aucun. Ne sachant plus qu'y faire,
Il consulta là-dessus ses amis,
De jeunes gens qui pourraient avoir pris
Maîtresse ou femme; il conta le mystère:
Un sien voisin s'offrit de le guérir;
Mais cependant pourvu que de sa belle
Il s'éloignât, quand elle eût dû mourir
De n'avoir pas son cher époux près d'elle.
C'était le *hic*. Il y topa pourtant,
Non pas sans peine. On l'instruisit comment
Près de sa nimphe il lui fallait s'y prendre
Pour la tromper. Tu lui feras entendre,
Lui dit l'ami, qu'un tien parent gisant
Au lit malade, un oncle, par exemple,
Vieux et garçon, dont la fortune est ample,
T'a demandé: feins le danger pressant,
Et si tu veux pour le bien de l'affaire,
Adroitement fais penser qu'il pourrait
De tous ses biens te nommer légataire;
Sans différer qu'ainsi donc il faudrait
Devers cet oncle un voyage aller faire.
Soutiens la fourbe: ainsi fit le galant.
De même pas il fut trouver sa femme,

Du même conte il régala la dame.
Catin le crut, du moins en fit semblant ;
Car n'est la femme à tromper si facile,
Et celle-ci, n'étant pas imbécille,
Pourrait fort bien s'être douté du cas.
L'époux s'en fut. Où ? Chez l'oncle ! Non pas ;
Chez le voisin, qui dans l'instant entraîne
Du mieux qu'il put le dolent compagnon
Pâle et débile, et ne pouvant qu'à peine
Se soutenir, fort loin de sa maison ;
J'entends ici la maison du pauvre here.
L'autre en avait une aux champs ; ce fut là
Qu'on descendit. Notre veuf y trouva
Nombre d'amis, bon vin et bonne chère ;
De femme, point : c'eût été tout gâter ;
A tels oiseaux l'ami n'ouvrit sa porte,
Croyant devoir en user de la sorte,
Pour empêcher l'époux de s'y frotter.
De pareils jeux étaient au personnage
Fruit défendu ; le moindre badinage
N'était permis. Pas n'y devait songer,
Même la nuit, sans un très-grand danger.
A cela près, notre hôte à son malade
A pleines mains prodigua les plaisirs
Qu'on trouve aux champs. Il n'eut point de desirs
Qu'il ne remplît : le jeu, la promenade,
Tout fut enfin permis, mais sobrement.
En moins d'un mois, avec cette recette,
Le jeune gars, remis de sa défaite,
Grâce à l'ami, se vit convalescent.

C'en est assez, et, malgré l'ordonnance
Du médecin, il veut rentrer en danse;
Il veut partir. Il s'échappe en effet;
Il prend la poste, et, laissant son paquet,
Pique des deux, s'en va, revient au gîte.
A bras ouverts il est reçu chez lui:
Dès qu'on le voit, son épouse au plus vîte
Lui saute au col, en lui contant l'ennui,
Et le chagrin qui dans tout le ménage
S'étaient glissés tant que l'autre en voyage
avait été. L'on soupe, il était tard:
On va coucher. J'ai su de bonne part
Que sur l'article un tant soit peu friande,
Et n'aimant pas à jeûner, comme on dit,
Dame Catin comptait trouver au lit
Au moins de quoi tromper son appétit
Une heure ou deux. Mais ma foi la gourmande
En fut la dupe, et l'époux ne put pas,
Quoiqu'il voulût, et qu'aussi la galande
Le voulût fort, malgré tous leurs ébats,
Avec honneur sortir d'un pareil pas;
Soit que peut-être en étourdi le sire
S'en fût chez lui venu le grand galop;
Ou bien aussi qu'il eût quitté trop tôt
Son médecin: ne sachant trop que dire
A sa moitié, le pauvret s'en tira
Du mieux qu'il put. Excuse-moi, ma chère,
Pour t'aimer trop, je me vois logé là,
S'écria-t-il; car j'ai, croyant bien faire,
Couru la poste en arrivant ici,

Et la fatigue a causé tout ceci.
Ce compliment à l'autre ne plut guère ;
Bien il fallut pourtant que la commère
S'en contentât ; moitié figue et raisin,
Elle avala cette pillule amère ;
En rechignant, et de très-grand matin,
Sortant des draps, où sans doute la belle
N'avait dormi, laissa mon paresseux
Se reposer. Au bout d'une heure ou deux
Du fond du lit monsieur sort, il appelle
Sa chère épouse ; elle était par hasard
Non loin de-là, tout près d'une fenêtre,
Où sans témoins elle rêvait peut-être
A son malheur et boudait à l'écart.
D'un air tout sot le jouvenceau s'approche.
Vous noterez, s'il vous plaît, que tout proche
Cette fenêtre où vint notre écolier,
Dans une cour était un poulailler.
Là pour un coq on voyait cent poulettes
Prêtes à rire et toutes gentillettes.
A la fenêtre en niaisant nos gens,
Vinrent se mettre, et là ces deux enfans,
Meilleurs amis, en contant des sornettes,
Virent en bas le coq qui coquetait
Près d'une poule, et d'une aîle légère
En s'ébattant l'embrassait, la quittait,
Puis revenait, caracollait, sautait :
Mais c'était tout ; car la fin du mystère
Ne s'achevait, dont monsieur se fâcha.
Qu'on jette à l'eau, dit-il, ce coquin-là.

Eh ! pourquoi donc ! reprit sa tourterelle,
Qu'a-t-il donc fait ! Comment tu ne vois pas,
Dit le mari, que, malgré son tracas,
Cet effronté ne peut à sa femelle.....
Tu m'entends bien !... Ah! n'est-ce que ceci !
Excuse-le, mon cher : peut-être aussi,
Reprit Catin, prompte sur la riposte,
Toute la nuit a-t-il couru la poste !

## AMANT DESSUS,

## AMANT DESSOUS,

### CONTE.

Jadis au tems de Philippe-le-Bon,
De tous plaisirs la cour était l'asile ;
D'un magistrat de la cité de Lille
Jeunes seigneurs fréquentaient la maison.
Bien est-il vrai que son épouse gente,
Le jeune Alix, en était la raison.
Autre n'était autant qu'elle obligeante,
Des soupirans elle avait à foison.
Quoique l'époux fût homme difficile,
Si le menait sa femme par le nez ;
Et s'en faisaient maints bons contes en ville :
C'est des jaloux le sort d'être bernés.
Ainsi fut-il à bon droit, le bon-homme,
Comme je vais vous le conter en somme.
Madame Alix de ces femmes était,
Comme on en voit sans faire long voyage:

De deux amans elle agréait l'hommage,
A divers tems ; l'un, puis l'autre, écoutait.
Comme au palais, pendant la matinée,
Dame Thémis son grave époux retint,
Par elle fut l'heure à l'un d'eux donnée ;
Un certain jour à huit heures il vint.
Encore au lit la trouvant atournée,
On peut juger qu'il ne resta de bout.
Bien plus grand clerc en ce point qu'Hymenée,
Amour régla cérémonie et tout.
Mais connaît-il ni régle ni mesure !
Alix oublie, en si douce aventure,
Que le tems fuit, qu'onze heures ont sonné ;
Et c'est le tems qu'à l'autre elle a donné.
Elle l'ouït qui frappait à la porte.
Ah ! c'en est fait, ce dit-elle au premier,
C'est mon époux. S'il vous voit, je suis morte ;
Vite montez en haut dans le grenier.
Lui d'y monter. Au survenant elle ouvre,
Qui bien se doit croire le seul tenant,
Tant est reçu de visage avenant :
Quand par un trou qu'en son grenier découvre
Celui d'en haut avec surprise voit,
Au lieu d'époux, un autre amant qu'elle aime,
Ou tout au moins qu'elle traite de même.
Voyant le fait, à grand peine il le croit.
Mais quelle fut de tous trois la surprise,
Lorsque l'époux heurte ! Et voici la crise :
Il faut ouvrir. Où mettre le second,
Bien que le sexe en moyens soit fécond,

Un seul s'offrit : sous le lit on le cache,
Et puis on ouvre à l'époux attendant :
De quoi d'abord en entrant il se fâche ;
Puis son soupçon s'accroît, en regardant
Meubles foulés par l'enfant de Cythère.
« Voyez ce lit, par quel accident
» Ces draps froissés ? » Alix à sa colère
Oppose un air dédaigneux et hautain.
« Vous méritez, dit-elle, une catin,
» Sur tels soupçons qui daignât vous répondre. »
Lors y perdant le juge son latin,
Et ne trouvant assez pour la confondre,
Elle triomphe, et le poussait à bout ;
Il dit enfin, excédé par sa femme,
Parlant de Dieu qu'à son aide il réclame :
« Un jour celui de là-haut paiera tout ».
A ce discours, l'homme au grenier s'écrie :
« Eh ! pourquoi donc moi tout seul, je vous prie !
» Celui d'en bas doit-il pas sa moitié ! »
Reconnaissant la voix qui l'interpelle,
Celui d'en bas parut dans la ruelle :
« Sortons, dit-il, ami, tout est payé ;
» Notre présence ici n'est nécessaire ».
Adonc sortit le couple favori,
Qui laisse-là la femme et le mari
Vuider le cas : ce n'était leur affaire.

# L'HOSPITALIÈRE,

## CONTE;

*Par M. DELLEM.*

Sœur Luce, jeune hospitalière,
Pour un jeune convalescent
Sentait tout ce qu'un cœur ressent
Dans l'accès d'une ardeur première.
Je laisse à penser la manière
Dont fut servi l'adolescent.
Mille soins font sur son visage
Renaître les plus belles fleurs,
Et le brûlent de mille ardeurs
Pour la belle qui le soulage.
Un matin donc qu'il se livrait
Au doux espoir d'être aimé d'elle,
Et qu'à ses charmes il rêvait,
Au moment accourut la belle.
Qu'il en sentit croître son feu !
La nature, à l'amour fidelle,
Dans le moment joua son jeu;
Et pendant que l'amant rappelle
La formule d'un tendre aveu,
Mon cher enfant, s'écria-t-elle,
Pour guérir ma crainte mortelle,
Parlez; de quoi soupirez-vous !
Là, sa voix craintive s'arrête,
Et toute tremblante elle apprête

Sa main à lui tâter le pouls.
Mais que l'amour a de malice !
Qu'il sait bien conduire un dessein !
Le convalescent prend la main
De la secourable novice,
Et la conduisant doucement
Où la santé se manifeste,
Par un subit attouchement
Fait voir qu'il en avait de reste.
La belle se déconcerta:
Rouge de honte et de surprise,
Elle tenta de lâcher prise;
Mais en vain elle le tenta,
Son heureux amant l'emporta:
Et, pour marquer que son audace
A ses yeux devait trouver grâce,
Voici ce qu'amour lui dicta:
« Chassez la frayeur ridicule
» Que vous inspire un vain scrupule,
» Belle Luce, et ne pensez pas
» Faire de vos mains un usage
» Qui déshonore vos appas.
» Ces marques de convalescence,
» Je les dois à votre présence:
» Mais vous devez à mon amour.
» J'acquitte ma reconnaissance,
» Acquittez-vous à votre tour.
» Nature prépare un crise
» Qui couronne votre entreprise.
» Vous seule pouvez me guérir,

» Voulez-vous me laisser mourir ? »
Sœur Luce d'un si doux langage
Sentait la pressante douceur,
Et l'amour dans son jeune cœur
En disait encor davantage.
Son amant tout près d'être heureux,
A l'aide de mille étincelles,
Filles d'un desir amoureux;
Lut dans ses humides prunelles
Qu'elle brûlait des mêmes feux.
D'un bras qu'amour guide il l'enlève,
L'amour lui-même la soulève,
Et tire le rideau sur eux.

## LE MIRLITON,

### CONTE.

Un capucin rêvait dans sa cellule
Comme il pourrait fronder, dans ses sermons,
De ces cerceaux la mode ridicule,
Dont on se sert pour enfler les jupons;
Mais ce n'était pour lui chose facile,
Car des paniers il ignorait le nom;
Quand par hasard en passant par la ville,
Il entendit chanter le MIRLITON.
Ho ! ho ! dit-il, frère, à son compagnon,
Ceci pourrait bien être notre affaire !
Je gagerais que ce terme nouveau
De ces jupons nous cache le mystère

Qui m'a si fort travaillé le cerveau.
Qu'en pensez-vous ! Me trompé-je, mon frère ?
Par saint François, dit le capucinot,
On ne saurait mieux rencontrer, mon père,
Car que pourrait signifier ce mot,
S'il ne marquait cette mode nouvelle !
Voilà, je crois, son véritable lot :
Le hasarder, c'est pure bagatelle.
C'est bien penser, dit le père au Frérot,
Et pour le sûr, il ne saurait déplaire;
Onc il ne fut du lengage vulgaire ;
De l'oublier je ne serai si sot,
Et dès ce soir je le veux dire en chaire.
Il n'y faillit. On vint le convier
Chez des Nonains, théâtre de sa gloire,
A leur donner un plat de son métier;
Et ce jour-là ( ce qu'on a peine à croire )
S'était formé très-nombreux auditoire.
Pompeusement du beau sexe assemblé,
Par les paniers, le brocard étalé
Fournit à point matière à l'éloquence
De l'orateur, pour tomber à souhait
Sur son vain luxe et son extravagance.
Il n'est besoin de citer trait pour trait
Tout ce qu'il dit : mais le récit fidèle,
De celui-ci, je crois, vous suffira ;
Par quoi chacun du reste jugera.
« Oui, s'écria, transporté d'un saint zèle,
» Et sous son froc le moine s'échauffant,
» En ce tems-ci le désordre est si grand,

» Et tant on voit votre luxe s'accroître !
» Vos MIRLITONS, mesdames, à présent,
» Sont grands trois fois plus qu'ils ne devraient
» l'être ».

# LES PETITS BATEAUX,

## CONTE (1).

Sous le manteau de dame hypocrisie,
N'a pas long-tems un curé Barbichet,
Avec tel art aux regards se cachait,
Qu'eussiez pensé que c'était hérésie
De soupçonner d'un péché véniel
Notre caffard. Si pourtant dans son ame,
Comme en un four, le diable Azariel
Entretenait une paillarde flamme.
Que le bigot confessât volontiers
Femmes sans bien, laides ou décrépites,
Ne le croyez; mais dans tous les quartiers
Il choisissait de gentes Sunamites,
Avait sur-tout pour la fleur de quinze ans
Propension vive et libidineuse :
De la cueillir bien connaissait le tems,
Ne le manquait. Fillette curieuse
De petits riens, de bonbons, de volants,
Était son fait : bientôt la chatemite,

(1) C'est le même sujet que l'Enfantinade, ou le conte des Petits Bateaux, du tome II de Grécourt, p. 111; mais autrement et mieux.

Pour attirer la brebis au bercail,
Vous l'engageait à lui rendre visite;
Bref, dans sa cure il se fit un sérail.
Tel se montra, qu'un père de famille,
Entre les bras du diseur de Missel,
Eût confié son épouse et sa fille,
Plus volontiers qu'à Robert d'Arbrissel.
Les rendez-vous se passaient sans scandale;
Sûr des parens, des tendrons et du lieu,
Point n'y prêchait une austère morale,
Par-ci, par-là quelques mots du bon Dieu,
Et puis c'est tout. Mais le point nécessaire,
Pour éviter les griffes du malin,
Etait d'user d'eau bien fraîche et bien claire,
Et s'en laver le soir et le matin,
Certain endroit, qu'au doigt faisait connaître
A nos tendrons si neuves jusques-là,
Que ne savaient tout ce qui pouvait être
De bien, de mal renfermé dans cela.
Mais par les soins du béat personnage,
En peu de tems notre jeune troupeau,
Non sans plaisir, fit un fréquent usage
De la leçon et du petit bateau,
( C'était ainsi qu'on appelait la chose )
Dix fois par jour se baignait en pleine eau.
Le papelard ensuite à porte close
Prenait un ton plus tendre et plus sucré,
Doucettement baisait la Jouvencelle,
Vérifiait.... Et sitôt qu'à son gré
Propre au dehors il trouvait la nacelle,

Zèle, ferveur à l'instant l'entraînait
A nettoyer le dedans au plus vîte,
Pour que satan n'y vînt prendre son gîte.
Or, devinez comment il s'y prenait.

## LES BONNETS,

### *Par M. DE LA CHAUSSÉE.*

Aux pieds d'un confesseur, un ribaud pénitent
Développait sa conscience.
Père, lui disait-il, je viens bien repentant
Vous faire l'humble confidence,
Que la chair fut toujours mon péché dominant.
Tant pis, dit le pater; mais enfin, mon enfant,
Le tems, grace à la Providence,
Met fin à la concupiscence.
Voyons à quel excès vous vous êtes porté,
Par le dérèglement trop long-tems emporté.
N'êtes-vous pas contrit?..Si je le suis, mon père?
Ah! je ne puis assez gémir de ma misère....
Allons, tels sentimens montrent un vrai retour.
Parlez donc, dites-moi vos fautes sans détour,
Et n'oubliez sur-tout aucune circonstance;
La façon de pécher décide de l'offense.
Continuez.... Hélas! mon père, une beauté,
Que le hasard m'offrit et dont je fus tenté,
Me fit perdre en un jour toute mon innocence.
Je l'aimai, je la vis avec toute licence,
Et l'amour, dans ses bras, au fond d'un cabinet,

Je vous entends; son nom?... On l'appelle Bonnet..
Bonnet! je la connais; comment donc! adultère!
Ah! mon fils, redoutez la céleste colère.
Mais voyons; que devint ce commerce odieux?..
Mon père, il fut suivi d'un plus délicieux.
Une jeune Bonnet, tendre, vive, gentille...
Oh! oh! voici bien pis, quoi! la mère et la fille!..
Cette jeune beauté, source de mes desirs,
Devint bientôt l'objet de mes plus doux plaisirs..
Ah! quel désordre! l'inceste! l'adultère!...
Mon père, suspendez votre juste colère.
Je ne viens point ici vous prôner mes vertus,
Et tout ce que j'ai dit n'est encor que bibus.
Apprenez que Bonnet, chef de cette famille,
Succéda dans mon lit, à sa femme, à sa fille,
Et que son fils enfin y prit place à son tour;
Que j'eus pour ce dernier le plus ardent amour...
Méchant, n'achève pas, dit le prêtre en furie;
Je ne veux plus entendre une telle infâmie,
Et puisque tout Bonnet doit être ta catin,
Tiens, bourreau, prends le mien, et remplis ton destin;

## LE BOUT DE TABAC,

### CONTE;

*Par* MONBRUN.

Deux Penaillons de l'ordre des Billettes,
L'un père, l'autre frère, et tous deux bons

Chez une dame arrivés au matin,
Ne sais pas trop pourquoi, mais n'importe à l'histoire;
D'abord grands complimens.... Bonjour, père Grégoire,
Et vous aussi, frère Martin;
Seyez-vous, je vous en supplie.
Le brave papelard obéit à l'instant;
Son compagnon, par modestie,
Se le fait répéter, et puis en fait autant.
La belle lors à sa toilette,
Par un coin de sa collerette,
Laisse échapper furtivement
Certains appas dont la vertu secrette
Fixant du frère-là le rayon visuel,
Emut en lui tellement la nature.....
Qu'il fait sous sa crasseuse bure
A son intention un acte manuel.
Le père cependant, en vrai tartuffe, prêche
De Dieu, des anges et des saints,
Des archanges et séraphins,
Du bœuf, de l'âne et de la Crêche,
Enfin les lieux communs connus aux Capucins.
On pense bien que ces sortes de games
Ne sont guère du goût des dames;
J'entends parler de celles dont les ans
N'ont point flétri les attraits séduisans,
Et dont l'ame peu scrupuleuse,
Livrée aux mouvemens du cœur,
N'est point assujétie à l'humeur bilieuse

D'un hypocrite directeur.
Telle était à-peu-près la susdite femelle :
Quoique maints enfroqués fréquentassent chez elle,
Le cagotisme en son esprit
N'était nullement en crédit.
Pourquoi donc recevoir pareille compagnie ?
C'est que feu son époux, bon-homme au demeurant,
Mais digne de la confrérie,
Les recevait en son vivant,
Et qu'il serait moins difficile
De chasser d'un vieux domicile
Un peuple de rats établis,
Y fussent-ils de père en fils,
Que d'éloigner les prôneurs d'évangile,
Dès qu'en bonne maison ils se sont introduits.
Ainsi la dame en son logis
Recevait la sainte vermine,
Lui faisant tantôt les yeux gris,
Tantôt lui faisant bonne mine,
Somme, pour revenir à mon principal point,
Elle aperçut les mouvemens du frère,
Mouvemens auxquels d'ordinaire
Le sexe ne se méprend point.
La commère sur-tout était trop bien apprise
Pour à tel jeu faire aucune méprise.
Que faites-vous donc là ? dit-elle en souriant.....
Je rape un peu de Saint-Vincent.....
Ah ! s'écria vivement dame Elise,
Prêtez-moi votre bout ; que j'en rape une prise.

# LE PUCELAGE POURSUIVI,

## CONTE;

*Par le marquis de* SAINT-AULAIRE.

Il est certaine fleur plus délicate encore
Que celles qu'on voit naître au lever de l'aurore.
Hymen prétend sur elle avoir un droit sacré :
Si son autel n'en est paré,
Il croit sa fête profanée ;
Mais au grand regret d'Hymenée,
Souvent dans ce célèbre jour,
Par la surprise de l'amour,
La fleur se trouve moissonnée.
Amour rit de la trahison,
Le fripon en secret jouit de sa malice.
Mais à qui s'adresser pour en avoir raison ?
On ne trouve en ce cas ni pitié, ni justice.
Pour moi j'opine que l'Hymen,
Sans un trop sévère examen,
Reçoive la fleur telle quelle.
Le plus habile doit être dupe en cela.
Voici comme s'en démêla
Celui dont parle ma nouvelle.
Entre les amoureux d'une jeune beauté,
Certain homme de guerre obtint la préférence.
Au degré le plus haut de la félicité,
L'époux sur tous ses droits étend sa jouissance.
Au jardin de la volupté,

Se trouve rarement ce que l'on se propose.
Ce que l'on croit bouton, sôuvent est déjà rose.
De notre époux trop connaisseur,
L'ardeur en peu de tems changée
Se tourne vers la jeune sœur
De son épouse négligée.
De sa part bijoux précieux
Lui portent tous les jours quelque nouvel hommage;
Il a soin de mettre en usage
Tout ce qui peut flatter les oreilles, les yeux,
Enfin tout ce qu'au plus habile
Conseillaient les jeunes amours,
Au tems où l'art était plus difficile,
Qu'il n'est devenu de nos jours.
Les parens de l'aimable fille
Viennent à notre suborneur
Représenter le déshonneur
Dont il allarma la famille.
Entre les biens qu'on m'a promis,
Dit-il, à notre mariage,
On fit valoir un pucelage.
Cet effet est encore à venir, mes amis;
Et je le poursuivrai de cadette en cadette,
Fût-elle même à la bavette.

# LE CURÉ ET SA GOUVERNANTE,

## CONTE;

### *Par M. DARN...*

Un bon curé, d'une santé d'élu :
(C'est dire qu'il avait très-grande paillardise.
Peut-on se bien porter et n'être pas ému
D'un aiguillon de convoitise !)
Un bon curé donc avait lu,
Dans je ne sais quel bouquin vermoulu,
Que, dans les premiers tems, messieurs les gens d'église,
Pour éteindre ce feu que Lucifer attise,
Avaient gentils tendrons à bouche que veux-tu.
Notre homme avait bien moins de gourmandise,
Il n'en voulait qu'un seul. Qu'un seul! en vérité,
Un saint n'aurait plus loin poussé la chasteté.
En conséquence donc de cet antique usage,
Notre pasteur, en homme sage
Qui toujours dans le premier rit
D'un culte va saisir l'esprit,
En son logis prend une gouvernante.
Son âge ! Sa figure ! Etait-elle piquante ?
De bonne robe, appétissante,
Sur-tout stérile ? car c'est-là le premier point,
Tout cela, je ne le dis point,
Messieurs les curieux: vous savez comme est faite
La gouvernante d'un curé ;

Je ne demande au ciel qu'un tel morceau sacré,
Qu'il me le donne, et je vivrai,
(J'en jure ma foi de poëte,)
D'une continence parfaite.
Dire que Jeanneton figurait tour-à-tour,
La maîtresse de nuit, la servante de jour,
Ce trait encor me paraît inutile.
Il faudrait qu'un curé fût un grand imbécile,
De payer grassement servante faite au tour,
Pour avoir seulement soin de sa basse-cour.
Du pasteur Jeanneton avait donc la tendresse.
Las! le pauvre homme en fit tant sa maîtresse,
Qu'il en mourut. C'est mourir de plaisir,
Dirait un libertin; je donnerais ma vie,
Si je pouvais ainsi mourir.
Taisez-vous, libertin, vous parlez en impie.
Moi, du curé, je dirai seulement,
Qu'il ne dut pas d'ici s'en aller mécontent.
Le bon Dieu veuille avoir son ame,
Ainsi soit-il. En attendant
Laissons le pauvret sous la lame,
Et revenons vîte aux vivans.
Nouvel oint du Seigneur d'entrer au presbytère,
Jeanneton de rester, et d'être à l'ordinaire
Alerte à se parer de tous ses agrémens.
Sans avoir de philosophie,
Elle savait assez que penser de la vie,
Où l'on doit prudemment cueillir le peu de fleurs
Que le ciel sème sur sa route.
Las! pour quelque peu de douceurs,

Que du bout des lèvres on goûte ;
Combien est-on abreuvé de douleurs !
Et Jeanneton venait d'en boire le calice.
Jusqu'à la lie, en perdant son pasteur.
Elle veut donc, avec son successeur,
Courir des doux plaisirs une nouvelle lice.
Après avoir pour le défunt curé,
De tout son cœur, dit un *Miserere*,
Prié Dieu qu'il le mît en sa gloire éternelle,
Dévotement et d'un air tout sucré,
Elle s'apprête de plus belle
A tâter de ce miel qu'on n'a qu'à lèche-doigts,
De ce plaisir qui seul les vaut tous à-la-fois.
Par-tant de se coucher l'heure enfin arrivée,
Heure charmante à l'amour réservée,
Voilà ma Jeanneton qui mène promptement
Notre nouveau pasteur à son appartement ;
Puis sans façon, suivant son habitude honnête,
Dans le cabinet attenant,
De se déshabiller, le tout modestement,
Pour voler vîte au tête-à-tête ;
C'était pour elle assurément
Un jour de noce, un jour de fête.
Nouvel amant, nouveau plaisir.
Toujours l'esprit humain sourit à l'avenir,
Sur-tout l'esprit de femme, ajoute le poëte ;
Mais laissons Jeanneton dépêcher sa toilette.
Sa toilette ! oui, sa toilette. L'amour,
Ainsi qu'à la duchesse, enseigne à la grisette
Cet art heureux de plaire sans atour,

L'adroit déshabillé qui vaut l'habit de cour ;
Et là-dessus toute femme est coquette.
Or, pendant que le tentateur,
(Car le diable en ceci n'était un mince acteur)
Rendait encor Jeanneton plus tentante,
Plus coquine, plus agaçante,
A ses tettons donnait plus de rondeur,
A son souris plus d'artifice,
A son œil noir plus de malice,
A ses roses plus de pudeur,
Comme à ses lys plus de candeur;
Tandis que, déployant l'adresse
Du diable le plus corrupteur,
Il en formait bref une enchanteresse;
Que faisait le pasteur ? Le pasteur ? En entrant,
Il marmota de son bréviaire,
Qu'il n'entendait aucunement;
Ensuite, en se déshabillant,
Vous dit mainte longue prière;
Au lit se mit finalement,
Trois ou quatre fois se signant
Et d'eau bénite s'aspergeant,
Au Seigneur Dieu recommandant
Son ame la plus moutonière
Que le ciel fit assurément,
N'attendant plus que le moment
De fermer sa sainte paupière,
Pour s'endormir pieusement,
Et puis rêver du firmament.
Un dormeur de cette manière

Pouvait-il songer autrement ?
Ouais ! quel est ce curé d'une nouvelle espèce ?
Attendait-il dans son lit Jeanneton ?...
Non sans doute. Il n'avait nulle tentation
De succomber à la tendresse....
Nulle !... Et voilà le plaisant, écoutez....
Oh ! par ma foi, ce curé-là me blesse :
Eh quoi ! ne point goûter des douces voluptés,
Ne point manger un morceau de la pomme,
Quand il l'avait sous sa main ! le pauvre homme !
Il avait donc cent ans ? Vous vous moquez de nous....
Je ne badine point ; j'ignore, au reste, l'âge
De ce singulier personnage ;
Mais je pense assez comme vous.
Je ne saurais croire à tant de sagesse ;
Il faut être un grand saint, ou cassé de vieillesse,
Pour refuser ses sens à des plaisirs si doux.
Revenons à notre homme étrange,
Ou, si mieux l'aimez, à notre ange ;
Car ce bon curé-là n'avait rien de l'humain.
Or il imaginait qu'en ce bouge prochain,
Retenue un instant pour quelque bagatelle,
Jeanneton s'en allait se retirer soudain.
Déja de sa benoîte main
Il avait éteint la chandelle....
Et Jeanneton s'en ira-t-elle ?...
Jeanneton était bien dans un autre dessein.
Il s'impatiente à la fin.
Jeanneton !... Monsieur !... Je vous prie....

Et Jeanneton de dire au fond du cœur :
Il m'a tout l'air d'en avoir grande envie,
Dieu soit loué ! puis mains de se hâter,
Lacet de rompre, épingle de sauter,
On aurait mis son plus beau juste en pièces.
Peut-on trop tôt d'amour savourer les caresses !
Mais, Jeanneton... Je veux dormir.. Comment !
Me prend-il donc pour dormir seulement ?..
Jeanneton, mais qui vous arrête ?
Au nom de Dieu, finissez.... Je suis prête :
Allons, monsieur, me voici. Jeanneton
Paraît enfin ; mais savez-vous bien comme !
A faire, (me le permet-on !)
Tomber le pape, oui, le pape de Rome,
Le dirai-je ? En... Cherchez cette rime en ion,
Qui vient sans qu'on l'appelle en cette occasion,
Et qu'il ne faut point que je nomme,
Si je veux conserver ma réputation
D'écrivain chaste et de saint homme.
Puis peignez-vous le plus friand tendron,
Ayant blanche peau, bon chignon ;
D'une main tenant sa lumière,
(C'était l'amour même avec son flambeau :)
Coiffé en petite laitière ;
Un mouchoir blanc sur le front le plus beau,
(C'était l'amour même avec son bandeau :)
Laissant voir un tettin de beauté ravissante,
Qui semblait s'échapper vers la main triomphante
Qui devait arracher la seule épingle, hélas !
Où tinssent encor tant d'appas ;

Nue à demi comme une grâce ;
Montrant d'ailleurs jusqu'au genou,
Une jambe à vous rendre fou.
Ah ! bienheureux curé, que n'étais-je à ta place ?
Méritais-tu tant de bonheur !
Le sot !..Eh bien ! êtes-vous bon coucheur ?
Me mettrai-je dans la ruelle ?...
Le curé se frottait, se refrottait les yeux.
Rêvé-je ! est-ce un esprit ! en chemise..c'est elle..
Non... Parlez donc : lequel aimez-vous mieux ?
D'invoquer tous les saints bien vîte,
Aspersion nouvelle d'eau bénite,
Force signes de croix... Avez-vous badiné ?
Savez-vous bien, monsieur, qu'il fait un froid extrême !
Que je me couche, allons : comme il fait l'étonné !
Quand ce serait le diable même !...
Oui, c'est le diable assurément ;
Je te conjure, esprit méchant...
Notre maître, à la fin, nous perdons patience...
Quoi ! Jeanneton.. c'est elle..Oui, c'est bien moi, vraiment.
Où vas-tu !..Me coucher... Avec moi !.Je le pense.
Eh quoi ! tison d'enfer, une telle impudence !
Avec moi se coucher ! ô Sainte Providence !
Au meurtre !..... on m'assassine !..... Arrêtez un instant,
C'est un peu trop pousser le badinage...
Tu ne sortiras point de cet apparrement !....
Je n'entends rien, monsieur, à ce tapage ;

N'ai-je à vos yeux nul agrément !
Le défunt pensait autrement.
Au secours..... mes voisins..... Qu'il est doux ce
langage !
Expliquez-vous, là, clairement.
Craindriez-vous de me faire un enfant !
Oh! vous ne risquez rien..Me voilà tout en nage..
T'en iras-tu, vilain démon, dans le moment !...
L'histoire me paraît plaisante ;
Depuis quand une gouvernante
N'aurait-elle donc plus l'honneur
De coucher avec son pasteur !...
Infâme, que dis-tu !... Dame ! j'en ai la preuve.
Avec votre prédécesseur
Je couchais tous les jours ; je pensais qu'étant
veuve,
Je pouvais ainsi faire avec son successeur..
O la louve ! ô l'abominable !
Encore une fois, misérable !
De ma présence éloigne-toi :
Demain je te renvoie... Et moi,
Je rends mes comptes tout-à-l'heure :
Si je reste céans un instant, que je meure.
Levez-vous, s'il vous plaît, monsieur l'homme
de Dieu,
Je ne veux point demeurer davantage
Chez quelqu'un qui paraît m'estimer aussi peu.
Las! le pauvre défunt ! il eut mon pucelage ;
S'il vivait, il l'aurait encor.
(Notez que quelque larme humectait son visage).

C'est bien là ce qu'on peut nommer un curé d'or.
De ces curés-là, quel dommage,
S'il n'en était plus aujourd'hui!
Nous en pourrons trouver de semblables,
j'espère.
En attendant, je vais servir notre vicaire:
J'aurai très-peu d'argent, je ferai maigre chère,
Mais du moins on couche avec lui.
Quelque pédant, à mon curé semblable,
Blâmera Jeanneton; moi, je l'approuve fort.
En effet, avait-elle tort?
Faire cas du plaisir, c'est être raisonnable.
Que d'un destin de fer je sois persécuté;
Qu'il m'ôte mes emplois, mes biens, ma liberté
Si l'amour me rit, me seconde,
Qu'un lit enfin me reste, et dans ce lit Manon,
Ai-je à me plaindre du sort? Non,
Je suis le premier roi du monde.

## L'AMANT PHILOSOPHE.

Corinne, unique objet de mes plus tendres feux,
N'attends pas qu'en ces vers, pour vanter ma
constance,
Monté sur un ton langoureux,
J'emprunte des soupirs la timide éloquence.
Nouvel Anacréon, ami du vrai plaisir,
Contre un préjugé ridicule
Mon esprit cherche à t'aguerrir.
Heureux! si, de ton cœur bannissant le scrupule,

De mes leçons profitant quelque jour,
Je te vois éprouver les douceurs de l'amour!
Mais plus heureux encor si ma philosophie
En faveur de mes feux t'en inspirait l'envie!

L'Être puissant qui créa l'univers,
Le remplit avec soin de mille biens divers;
Ce divin artisan, auteur de la nature,
De son habile main ébauchant un tableau,
Aurait-il fait un ouvrage si beau,
Pour n'offrir aux humains que des biens en peinture!
Non: ces biens sont réels. Gloire, profit, plaisirs,
De l'homme tour-à-tour font flotter les desirs.
La gloire captive le sage,
Avec les insensés les plaisirs il partage;
Et tout ce qu'il met à profit,
Est le tems précieux qui fuit,
Son cœur, né pour l'amour, ne peut être insensible;
Pour soumettre celui d'une belle inflexible,
Pour venir à bout d'être aimé,
Tout lui paraît permis, tout lui devient possible.
Aux charmes de l'amour s'il se trouve sensible,
D'une brutale ardeur il n'est pas enflammé.
Toujours soumis auprès d'une maîtresse,
Il aime avec délicatesse.
Par des soins complaisans, par la plus vive ardeur,
Si lui-même s'empress
De mériter la dernière faveur,

Il la compte pour rien, s'il ne l'obtient du cœur ;
Toujours peu satisfait, si le goût n'assaisonne
Les présens que l'amour lui donne.
Dès qu'il craint de laisser amortir ses desirs,
De mille petits riens il se fait des plaisirs.
Dans le plus vif transport d'une ardeur mutuelle,
Dans le plus doux ravissement,
Soumettre un cœur tendre et fidèle,
Est l'unique plaisir qui le flatte en aimant.
Dès que sa maîtresse est ingrate,
Des attraits de la volupté
Son noble cœur n'est plus tenté ;
Ses charmes les plus doux n'ont plus rien qui le flatte :
A ce revers le sage est préparé,
Et du sexe enchanteur la facile inconstance
Ne le trouble ni ne l'offense.
Pour réparer son tems à l'amour consacré,
Quelquefois entouré de flacons à la glace,
Sous un ombrage frais on le voit avec grâce,
Rire avec ses amis, et mêler à propos
Un peu de sel attique avec quelques bons mots.
D'une amante infidelle il se souvient à peine ;
A ses premiers plaisirs sa raison le ramène :
Elle parle, il l'écoute, et gaillard et dispos,
D'une ingrate beauté méprisant les caprices,
Il revient goûter les délices
Et de l'étude et du repos.
Tels on vit autrefois, sous le règne d'Auguste,
Rians et badinans, pensans et parlans juste,

Gais et contens, souper chez Lucullus
Les Tulles, les Catons avec les Lentulus;
Et tels on vit encor les sages de la Grèce,
Dans le vin, sans scrupule, égayer leur sagesse;
Et volant comme nous de desirs en desirs,
Aller, aux doux accords d'un instrument rustique,
Pour trouver de nouveaux plaisirs,
Figurer à leur tour dans la danse pyrrhique,
Et chez eux revenir, après ces passe-tems,
Ecrire, étudier et méditer long-tems.
Qu'on ne me dise pas que dans leurs cœurs de glace,
Mal-aisément l'amour se trouvait une place:
Erreur; ils ont aimé, mais délicatement;
Et quand on aime avec délicatesse,
L'amour n'est pas une faiblesse;
Sans cesser d'être sage, on peut bien être amant.
Mais amans délicats, ils prouvaient leurs tendresses
En expirant d'amour aux pieds de leurs maîtresses.
Bien loin que d'un plaisir brutal
Ils fissent, en aimant, leur bonheur capital,
Livré au doux penchant qu'inspire la nature,
Ils brûlaient d'une flamme aussi vive que pure.
Ces héros recherchaient la dernière faveur
Comme un gage assuré de l'abandon du cœur:
Sans de la volupté la jouissance pleine,
La conquête du cœur leur semblait incertaine.
Le sage en veut au cœur; là vont tous ses transports,

Et s'il n'en est le maître, il dédaigne le corps.
Quand par ces douces sympathies,
Par ces charmes secrets, ces invisibles nœuds
Si chers aux ames assorties,
Un cœur cède au pouvoir qu'ont sur lui deux beaux yeux,
Le corps a peu de part à ces tendres alarmes ;
Ces sentimens discrets, ces soupirs et ces larmes,
Qui de ce cœur épris excitent les desirs,
Causent sa peine ou ses plaisirs.
C'est en faveur du cœur que le corps s'intéresse :
Ministre de l'amour, fier, mais capricieux,
C'est en prouvant l'excès de l'ardeur qui le presse,
Qu'il engage un cœur tendre à soulager ses feux.
Si le vice jamais ne ternit sa victoire,
Si jamais par la volupté
Le sage loin de lui ne se trouve emporté,
Il acquiert, en aimant, une nouvelle gloire.
Le plaisir n'est pas un poison
Que doive craindre la raison.
Eh quoi ! des animaux serait-il le partage !
Et l'homme seul, triste et sauvage,
Leur souverain, dit-on, établi par les Dieux,
Flatté de ce vain avantage,
N'oserait-il de même qu'eux
Devenir, sans crime, amoureux !
Par une loi bisarre et dure,
Pourquoi faut-il des dieux qu'il craigne le courroux,
En suivant un penchant si doux,

Qu'en le formant lui donna la nature ?
Une jeune beauté, dont les traits ravissans
Séduisent mon cœur et mes sens,
Ne brille-t-elle sur la terre
Que pour leur faire une cruelle guerre ;
Et ne pourrai-je pas dans mes transports pressans,
Grand Dieu, sans craindre ton tonnerre,
Jouir en paix de tes présens ?
Brûlant d'une soif infernale,
Suis-je ici-bas comme Tantale,
A la source des biens dont je puis m'enivrer,
Sans pouvoir me désaltérer !
Non, non ; la raison qui m'éclaire,
Contre une peine trop sévère
Peut à bon titre murmurer.
Que me servent les biens que tu prétends me faire,
Et ces plaisirs auxquels tu sembles m'inviter,
Si, sans mériter ta colère,
Je ne saurais en profiter ?
En vain un souverain s'apprête
Aux seigneurs de sa cour à donner une fête,
Si tous les conviés à son banquet royal
Ne peuvent, suivant leur attente,
Goûter des mêts que leur présente
Ce prince bon et libéral.
Quelle serait son injustice,
Si, par un sanguinaire arrêt,
Il les faisait, au sortir du banquet,
Périr tous du dernier supplice !
C'est à ce terrible portrait,

Auteur de la nature, et mon père et mon maître,
Qu'on veut te faire reconnaître.
Dois-je donc craindre ton bienfait !
Ah ! vainement par ta magnificence
Tu fais éclater ta puissance,
Si je ne puis en liberté
Jouir des fruits de ta bonté.

## LE PIRATE,

### CONTE ;

AMOUR souvent se niche dans le froc:
Nonnains toujours n'ont pas des cœurs de roc.
Guimpe et béguin sont de faibles barrières ;
Voile, cordon, cilice et chapelet
Ne font point peur à chevalier discret,
Qui sait joûter de toutes les manières.
Murs vainement prêtent leur épaisseur ;
Grille de fer défend mal la pudeur.
Quand Cupidon, signalant sa puissance,
Pour se jouer l'attaque quelquefois,
Traits enflammés la mettent aux abois :
Elle se rend sans faire résistance ;
Et dans couvent, comme ès cours des grands rois.
Filles y sont en terribles arrois.
Oyez ceci, vous qui voulez apprendre
Comment tel cas se peut apercevoir :
Mon desir est de le faire savoir,
Si vous avez le dessein de m'entendre.

Au fond d'un val, non fort loin de la mer,
Dans les enclos d'un vaste monastère,
Nonnes vivaient en destin très-amer,
De voir couler leurs beaux jours sans rien faire.
Or il avint qu'au rivage prochain,
Un corsaire fit un larcin
Qui fut suivi de son naufrage;
Sa nef vint se briser contre un roc du rivage,
Puis dans l'abîme se plonger;
Par bonheur il savait nager,
Et gagnant le bord avec peine,
Après avoir repris haleine,
Fatigué des flots et du vent,
Il suit le chemin du couvent,
Sans savoir quelles gens y faisaient leur retraite.
Il y frappa : d'abord on vient l'interroger.
Une nonnain, jeune et bien faite,
Eut pitié de son sort, et voulut le loger;
Mais c'était contre l'ordre, et pour fléchir l'abbesse,
Qui n'avait pas l'ame tigresse,
La nonne mit la charité
Dans les intérêts du corsaire.
Faites, lui dit l'abbesse, à votre volonté;
Mais sur-tout cachez ce mystère.
Un homme dans ces lieux! ah! je tremble, ma sœur:
Notre évêque a tant de rigueur!
Vous vous moquez, madame: et qui lui pourra dire,
Reprit la gentille nonnain!
Faudra-t-il qu'un pauvre homme expire,

Faute d'un secours si prochain ?
Alors la pitié triomphante
Décida pour l'aventurier ;
Loin de se voir injurier,
On le mit, contre son attente,
Dans un lieu reculé du commerce et du bruit.
Tout le favorisait, il était déjà nuit :
Pour sécher ses habits, et chasser sa faiblesse,
Le feu s'allume, on lui donne du vin.
Pendant cela l'esprit malin
Faisait désespérer l'abbesse.
Le pirate était jeune et beau ;
Le travail du chemin, l'humidité de l'eau,
Faisaient languir ses yeux et pâlir son visage.
Il avait l'air doux et discret :
On est tenté pour le secret.
Un attirail dévot ne rend pas toujours sage :
Si l'amour se servit des traits du jouvenceau :
Pour frapper vivement le cœur de la pucelle,
( C'était un délicat morceau ),
Elle ne parut pas moins belle.
On commença par les remercîmens ;
L'étranger en savait bien faire.
Un cœur, qui s'attendrit, ne se contente guère
D'une foule de complimens.
La nonnain dans ce lieu n'était pas nécessaire ;
Un ordre de l'abbesse aussi la fit sortir.
Elle commençait à s'y plaire ;
Mais pour quelque moment il en fallut partir.
Dès que la porte fut fermée :

Vous souffrez dit l'abbesse, il faut vous reposer.
Le galant connut bien qu'il pouvait tout oser :
Les nonnes par le monde ont bonne renommée.
Il ne fallut pas grand effort :
La guimpe se levait, on respirait plus fort,
Les yeux brillaient, l'heure était arrivée,
Que la place au vainqueur allait être livrée.
Mais sur cet endroit du tableau
Il est fort à propos de tirer le rideau.
La sœur revint quelques momens ensuite,
Lasse de garder le mulet ;
A la tentation Satan l'avait induite,
Quoiqu'elle eût un grand chapelet.
L'abbesse lui fit place, et gagna sa cellule.
L'inconnu, pour payer son hospitalité,
Lui fit un compliment tout plein de piété.
Elle ne fut pas incrédule.
Après, elle le fit coucher,
Et fut trouver la jeune abbesse
Qui ne songeait pas à pécher,
Et rendait grâce au ciel de sa grande tendresse.
Vous avez fait, madame, une bonne action :
Quelque saint vous a pris en sa protection,
Lui dit la sœur douce et flatteuse.
Hélas ! que vous êtes heureuse !
On ne peut faire trop de bien,
Reprit l'abbesse satisfaite :
Charité du péché fait rompre le lien ;
Aux pauvres affligés il faut donner retraite.
A la nuit succéda le jour.

A peine était-il de retour,
Qu'on fut visiter le corsaire.
Tels soins ne lui devaient déplaire;
Mais le secret toujours ne pouvait pas durer:
Des nonnains de celieula troupe était nombreuse.
Enfin, pour éviter quelqu'histoire fâcheuse,
Il fallut bien se séparer.
Ce ne fut pas sans répandre des larmes,
Où l'inconnu trouva de nouveaux charmes.
Il promit tendrement de revenir un jour,
Et de conserver son amour.
On ne le crut pas homme à dire une imposture:
Il retourna s'exposer sur les flots;
Et pour finir le conte, il faut dire en deux mots
La suite de cette aventure.
Quelques mois après son départ,
Avec étonnement on vit enfler l'abbesse;
Elle en rougit aussi, mais c'était un peu tard
S'apercevoir de sa faiblesse.
Neuf lunes achevaient leur cours,
Quand une cruelle colique,
Que d'abord on crut néphrétique,
Effraya les nonnains et menaça ses jours.
Pour soulager sa peine, on mit tout en usage:
Les vieilles lui criaient, courage;
Les jeunes plaignaient sa douleur.
Mais, comme avec le tems, il n'est rien qui n'éclate,
On vit naître, non sans terreur,
Un gage bien formé de l'amoureux pirate.

Après d'inutiles discours
Sur cette affaire d'importance,
Il fut conclu de garder le silence,
Et du petit corsaire on conserva les jours.
Mais une nonne scrupuleuse
Le dit dans sa confession,
Et de sa pitié généreuse
L'abbesse enfin reçut rude punition.

## LE COCU VENGÉ,

### CONTE;

*Par M. DARN....*

De jeunes gens libertins, (je le dis,
En accusant leur jeunesse : cet âge,
Pour compagnon, a le libertinage)
Plus que jamais dignes d'être maudits,
Après avoir bu, Dieu sait, fait grand'chère,
Ne respirant que l'amoureux déduit,
En se disant bon soir et bonne nuit,
Se confiaient, sous le sceau du mystère,
Ce qu'ils allaient, ou ce qu'ils voulaient faire;
Car bien souvent, malgré leur appétit,
Chez ces messieurs le fait suit peu le dit.
L'un disait : moi, je vais chez ma commère,
Faire un enfant à monsieur son mari,
Au demeurant bon diable et mon ami...
Fort bien, et toi ?... M'ébattre avec sa fille....
Encor mieux... Moi, me couler dans les draps

De la cousine, elle est parbleu gentille.
Allons, courage: ô l'heureuse famille
Qu'on baise ainsi! Tout cela ne vaut pas,
Réplique l'autre, une haute comtesse,
Dont j'ai l'honneur de servir les appas.
Elle a passé la première jeunesse;
Mais elle a bien huit cens ans de noblesse,
Les Beaufremont lui céderaient le pas;
Je dois ce soir m'égayer dans ses bras....
Demeures-y le reste de ta vie,
Mon camarade, ajoute un compagnon,
Qui, peu frappé de la condition,
Ne faisait cas que d'une gente amie:
Tu ne saurais exciter mon envie.
Pour moi, je cours chez ma chère Manon.
Cette Manon, n'est princesse, ni reine:
Mais ses attraits, sa beauté, sont son nom.
C'est une rose épanouie à peine,
Elle a quinze ans, l'air coquet, l'œil fripon,
Et des tettons, un cul!... c'est ma folie,
Que ce cul-là: qu'il en soit un second!
Il n'en est rien, messieurs, je le parie.
J'en connais un, interrompt celui-ci,
Qui pourrait bien avoir la préférence;
C'est un miracle. Un pourceau de finance
Est le sultan de ce morceau choisi;
Je l'ai déjà fait cocu, Dieu merci,
Et vais le faire encore... Et très-bien faites,
Dit celui-là. Pour moi, j'ai mon sérail
Dans un couvent de fringantes nonnettes;

J'y cours baiser l'albatre et le corail.
Oh ! voilà bien les voluptés parfaites :
Il faut avoir tâté de celles-là,
Pour avoir eu des fortunes complettes.
Pour mes péchés, que l'on m'enferme-là,
Et je renonce à toutes nos coquettes.
Ainsi chacun, avec discrétion,
Se répandait en frais de confidence ;
Lorsqu'un de ceux qui gardaient le silence
Dit à la troupe, en élevant le ton:
J'aurai, corbleu ! plus que vous tous à faire ;
Car de ce pas je vais cocufier
Un bel-esprit, un comte, un cordelier,
Un président, un marchand, un notaire,
Un histrion, bref tout Paris entier ;
Jugez, messieurs, de l'excès de ma flamme.
Lors un ami, le tirant par le bras,
Avec un ris malin, lui dit tout bas :
Eh ! tu vas donc coucher avec ta femme ?

## IL L'Y METTRA,

### CONTE;

*Par le même.*

Mieux qu'aucun roi, fût-ce le roi de France,
Monsieur **, vous êtes obéi ;
Il est bien vrai que le seul nom d'ami
A sur mon cœur cent fois plus de puissance,
Que tous ces noms dont on est ébloui.

Ces vers badins vous doivent la naissance,
De vos bienfaits recevez donc le fruit.
Pour l'amitié si j'ai toujours écrit,
Que l'amitié par vous m'en récompense.
Un jeune gars, on le nommait Colin,
( Tous les Colins ont été de grands hommes,
Peu différens de tous tant que nous sommes )
C'est l'annoncer tant soit peu libertin :
D'ailleurs garçon honnête et fort humain,
Aiguillonné, poussé par la nature.
Le vrai démon qui mène à cette fin,
Pourchassait fort certaine créature,
Dite autrement sa cousine Catin,
Brune piquante et de bonne monture,
Ayant seize ans de Dieu, de l'avant-main,
Petite bouche et lèvres de carmin,
Morceau de roi ; cousine, je vous jure,
Formée exprès pour damner son cousin.
En attendant à piller autres choses,
Déjà les mains butinaient lys et roses,
Qui se mêlaient sur le plus joli sein ;
Déjà Catin, d'une humeur peu revêche,
Laissait cueillir sur cette bouche fraîche
Le doux baiser, le baiser de l'ami.
Peut-on aimer et se montrer farouche !
A ce jeu-là, celui qui plus me touche,
Monsieur Colin n'était point endormi :
Vous le voyez. Une madame Argante,
Du gentil couple austère surveillante,
Laide, dévote ( et c'était bien raison,

De la laideur naît la dévotion)
Vient à passer en ce moment de joie,
Entend propos de l'amoureux jargon,
Bien différens de propos d'oraison;
Voit en un mot prendre la petite oie.
Vîte, en faisant forces signes de croix,
Elle s'en va chez une tante sienne,
Vieille dévote encore à longue antienne;
Elle s'essaie à rappeler sa voix,
Tant du scandale elle a l'ame saisie;
Puis reprenant ses sens, elle s'écrie:
« Je n'en puis plus... ma tante... c'est affreux...
» Colin... Catin... je les ai vus tous deux,
» Qui se disaient... Que pouvaient-ils se dire?
» Auraient-ils eu quelque débat entr'eux?..
» Quelque débat? mon sauveur! c'est bien pire,
» Il vaudrait mieux qu'ils se fussent battus.
» Ils se disaient?.. qu'ils s'aimaient... Bon Jésus!
» Les chers enfans, ils ont l'ame excellente...
» Mais peu contens de tenir ces discours,
» Savez-vous bien, pour tout dire, ma tante,
» Qu'ils s'embrassaient.... Fort bien, cela m'en-
» chante,
» Fasse le ciel qu'ils s'embrassent toujours...
» Mais dans le sein une main avancée....
» C'est par hasard qu'il l'aura là glissée;
» La chair n'a point de part à tout cela.....
» Mais..Taisez-vous..Quoi! dans cette aventure,
» Voyez-vous pas du péché la souillure?
» De tout ceci qu'est-ce qui s'ensuivra?

» Satan au mal (la chose est évidente)
» Si Dieu n'y met la main, les poussera...
» C'est ce qu'il faut espérer, dit la tante :
» Il l'y mettra, ma nièce, il l'y mettra.

## L'AVE MARIA,

### CONTE;

*Par M. R... de B...*

Dans un couvent, deux nonnettes gentilles,
Mais dont l'esprit simple, doux, innocent
Ne connaissait que le tour et les grilles,
Tenaient un jour propos intéressant,
De confidence et d'amitié fort tendre.
Notez qu'aucun ne pouvait les entendre,
L'huis était clos. Fillettes de jaser,
De s'appeler et ma chère et ma bonne,
De se donner sainement un baiser,
D'y revenir, sans qu'aucune soupçonne
Que le malin les induit à ce jeu.
Jésus! ma sœur, dit la jeune Sophie;
Qu'on voit en vous les merveilles de Dieu!
Quelle beauté! vous êtes accomplie.
Voyez ce sein! le globe en est parfait.
Que ce bouton de rose-là me plaît!
J'y vois la main de la toute-puissance.
Et vous, mon cœur, reprit la sœur Constance,
Peut-on vous voir, et ne pas l'adorer!
Tout est parfait, tout en vous m'édifie.

Lors le pieux examen sur Sophie
Va son chemin. On admire ceci,
Et puis cela ; tant que par aventure
En certain lieu que la folle nature
Fit à plaisir, l'examen vint aussi.
Pieux élans, obligeamment mystiques,
Naissent alors à cet objet frappant.
Ma chère sœur, l'agréable portique !
Le beau dessein ! qu'il est simple et piquant !
Chez vous, ma sœur, lui réplique Sophie,
Mêmes appas; mon ame en est ravie,
Rien de si beau ne s'offrit à mes yeux.
Vous allez rire, il me prend une envie;
C'est de savoir un peu qui de nous deux
A plus petit ce chef-d'œuvre des cieux.
C'est vous, ma sœur : non, ma sœur, je vous jure,
C'est vous. Eh bien ! prenons-en la mesure,
Notre Rosaire est tout propre à cela.
On y procède. Eh, bon Dieu ! dit Sophie,
Qui l'aurait cru ! Vous l'avez, chère amie,
Plus grand que moi d'un *Ave Maria*.

## LE CAPUCIN ET LA ROBE,

### CONTE;

### *Par M. Bourré.*

Le plus savant Esculape,
Des accidens divers où s'expose Priape,
L'autre jour, par un Capucin,
Fut choisi pour le médecin

D'un mal dont il faisait mystère.
« Monsieur, lui disait le bon père,
Avec un air tout déconfit,
» Vous voyez quel est notre habit :
» Dur et pesant, sujet à la poussière,
» Plus mortifiant qu'une haire.
» Mais nonobstant cet embarras,
» Et la frugalité de nos maigres repas,
» Que prescrit une règle austère,
» Un mouvement involontaire
» M'a provoqué l'érection,
» Et m'a fait, par la friction
» D'une laine dure et grossière,
» Certaine excoriation
» Dont je ressens douleur amère,
» Et que je vous avoue avec confusion ».
Le docteur rebattu de fadaises pareilles,
« Cà, dit-il, mon père, voyons :
» Vous nous contez ici merveilles ;
» Mais en telles occasions
» J'en crois mes yeux et non pas mes oreilles ».
Aussitôt le moine fripon
Troussant son immonde jupon,
Lui fait voir un oiseau qui porte sur sa tête
Les rouges fleurons d'une crête
Qui ne croissent jamais sur celle d'un chapon.
« Ah ! par ma foi, le tour est drôle... »
S'écria l'Esculape, en voyant le poupon.
« Père, qui vous a fait ce don,
» Vrai gibier de Pharmacopole ! »

C'est ma robe, dit-il; il n'est que trop certain.
» Quittez-la donc : sur ma parole,
Répliqua le railleur avec un ton malin,
» Votre robe est une p.....
» Qui vous donnera la v.....

## LA SOURDE OREILLE,

### CONTE.

Nicole un matin dit à Blaise :
J'avons deux lits, va dans le tien,
Et me laisse enfin dans le mien
Me reposer tout à mon aise ;
Tu ne fais que me fatiguer.
Blaise l'entendant haranguer,
Sourit, et puis dit en lui-même :
Tout ainsi que mars en carême,
Me vient ce chaste compliment
Je n'eusse osé, de peur de noise,
Le proposer à la bourgeoise ;
Bien donc, nous allons voir comment
Chacun, sous notre couverture,
Nous pourrons reposer nos os.
Plaise à Dieu que l'humeur te dure,
Je te souhaite un bon repos.
Deux nuits se passent dans le calme ;
Blaise s'endort comme un sabot.
Nicole dort, ou ne dit mot,
Ne voulant encourir le blâme
D'avoir son dit et son dédit.

Nicole n'était pas normande ;
Mais enfin, la troisième nuit,
Elle éternue, et lui demande
S'il ne sait point quelle heure il est.
Loin de donner dans ce filet,
Blaise faisant la sourde oreille,
Laisse douter s'il dort ou veille.
Réponds-moi donc, ou dans l'instant
Je vais te prendre à l'improviste.
Blaise alors lui dit en baillant :
Je dors, il est minuit ; dors aussi, Dieu t'assiste.

## LA CLEPSYDRE,

### CONTE.

Chez un manant *Amantons* et *Picard*
Buvaient bouteille ensemble à Vaugirard ;
Point ne parlaient de procès ni d'affaire :
Physiciens tiennent pour l'ordinaire
Savans devis et propos fructueux.
Sur la Clepsydre ils disputaient entr'eux.
*Picard* disait : je ne m'y fierais guère,
Car m'avouerez que petit-à-petit
L'eau diminue et le trou s'aggrandit.
Le rustre oyait attentif ce langage :
Morgué, dit-il, monsieur l'a bien trouvé ;
Depuis six ans que je suis en ménage,
Ce qu'il dit là m'est tout juste arrivé.

# LA COMMERE CHARITABLE,

## CONTE;

*Par M. G.*

ALIX mourut. Le jour qu'au cimetière
On la portait, une sienne commère
Court au logis du veuf désespéré.
Après qu'on eut lamenté, soupiré
De part et d'autre, et dit la litanie
Des qualités qu'avait pendant sa vie
La pauvre Alix, notre veuf saute au cou
De sa voisine, et feignant d'être fou,
Allait beau train; mais pour troubler l'affaire
Le sort illec amène le compère.
Quels importuns que messieurs les époux!
Voisin, dit-il, vous allez un peu vîte;
En autre tems, tudieu, que feriez-vous?
La femme alors, sans paraître interdite,
Répart: mon fils, ne te mets en courroux,
Faut excuser les sottises des foux.
Pour moi qui suis la partie outragée,
Et qui connais combien par la douleur,
En ce moment, sa tête est dérangée,
Je lui pardonne, hélas! de tout mon cœur.

# LES CANTHARIDES,

## CONTE;

*Par M. PIRON.*

COMME souvent tout s'enfile ici bas !
Des Bernardins pâturaient en lieu gras ;
Près de leur clos vivaient des Bernardines.
Peignez-vous bien chaque chose en son rang :
Un bel étang nourrissait les béguines ;
Une haye vive entourait cet étang ;
Sur cette haie étaient des Cantharides ;
En l'air un vent qui les souffla dans l'eau ;
Dans l'eau nageaient des grenouilles avides,
Par qui l'essain fut croqué bien et beau ;
Grenouille après servie au réfectoire,
De sa substance infecta la nonnain ;
D'où s'ensuivit l'esclandre qu'on peut croire,
Un feu subtil, et rien moins que divin.
Grand carillon ; si qu'au bruit du tocsin
Vinrent, non pas les pompes de la ville,
Mais celles-là du benoît Bernardin.
Comme souvent ici bas tout s'enfile !

# LES DEUX MALADES,

## CONTE;

*Par le même.*

UN pauvre petit hère, enfant de l'Hélicon,
Gissait mourant à-peu-près sur la paille,

Et pour payer casse et Catholicon,
Dans son coffret n'avait denier ni maille.
Un gros banquier regorgeant de mitraille,
En même-tems était malade aussi.
Guérissez-moi, s'écriait celui-ci:
Voilà de l'or. Chers enfans d'Esculape,
S'écriait l'autre, en cas que j'en réchappe,
Je vous destine au Pinde un beau loyer.
La faculté vers ce lieu ne galope,
En l'autre part elle aime à giboyer;
Si que bientôt de Vernage à Procope,
Ce dit l'histoire, et d'Astruc à Boyer,
Depuis le Cèdre enfin jusqu'à l'Hyssope,
Auprès de lui notre veau d'or eut tout;
Au pauvre Diable il resta la nature.
Conclusion: le pauvret est debout,
Et le richard est dans la sépulture.

## LE DÉMÉNAGEMENT,

### CONTE;

*Par M. P. G.*

Une nymphe jeune et gentille
Par un matin déménageait:
Pour son petit meuble de fille
Grande voiture il ne fallait:
Un seul crocheteur suffisait.
Au carrefour elle prit Blaise,
Garçon robuste et des mieux faits.

Il met le lit sur ses crochets,
Puis à chaque corne une chaise,
Prit la bergame sous son bras,
Sous l'autre la nappe et les draps;
Et se sentant encore à l'aise,
De la main droite il prit le seeau;
De la gauche le pot à l'eau.
Lors allongeant, ne vous déplaise,
Ce qu'on ne dira point ici:
Parbleu! dit-il, prenez ceci:
Il est d'assez bonne mesure:
Mademoiselle, grimpez-y;
Et sans crotter votre chaussure,
Je vais vous emporter aussi.

## L'AVOCAT DISTRAIT,

### CONTE;

*Par M. R. de B....*

Un orateur plus distrait que Ménalque (1),
Sans haut-de-chausse était venu plaider,
Contre un mari qui ne pouvait b...der,
Non plus qu'un mort au fond d'un catafalque.
En s'escrimant l'avocat se troussait,
Si qu'on voyait son docteur qui poussait
*Ad hominem* un argument en règle,
Et fièrement levait sa tête d'aigle.

(1) De la Bruyère.

Son concurrent le voyant en arrêt,
Tout de son haut cria : maître Forêt,
Babillez moins et cachez votre chose ;
Vous l'avez-là dans un bel appareil !
L'autre répond : nous perdrons notre cause,
Si ta partie en produit un pareil.

## RÉPARATION BIEN FAITE,

### CONTE.

A certain mousquetaire aimable
Alix son honneur immola :
C'était aux champs, près d'une étable ;
Lucas les vit ; Lucas parla.
Alix furieuse, implacable,
Devant le juge l'appela.
Le manant dans sa peau trembla,
Se dédit, s'avoua coupable.
Le juge qui ne s'en tint là,
Et ne prenait le vrai pour fable,
Dit à Lucas : homme pendable,
Qui t'a fait inventer cela !
Il faut bien que ce soit le Diable....
Oui, monsieur, il m'ensorcela :
Je crus la chose véritable,
La voyant comme nous voilà.

## LE NÈGRE ET LA VILLAGEOISE,

### CONTE.

Un grand coquin de nègre, allant
Par monts et par vaux, dans un champ,
Fait rencontre d'une fillette;
Fillette naïve, et simplette.
L'homme noir, friand du déduit,
De dire : l'aventure est bonne :
Dessus cette blanche personne,
Je vais m'ébaudir un petit.
Dieu nous l'envoye, et cela dit
De courre sus. Notre innocente,
Que soudain frappe l'épouvante,
De le prendre pour le Démon,
Et, dans les blés cachant sa tête,
De présenter le croupion.
La créature est fort honnête,
Dit le paillard; puis en jurant,
De vous l'enfiler bruvement.
« Prends, prends mon corps, dit-elle, infâme,
» Et t'y gorge à contentement :
» Mais, poursuit-elle, en se signant :
» Satan, tu n'auras pas mon ame.

## LA PLUME DE L'AMOUR,

*Par M. Darn....*

Une femme avec son amant
Se donnait licence parfaite.

Elle tenait d'une main satisfaite
Ce sceptre, le premier vraiment ;
Beau sceptre qu'à prix d'or, ni de sang on n'achète.
Pour un pareil joyau ( je le dis franchement )
Si l'on pouvait en faire emplette,
Je combattrais comme un athlete,
Ou donnerais tout mon vaillant :
Mais reprenons notre aventure.
Certain Damon survenu là,
Par le trou peu discret d'une large serrure,
Tranquille spectateur, regardait tout cela.
Le spectre bas, notre amant se retire ;
Verroux d'être ôtés doucement ;
Damon d'entrer, la dame de lui dire :
Pardon si vous avez attendu quelque instant,
J'écrivais. Oh ! répart, avec un prompt sourire,
Damon : que vous devez bénir votre destin !
C'est l'amour qui vous fait écrire,
Vous aviez sa plume à la main.

## TELLE VIE, TELLE FIN,

### CONTE ;

*Par le même.*

Qu'on ne dise point que l'homme
A la mort pense autrement
Qu'il pensa de son vivant ;
Faites ces contes à Rome.
Moi, je soutiens hardiment

Qu'il meurt avec son penchant.
Le poëte meurt poëte ;
Le médecin, médecin ;
La catin, toujours catin.
En veut-on preuve complette ?
Ecoutez ce fait certain.
Par un prêtre vénérable,
Un vieux goutteux exhorté
De se mettre en sûreté
Contre la griffe du diable.
Sur le prêtre ouvre les yeux ;
Puis, au lieu de litanie,
Et d'un ton vraiment pieux,
Tout en trépassant, s'écrie :
Grand Dieu ! qu'il était mousseux !
Grand Dieu ! qu'elle était jolie !

## LA FEMME CHARITABLE,

### CONTE;

*Par le même.*

Un aveugle en maint lieu s'en va :
Las ! j'ai perdu ma double joie...
Que le bon Dieu vous en envoie....
Le bon Dieu ne rend point cela.
Une femme passe par-là :
A ce mot de joie elle pense,
( La femme a toujours là l'esprit )
Qu'il regrette la jouissance
Des oreilles que Dieu nous fit.

Soudain jusqu'aux pleurs d'être émue,
De donner l'argent qu'elle avait:
Conte-moi donc un peu le fait.
Pauvre homme! son état me tue.
L'aveugle raconte à l'instant
Comment la chose est avenue.
Quoi! tu n'as perdu que la vue!
Coquin, rends-moi donc mon argent.

## LE BON EXEMPLE, CONTE;

*Par le même.*

Jeune fillette, avec un certain drille,
Au jeu d'amour s'exerçait de son mieux.
Survient le père, il aperçoit sa fille
Entre les bras du galant; le bon vieux
Doutait du cas, il se frotte les yeux.
Bref, il voit trop que la chose est très-claire.
De par Saint-Jean, dit le barbon fâché,
Fille maudite, infâme boucanière,
Mal te prendra d'avoir ainsi péché.
De ce n'ayez nul souci, mon cher père,
Reprend Agnès, chassez cette peur-là;
Car tous les jours le vois faire à ma mère,
Sans qu'aucun mal advienne de cela.

# LES CAPUCINS DE B....

## CONTE;

*Par le même.*

Un pauvre Séraphique indigne
Est surpris, à son grand malheur,
Travaillant à force à la vigne,
Non pas à celle du seigneur,
Mais bien à la vigne charmante
D'une veuve jeune et fringante
Dont il était consolateur;
Le délinquant traîné sur l'heure
Dans une profonde demeure,
En cour de Rome sont écrits
Tous les détails de cette affaire:
Prononcé contre le bon père
Un *Suspendatur à sacris.*
Tout le couvent, (qu'on se souvienne
Que je parle de capucin)
Voyant ces trois mots de latin,
N'entend point quel genre de peine
On inflige à notre bouquin.
A deviner on se tourmente,
On lit, on relit, on commente:
C'est du Grec... Non, c'est de l'Hébreu.
Eh! mes très-chers frères en Dieu,
Dit le Cicéron de la bande,
Expliquer ceci n'est qu'un jeu;

Je vois trop ce qu'on nous commande.
Vîte, qu'on aille à la prison
Chercher le père Ange-Marie,
Et d'abord, sans plus de façon,
Pendons-le dans la sacristie.

## LE DIGNE VICAIRE,

### CONTE;

*Par le même.*

Un curé s'en allait mourant.
Accourt comme à son ordinaire
Alix, sa brebis la plus chère:
Pour quel sujet? cela s'entend;
Ce n'était pas pour ne rien faire.
Le vicaire, homme très-vivant,
Soudain convoite la commère.
Que veut madame ici? Monsieur,
Peut-on voir monsieur le pasteur?
Il n'est plus bon à voir, madame...
Vous me dites?... Las! sa pauvre ame
Est prête d'aller au seigneur;
Mais, si vous avez quelque affaire,
Vous pouvez parler: j'ai l'honneur,
Madame, d'être son vicaire.

# LA VEUVE INCONSOLABLE, CONTE;

*Par M. Piron.*

Un Carme était chez une veuve en pleurs,
Et de son mieux sermonait la matrone.
La rhétorique ayant semé ses fleurs,
Le tout sans fruit; mon ribaud vous la prône
A la façon du soldat de Pétrone,
Une, deux, trois, quatre, cinq et six fois;
Rien n'opéra : donc le moine aux abois
Sort en donnant telle pleureuse au Diable.
Chacun s'enquiert : eh bien ! père Courtois ?
Cette femme est, dit-il, inconsolable.

# L'Y GREC,

*Par la même.*

Marc une béquille avait
Faite en fourche, et de manière
Qu'à la fois elle trouvait
L'œillet et la boutonnière.
D'une indulgence plénière
Il crut devoir se munir,
Et courut, pour l'obtenir,
Conter le cas au saint père,
Qui s'écria : Vierge mère !
Que ne suis-je ainsi bâti !

Va, mon fils, baise, prospère ;
*Gaudeant benè nati.*

## LE LACONISME,

### CONTE;

*Par le même.*

CHEZ un seigneur, un moine fut.
Le Diable apparut à sa vue :
Choisis des trois, dit-il, ou tue,
Ou bois, ou fornique, opte. Il but.
En buvant, la dame lui plut.
Le mari qui faisait un somme,
S'éveille et voit le couple en rut,
Veut le tuer, mais le saint homme
Prend un chenet, frappe et l'assomme.
C'est où l'attendait Belzébut.

## LE MÊME, AUTREMENT,

*Par le même.*

A FRÈRE Luc, dans un castel oisif,
Le Diable dit d'un ton impératif :
Bois, ou fornique, ou bien occis ton hôte.
Si n'obéis, je t'étrangle sans faute :
Or, par bonté, je ne veux qu'un des trois.
Le moine alors de s'enivrer fit choix :
Si qu'il advint qu'au fort de son ivresse,

Le porte-froc vous baisa la maîtresse,
Puis envoya l'époux chez ses ayeux.
Pour moi, je donne au Diable à faire mieux.

## L'ÉVÊQUE *IN PARTIBUS*,

### CONTE.

Près de Thérèse, jeune fille,
Alerte, fringante, gentille,
Un prélat, suppôt de Cypris,
Sentait soulever sa mandille.
Déjà de sa grandeur les doigts saints et bénits
Visitaient de l'amour les plus secrets réduits.
Que faites-vous, lui dit Thérèse!
Quel égarement! Quel abus!
Moi, dit l'évêque *in Partibus*!
Je visite mon diocèse.

## LE GARS DISPOS,

### CONTÉ;

### *Par M. Darn...*

Dame Alison accusait sa commère
D'avoir forfait avec frère Mathieu.
Où, dit un Gars!... Où? dans ce même lieu,
Moi le voyant... Quoi!... vous vîtes l'affaire?...
Entièrement.... Après, que fit le frère?
Rien que cela, continue Alison....
Rien?..Rien du tout...,Oh!de par saint Pancrace,

# L'HEURE DU PÊCHEUR,

*Par M. FERRAND.*

UN berger des côteaux, contre un pêcheur de
Loire,
Disputait un jour de la gloire
Des faveurs dont l'amour daignait le partager.
Un pêcheur, disait-il, peut-il se soulager
Quand un tendre desir le presse ?
Je veux qu'il ait une maîtresse ;
Mais a-t-il l'heure du berger ?
Ah ! lui dit le pêcheur, quelle erreur est la tienne !
Un berger a son heure, un pêcheur a la sienne :
Car lorsque sur nos bords fleuris
Nous sommes avec nos Doris,
Qu'au récit de nos feux leur tendresse redouble,
Et qu'une confuse langueur
Marque le trouble de leur cœur,
Alors nous pêchons en eau trouble ;
Et c'est-là l'heure du pêcheur.

# LA JEUNE FEMME EN COUCHE,

## CONTE;

*Par M. de R.....*

JEUNE tendron, pour la première fois,
Goûtait des fruits amers de l'hymenée.
La pauvre enfant se vit presque aux abois,

Quand mit au jour sa trop chère lignée.
Son compagnon, qui la voyait souffrir :
Par saint Joseph, lui dit-il, je te jure
Que dans la suite aimerais mieux mourir
Qu'ainsi te faire endurer la torture.
La dame alors, regardant son époux,
Lui répartit : eh! pourquoi jurez-vous ?
Quoi ! ce rien-là, mon fils, vous effarouche ?
Je n'ai besoin de si grande pitié.
Las ! on m'a dit qu'à la seconde couche
Le mal n'était si grand de la moitié.

## LE SCRUPULE BIEN PLACÉ,

### CONTE.

Certain curé rencontrant son vicaire,
Grand débauché qui courtisait Catant,
Un jour de Vierge ; ah ! dit-il en colère,
En ce saint jour paraître aussi ribaud !
Tu m'as promis qu'au moins, quand serait fête,
Tu t'abstiendrais... Je fais, dit le coquin,
Ce qu'ai promis : car n'est le tête-à-tête
Pour aujourd'hui ; j'ai remis à demain.

## LE MAUVAIS TURC,

### CONTE;

*Par M. Tuémiseuil.*

Un voyageur revenant de Turquie,
Parlait des mœurs de ce pays ;

Reprend le gars, avec dévotion,
Voudrais trouver semblable occasion,
Bien, sur ma foi, me paîriez votre place.

## LE PREMIER COUP DE VÊPRES,

### CONTE.

Un Cordelier exploitait gente none,
Qui paraissait du cas se soucier :
*Presto*, *presto*, disait le Cordelier,
Haut le gigot ; le coup de vêpres sonne.
Ne vous troublez, lui répartit la bonne,
Ami, ce n'est encor que le premier.

## LES DEUX CLISTÈRES,

### CONTE.

Cloris, tandis qu'à votre père,
Diaforus donne un clystère,
Vous en recevez un d'un jeune praticien.
Mais que ces anodains diffèrent l'un de l'autre !
Votre père à l'instant est délivré du sien ;
Et vous ne le serez que dans neuf mois du vôtre.

## L'ERREUR DU MATIN,

### CONTE.

Ah! quelle image enchanteresse
La volupté met dans mes yeux !

A Paris portons tous mes feux,
Courons, volons me plonger dans l'ivresse
De ces plaisirs délicieux
Qu'on goûte au sein d'une maîtresse.
C'est à Paris que sont les cieux;
C'est à Paris qu'est la tendresse.
Adieu, rois, gloire, éclat, richesse,
Vous ne valez pas deux beaux yeux.
« Henri, vite, un cheval...., Sellé!... Cheval sans selle,
» J'en irai plutôt au plaisir.
» Que les vents me prêtent leur aîle.
» Dans tes beaux bras, Églé, puis-je assez tôt mourir!
» Je vais te voir... te couvrir de mon ame...
» Te lancer tous les feux dont mon cœur est épris,
» Ah! quels transports!.... Dieux! je me pâme!
» Je meurs cent fois... je suis... je suis »...
Allons, monsieur, le postillon s'ennuie.
» Que me veut ce lourdaut!... Le cheval vous attend....
» Le cheval!... est tout prêt.... Tu rêves, mon enfant.
Qu'on le remène à l'écurie.

Il racontait que les maris
Peuvent quitter, choisir, prendre à leur fantaisie
Blonde et brunette, en avoir tout autant
Qu'il leur plaisait. Un de la compagnie
Se récria : Dieux ! le beau réglement!
Si j'étais là, je ferais chère lie.
Que j'en aurais ! Alors le regardant
Avec pitié sa femme Perronnelle :
Eh ! taisez-vous : vous seriez, lui dit-elle,
Un mauvais turc assurément.

## REMEDE CONTRE LA TENTATION,

### CONTE.

Quand de la chair le fougueux aiguillon,
Se révoltant, veut forcer sa prison,
Que faites-vous, demandait certain frère
A son prieur? Je me mets en prière,
Répondit-il. Moi, je me jette à l'eau,
Dit un béat. Moi, dit un jouvenceau,
Parbleu, messieurs, pour une bagatelle
Je ne sais pas chercher tant de façon;
Je vais au but, et, pour toute raison,
Au malin corps fais sauter la cervelle.

## LA MUETTE,

### CONTE.

Avec sa femme, avec sa belle mère,
Faisait voyage un certain égrillard;
Mais à l'auberge on arrive si tard,

Qu'un lit sans plus leur offre l'hôtelière.
La belle-mère, à ce discours, pâlit,
Et de son gendre obtint, peur de méprise,
Que, si tous trois ont gîte au même lit,
Entre elle et lui, sa femme sera mise;
Clause ambiguë insérée au traité.
Après souper, chacun se déshabille,
Se couche et prend le poste concerté.
Dormaient à peine, et la mère, et la fille,
Que le ribaud passe au meilleur côté;
Puis vous fourbit l'agréable femelle
Qui l'occupait: l'autre s'éveille, et dit
A son époux: c'est maman, chien maudit!
Le gars répond: eh! que ne parle-t-elle!

## LE MISOGAME,

### CONTE.

Dans une compagnie, avec emportement,
Albin se déchaînait contre le mariage;
Il soutenait impunément
Que l'hymen et le cocuage
N'allaient plus l'un sans l'autre, et que tout homme sage
Du beau sexe devait toujours se défier.
Laissez-le contre nous crier,
Dit l'aimable Dorine: il est comme son père,
Qui, s'étant entêté de la même chimère,
N'osa jamais se marier.

# LA CHOSE IMPOSSIBLE,

## CONTE.

Maître Jupin, avec la belle Alcmène,
D'Amphitryon jouait le rôle au mieux;
Baisers donnés, puis rendus par centaine,
Du gentil couple entretenaient les feux.
Pas ne dormit Alcmène, je vous jure;
La bonne dame était faite à ce jeu.....
Besoin très-fort est d'être Diable, ou Dieu,
Pour jusqu'au bout pousser telle aventure.
Enfin, après maints baisers de retour,
Maints doux ébats, le galant lâcha prise.
Qu'avez-vous donc! dit Alcmène surprise,
Quel mal vous point? En chemin restez court!
Si bien alliez! continuez de grace,
Encor... Ne puis fournir à votre amour,
Reprend le dieu : trop éprouve en ce jour
Qu'à cettui jeu femme n'est jamais lasse.

# LE MÉDECIN,

## CONTE;

### *Par M. Darn...*

Un médecin d'ignorance accomplie
Chez moi débuta l'autre jour,
En me disant : monsieur, je vous supplie,
En ma faveur d'écrire à votre cour....
Et pour quel sujet, je vous prie!

Le roi me fait venir pour être.. Quoi ! son.. hem,
Cordonnier !.. Médecin.. médecin !... je m'écrie :
*Domine, salvum fac regem.*

## LA REPONSE IMPRÉVUE,
### CONTE.

Certain époux, peu fait pour le mariage,
Tançait un jour sa dolente moitié,
Et se plaignait que messer cocuage
Dans sa maison mettait souvent le pied.
La belle Alix pleurait, c'était pitié.....
Sur quoi, lui dit messer Bon : çà, mignonne,
Ne pleure plus ; cette fois te pardonne :
Faisons la paix, bien veux tout oublier....
Pas ne cessait Alix de larmoyer.
Je me repens, s'écria la pauvrette :
Je me repens... De quoi ! poursuit l'époux.....
D'avoir laissé la main gauche imparfaite
A cet enfant, que Jean m'a fait pour vous.

## LE PORT DU SALUT,
### CONTE.

Un gros pater, par le somme surpris,
Vint tout-à-coup à ronfler dans la chaire ;
Puis en dormant à s'écrier : j'y suis,
J'y suis.... Où donc êtes-vous ? dit un frère,
En l'éveillant, fourche de Belzébut !
Maudit sois-tu, répond le moine en rut ;
Onc de mes jours n'avais fait plus beau rêve
Que cettui-ci. Faut-il qu'il ne s'achève !
Sans toi j'entrais dans le port du salut.

# LE JUGE RECUSÉ,

## CONTE.

CERTAIN gascon frappe un baudet, l'assomme;
Bref, par le maître en justice est cité;
Il vient, on juge, on condamne notre homme.
En cet arrêt est une nullité,
Dit le gascon... Comment?... oui, dieu me damne
Si je vous ments... La raison?... La voici,
Replique-t-il, en montrant le bailli:
C'est que monsieur est le parent de l'âne.

# LE LVIRE,

## *Parodie de l'Ode de M. Rousseau sur l'Homme.*

*Par* DESFORGES-MAILLARD.

QU'UN livre est bien pendant sa vie
Un parfait miroir de douleurs!
En naissant, sous la presse il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Un essaim de fâcheux censeurs,
D'abord qu'il commence à paraître,
En dégoûte les acheteurs,
Qui le blâment sans le connaître.

A la fin, pour comble de maux,
Un droguiste, qui s'en rend maître,
En habille poivre et pruneaux:
C'était bien la peine de naître.

# LES MISERES DE L'AMOUR,

## *Parodie de la même Ode ;*

## *Par M. PIRON.*

Qu'un homme est faible et ridicule,
Quand l'amour vient s'en emparer !
D'abord il craint, il dissimule,
On l'entend tout bas soupirer.
S'ose-t-il enfin déclarer !
On le fuit ; sa poursuite est vaine :
N'importe ; il veut persévérer.
Que de soins, d'ennuis et de peine !
On l'aime. Tant pis, double chaîne.
Mille embarras dans son bonheur.
L'esprit sans cesse est en haleine ;
Père, mère, époux, tout fait peur.
Est-ce tout ? Non. Reste l'honneur ;
Il s'effarouche avec méthode.
On croit le vaincre ; il est vainqueur ;
On se brouille, on se raccommode.
Vient un rival, autre incommode.
Loin des yeux le repos s'enfuit ;
Jaloux, on veille, on tourne, on rode ;
Ce n'est qu'alarmes jour et nuit.
Après bien des maux et du bruit,
On jouit enfin de sa belle.
Le feu s'éteint, le dégoût suit.
Le jeu valait-il la chandelle ?

*Fin du tome quatrième et dernier.*

5061303U